

LE TASSE

ET LA

PRINCESSE ÉLÉONORE D'EST,

roman historique,

PAR MME GOTTIS.

Eh! qu'inventeriez vous de plus, que les tortures qu'on m'a fait endurer depuis près d'une année! Comptez-vous pour rien cette privation de jour et de lumière! Comptez-vous pour rien cet isolement affreux où je fus réduit, sans livres, sans papier, où je puisse exhaler ma poignante douleur!...

LE TASSE.

I

PARIS.

BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,

Libraires-Commissionnaires,

11, RUE DU JARDINET.

1841

I.

La noble maison d'Est régnait sur la belle cité de Ferrare. Alphonse II, le dernier des ducs de cette illustre famille, la gouvernait alors; ami, protecteur éclairé des arts, des lettres et des sciences, il venait d'accueillir à sa cour un jeune homme qui déjà remplissait

l'Italie de son nom ; ce jeune homme, à peine sorti de l'adolescence, venait de publier un poème (1) qui faisait présager ce qu'il serait un jour. Ce jeune homme était le Tasse (2) !

Les malheurs de sa famille avaient précédé sa naissance ; ce qui en acheva la ruine fut la noble disgrâce du prince de Salerne, *Fernante San-Severino*, auquel son père était attaché comme secrétaire. Dans la proscription dont l'Espagne l'accabla, elle n'épargna ni ses amis ni ses plus fidèles serviteurs, qui tous avaient pour lui le respect et l'attachement qu'on doit à un maître, à un supérieur.

Bernardo Tasso ne crut pas devoir abondon-

(1) *Rinaldo*, ou *Renaud*. Le Tasse avait à peine dix-huit ans.

(2) Torquato Tasso était fils de Bernardo Tasso et de Porcia de Rossi. Ils descendaient de l'ancienne maison de Taxis. Bernardo était un des meilleurs poètes de l'Italie.

ner *San Severino* dans ce fatal moment, puisque c'était à ses sollicitations qu'il devait son malheur.

Lorsque l'Espagne voulut établir à Naples l'inquisition, pour exterminer les partisans de Luther; cette dangereuse proposition effraya vivement le peuple de cette noble ville; ce peuple, alors, supplia le prince de Salerne, dont la loyauté avait mérité toute sa confiance, d'aller lui-même en Allemagne plaider la cause des Napolitains auprès de l'empereur Charles-Quint. Bernardo, par ses prières, avait vaincu la répugnance de *San Severino* à se charger d'un message aussi dangereux.

Mais les plus généreux motifs sont souvent ceux qui procurent aux personnages placés dans un rang éminent, les plus cruelles persécutions; le prince en fit la triste épreuve; le vice-roi de Charles devint son plus mortel ennemi, et par de faux rapports auprès de son

souverain, consomma la perte de l'homme supérieur qui voulait arracher son pays au joug que lui préparait l'astuce et la perfidie. Bernardo Tasso partagea la disgrâce de son illustre maître et de son protecteur !

Un jugement inique proscrivit le prince *San Severino* de Salerne et tous ses partisans ; il les condamnait à mort, et confisquait leurs biens. Cette odieuse mesure réduisit la noble famille du Tasse, à un état voisin de la misère. Le jeune Torquato fut compris dans cet injuste arrêt, bien qu'il n'eut alors que huit ans (1).

(1) Lorsque le bruit de cet arrêt parvint à Rome, où le jeune Torquato était élevé, il en fut instruit ; il écouta cette nouvelle avec la fermeté d'un philosophe; et au lieu de répondre à celui qui le plaignait de ce nouveau malheur, il s'écria : « Je te rends grâces, ô fortune, de m'avoir ôté tous tes biens, j'aurai plus de liberté désormais d'acquérir ceux que donne la vertu. — Ce n'est pas tout, lui dit l'ami de son père, non-seu-

Sa mère en apprenant cette fatale nouvelle fut frappée d'un coup mortel; pouvait-il en être autrement! elle se voyait pour toujours, peut-être, privée de la présence de deux êtres qui lui étaient également chers, son époux et son fils! elle se voyait seule au monde, puisqu'elle était séparée de sa fille Cornélia, mariée depuis peu de temps avec un riche gentilhomme de Sorente; la triste Porcia se trouvait donc isolée sur cette terre, où de longs malheurs n'avaient cessé de la poursuivre, ainsi que sa déplorable famille. Aussi ne tarda-t-elle pas à succomber sous le poids du chagrin qui la dévorait.

Eh! comment n'eut-elle pas regretté l'enfant, qui lui adressait au moment de son exil,

lement vous perdez vos biens comme rebelle, mais on vous condamne à mort... — Si le vice-roi m'a condamné à mort, répondit l'enfant sans hésiter, la nature me venge, et l'y condamne lui-même! » *Vie du Tasse*.

ces vers si touchans et si empreints d'un véritable amour filial! ces vers, qui déjà annonçaient que cet enfant serait un jour la gloire et l'orgueil de son pays! elle, pauvre mère, qui ne pouvait plus le serrer sur son cœur déchiré! Aussi ces touchantes plaintes ne quittèrent plus l'épouse et la mère désolée, et sa main mourante les pressait encore sur ses pâles lèvres, au moment où son âme abandonnait son enveloppe mortelle!

« La fortune implacable m'arrache, encore » enfant, des bras d'une mère; oh dieu! je ne » me rappelle qu'en soupirant ses derniers » baisers baignés de larmes douloureuses, et » ses vœux pour notre réunion, qui ont été le » jouet des vents! Hélas, je ne devais plus me » sentir pressé dans les bras maternels : sem» blable à Ascagne, je fus obligé de suivre » d'un pas mal assuré la fortune de mon père » errant et proscrit. »

Bernardo suivit le prince de Salerne en France. Avant de partir pour le lieu de son exil, il envoya son fils à l'Université de Padoue, déjà célèbre en Italie. Le jeune Torquato y resta cinq ans; et ce fut à cette Université qu'il composa son poème de *Rinaldo*; il fallut toute la puissance du cardinal d'Est, pour déterminer Bernardo à permettre à son fils de faire imprimer son poëme; hélas! fatigué de tant de malheurs, il savait par expérience combien les talens et la célébrité servent peu au bonheur; et Bernardo voulait détourner son fils de la carrière littéraire, pour lui faire embrasser l'utile profession d'avocat, qui, sans doute, pouvait réparer les torts de la fortune envers sa famille et lui! Mais le génie et les supplications du Tasse l'emportèrent; le cardinal d'Est pria si ardemment Bernardo, alors revenu en Italie, que moitié faiblesse paternelle, et moitié orgueil du talent de son fils, la permission fut

enfin accordée. L'ardent et reconnaissant Torquato dédia son poème à son illustre protecteur. Le succès de cet ouvrage fut immense.

Jamais peut-être une jeune âme ne ressentit avec plus de transport, le bonheur d'avoir obtenu une si grande récompense pour le prix de ses veilles! Que la nature alors lui semblait belle et riante! que lui faisait à présent les richesses et l'or de toute la terre! il avait travaillé, le noble jeune homme, et la gloire avait couronné ses efforts!

L'amour vint encore ajouter un nouveau triomphe à celui dont il jouissait. Une belle et noble fille de Padoue, en lisant les vers tendres et harmonieux de *Rinaldo*, sentit son cœur vivement ému et touché! Que ne donnerait-elle pas, l'impétueuse Italienne, pour voir et pour entendre celui qui pensait, et qui écrivait de si éloquentes pages! « Ah! qu'il

serait doux d'en être aimée, » se disait-elle.

Libre, maîtresse de sa fortune et d'elle-même, Laura Pépérara se demanda comment il lui serait possible de se rapprocher du jeune poète; elle apprit avec quelque déplaisir, qu'il était un des étudians de l'Université, et qu'il vivait loin du monde et de la société; mais que ne peut une volonté ferme, guidée par une passion naissante! Après avoir bien rêvé, Laura engagea quelques femmes de ses amies, dont les époux tenaient un rang distingué dans la ville de Padoue, à leur insinuer qu'ils devaient chercher à se lier avec celui qui honorait la patrie par de si grands talens! Ces gentils-hommes lui firent quelques visites, et bientôt Le Tasse se vit admis dans la plus haute société de cette ville; lui, qui jusqu'à ce jour, avait toujours vécu dans un profond isolement. Il était bien loin de s'attendre, le jeune poète,

que ses succès, que ses triomphes, dûssent le faire sortir aussitôt de son obscurité ! Il ne savait pas qu'il existait des êtres généreux qui aiment à tendre au génie naissant une main puissante et protectrice !

La seule occupation de l'ardente Laura, tandis que ces négociations se tramaient, était d'apprendre les vers du poëme de celui qu'elle aimait sans le connaître. Comme son sein palpita lorsqu'elle le vit pour la première fois ! que sa mâle beauté l'énivra ! que ce timide regard descendit lentement au fond du cœur ! Laura ne pouvait détacher ses yeux humides de larmes d'amour, de ces traits mâles et gracieux (1).

Cet instant fut décisif pour l'existence de

(1) Le Tasse était grand et bien fait, ses traits avaient de la noblesse et de la beauté; ses yeux étaient grands, son regard était doux, bien qu'il louchât un peu. *Notice de M. Suent.*

l'imprudente fille ; aimer Torquato, se dit-elle, l'aimer et mourir, telle sera ma destinée ! Avec quelle chaleur, quelle ivresse, elle répétait les vers de ce poème, qui l'avait séduite et charmée. Que le Tasse fût touché de les entendre sortir d'une bouche si gracieuse et si fraîche ! quelle tendre expression Laura mettait à les déclamer devant lui ! Que cette surprise lui fut agréable et chère ! et qu'il fut reconnaissant du puissant intérêt qu'il avait inspiré ! Que cette jeune fille lui sembla belle ? lui, si isolé ; lui, jusqu'à ce jour relégué dans un obscur collége, se voyait tout-à-coup l'objet de la prédilection de plusieurs femmes charmantes ? et son noble cœur se gonflait de joie, de plaisir, et peut-être d'orgueil ?

Alors cette âme, ignorante de l'amour, sentit une flamme inconnue s'élever dans son sein ; Laura, qui la première l'avait regardé avec des yeux caressans, Laura, qui avait exalté

gloire, et lui en avait fait savourer les douceurs, devint l'objet de son idolâtrie! hélas, trop timide pour oser le dire, ou pour s'exprimer, Torquato renferma dans son cœur l'ardente passion qu'il éprouvait pour cette aimable fille!

Mais Laura, jeune, libre, riche, et de quelques années plus âgée que lui, avait déjà l'intelligence des passions! elle était femme, Italienne! et l'amour, qui la consumait, lui fit bientôt apercevoir qu'il était partagé par celui qu'elle adorait : que de projets alors forma cette âme brûlante ! que de plans pour assurer le bonheur et la fortune du noble génie, qui un jour devait remplir l'univers de sa brillante renommée ! quelle gloire pour elle, de le tirer de la médiocrité où il vivait! et quelle joie de voir son nom associé à cet illustre nom! comme elle serait fière d'être le témoin de ses honorables travaux! heureuse, si elle était l'ob-

jet inspirateur de ces vers remplis de grâce et d'harmonie! oh! pensait-elle, qu'il doit bien ressentir l'amour! et qu'il doit bien dire, je vous aime! cher et aimable Torquato, si tu me confiais ta destinée, je mettrais mon bonheur et mes soins à couronner de fleurs cette existance que tu me consacrerais! que je serais honorée de porter le nom de ton épouse bien aimée! que dis-je? cette famille qui m'entoure; y consentirait-elle? voudra-t-elle, moi, qui suis la plus riche héritière de cette province, que je donne ma main et ma fortune à cet illustre jeune homme! lui si pauvre, et pourtant de si noble maison! Mon père, n'a-t-il pas par ses dernières volontés, ordonné, que je ne pourrais prendre un époux sans le consentement de ceux qu'il nomma mes tuteurs! autrement, je perdrais ces richesses, objets de tant de vœux intéressés! Pauvre Laura, tu lui porterais donc en dot, la misère

et le désespoir! oh! non, non! Et ne puis-je l'accabler de dons... Insensée! les recevrait-il! et moi-même, ne rougirais-je pas de lui, s'il les acceptait! Étrange faiblesse de se soumettre ainsi aux misérables préjugés que le monde nous impose, disait-elle avec amertume.

Entraînée par cette passion, qui chaque jour prenait de nouvelles forces, la belle Pépérara s'y abandonna avec transport, avec ivresse; et le timide poète devint enfin l'heureux possesseur de la plus charmante, et de la plus riche femme de la ville qu'il habitait!

Son père ne tarda pas à être instruit de cette liaison, qui était connue de toute la société de Padoue; inquiet pour les mœurs et pour la conduite de son fils, il crut devoir s'en expliquer avec le jeune Torquato.

— Cher enfant, lui dit-il, un jour qu'il avait

été le visiter à l'Université; il court un bruit sur toi qui me cause un poignant chagrin.

— Lequel, mon bien-aimé père et seigneur?

— Méchant; tu le devines, car tu rougis....

— J'ignore vraiment....

— Tu n'es pas sincère, mon fils; est-il vrai, qu'esclave de l'amour, de la beauté et du caprice de la riche Pépérara, tu passes ta vie à ses côtés, et que, pour elle, tu négliges et ton talent et tes études?

— Je ne les néglige pas, mon père. La belle Laura daigne s'intéresser à mes succès : je lui soumets les fruits de mes travaux; voilà tout.

— Cependant, ses amis se plaignent d'être privés de sa société.

— J'ignore les actions de la signora...; elle ne m'en rend pas compte.

— C'est juste; mais j'observe au descendant

des Taxis et des Rossi, qu'il ne peut et ne doit recevoir la fortune de son hymen avec une femme, telle qu'elle soit; il doit se souvenir que ses aïeux furent presque des princes souverains! il ne doit, dis-je, chercher la richesse que dans son travail et ses talens. Voilà ce que je dois observer à mon fils.

— Ah! mon seigneur et père, Laura et moi nous n'avons pas songé aux motifs de vos craintes!... nous nous aimons! vivre pour nous seuls est l'unique bonheur que nous désirons.

— Il viendra un temps où cette exaltation cessera, où l'indifférence remplacera cette passion fougueuse....

— Mon père, mon père, je ne le crois pas... Laura est mon idole, Laura est toute ma vie. . pardonnez-moi, pardonnez-moi de vous avoir célé ce que nous voudrions cacher au monde entier.

— C'est bien, c'est bien, Torquato. Bernardo le quitta, bien résolu de faire cesser une liaison qui pouvait compromettre l'avenir de ce fils si cher.

II.

Ce tendre père se rendit sans perdre de temps chez le cardinal d'Est, protecteur du jeune poète; il expliqua à ce digne prélat le motif de ses craintes ; celui-ci inquiet des suites d'un semblable attachement, qui pouvait affaiblir le goût du travail, et le désir de la gloire

dans le cœur de son protégé, promit de rompre ces illicites amours.

Quelques jours après cette conversation, le cardinal se rendit chez la belle Laura ; instruite par son amant des reproches que son père lui avait adressé, elle se sentit toute émue et toute tremblante ; cependant sa fermeté et son courage ne tardèrent pas à se ranimer.

— Qui me procure l'insigne honneur de recevoir chez moi l'illustre cardinal d'Est, dit-elle avec la grâce qui accompagnait toutes ses actions ?

— Mon enfant, je voudrais vous parler sans témoins... Elle rougit, et dit : — Venez, monseigneur. Elle le fit passer dans son oratoire.

Lorsqu'ils furent assis, après quelques momens de silence, le prince de l'église lui dit : — Vous aimez Torquato Tasso, ma fille? Laura pâlit, et pressant sa poitrine palpitante, répondit d'une voix basse et faible : — Oui, monseigneur.

— Quels sont vos projets relativement à cette passion ?

— Je n'en ai aucun.

— Comptez-vous légitimer cet amour par les nœuds sacrés du mariage ?

— Du mariage ! hélas, je ne le puis ; et ses larmes coulèrent.

— Vous ne le pouvez ?

— Non, non ! ignorez-vous, monseigneur, les dures conditions que mon père mourant m'a imposées ? ignorez-vous, que je ne puis donner ma main, sans le consentement de sa famille et de celle de ma mère !... voudront-elles que j'épouse un jeune homme privé de toute richesse, et proscrit ainsi que tous les siens ?

— Vous ne l'ignoriez pas, et vous avez pu vous laisser entrainer à un coupable penchant...

— Est-on maître de régler ses passions !

— On les combat, et la persévérance les éteint quelquefois. Enfin que voulez-vous devenir ?

— Je ne sais.

— Ainsi donc, la noble fille des Pépérara, se verra bientôt assimilée aux courtisannes, aux femmes dont le front est couvert de honte ?

— Ah ! que m'importe ce qu'on dira de moi; qu'il m'aime, qu'il m'aime, et je serai trop heureuse !

— Ma chère fille, avant de vous abandonner entièrement à cette fatale faiblesse, sondez, sondez le précipice ouvert sous vos pas... il en est temps encore, rompez, rompez ce funeste lien, qui vous entraînera à une perte certaine.

— Est-ce au prêtre, ou à l'homme, que je

dois répondre, et lui dévoiler tout ce qui se passe dans mon cœur.

— Le prêtre aura de l'indulgence pour vos fautes, et l'homme compâtira à vos chagrins, à votre douleur..... parlez, parlez, je vous écoute.

— Eh bien! mon père, dit-elle, en rougissant et en baissant les yeux, ne pouvant être l'épouse de Torquato, je lui ai sacrifié tout ce dont je pouvais disposer... je lui ai donné ma vie, ma réputation... Si, un jour, je cessais de lui être chère, la mort serait mon seul recours. Voudrais-je vivre oubliée, méprisée peut-être de celui auquel je ne pourrais plus rien offrir! voudrais-je voir sur des lèvres qui me sourient avec amour, l'horrible sourire du dédain, de la pitié peut-être! ô Dieu!

— Il ne vous est pas permis de disposer de vous-même; le ciel et les lois humaines vous le défendent.

— Quoi, monseigneur, je serais forcée de traîner toute une longue existence dans la honte et l'abandon?... mais il ne me fera pas un si douloureux outrage... Son âme remplie de noblesse, ne démentira pas tant de sermens, tant de promesses! il le sait, son indifférence serait mon arrêt de mort!

— Mon enfant, ne comptez pas sur les promesses des passions; elles s'évanouissent, et avec elles, les sermens qui furent faits de bonne foi. S'il en est temps encore, renoncez à une faiblesse qui ne peut que vous entraîner tous deux à votre ruine.

— Hélas! il n'est plus temps. Monseigneur, je n'existe plus que pour lui; les momens qui s'écoulent en son absence sont perdus dans ma vie! comme ces devoirs que je suis contrainte de rendre à la société, me semblent ennuyeux et pénibles! et vous voulez que je rompe une liaison qui fait tout mon bonheur!

Jamais! jamais! monseigneur, vous n'avez jamais aimé !

— J'ai aimé... comme vous, j'ai ressenti l'amour; comme vous je fus faible... j'ai combattu, j'ai triomphé ! celle que j'aimais n'était pas d'un rang égal au mien, elle mourut de douleur; chaste et pure, elle remonta au ciel ; et moi, désespéré, je me vouai à ce Dieu qui me l'enlevait.

— Au moins, vous vivez avec sa mémoire!

— Je prie pour elle tous les jours... mais a-t-elle besoin de mes prières! son âme sainte et virginale veille sur moi, pauvre pécheur délaissé sur cette terre de misère... Ma fille, combattez ce fatal penchant, le ciel vous prêtera des forces pour l'arracher de votre cœur.

— C'est impossible, monseigneur; hélas! je n'ai pas cédé sans combat... mais l'amour l'a emporté... maintenant, je lui appartiens toute entière.

— Mon enfant, je vous plains. Le cardinal s'éloigna.

De concert avec le seigneur Bernardo, le prélat écrivit au duc de Ferrare, pour qu'il attachât auprès de sa personne le jeune homme qui l'intéressait si vivement; tous deux avaient résolu de briser des liens que l'honneur et la religion réprouvaient, et qui pouvaient porter un notable préjudice à la réputation et à la gloire du jeune Torquato; leur sagesse prévoyante savait trop bien qu'il n'est dans l'existence de celui qui se dévoue aux arts, aux sciences, que peu de momens pour s'élever, s'illustrer, et que si la mollesse et le dérèglement d'esprit absorbent les nobles qualités qu'il reçut de la nature, sa gloire, sa renommée sont anéanties pour toujours. Souvent, hélas! il ne reste à celui qui aurait pu illustrer son nom, qu'une vanité, qu'un fol orgueil, qui le rendent le fléau de tous ceux qui l'encensèrent quelques

instans. Le duc Alphonse envoya à son oncle la réponse suivante.

A l'illustre et noble cardinal d'Est, son neveu soumis, le duc Alphonse d'Est.

« Notre oncle bien-aimé a daigné nous té-
» moigner le désir que nous attachions à notre
» personne, le jeune Torquato Tasso; nous
» souscrivons de grand cœur au vœu de notre
» oncle et seigneur; nous donnons à son pro-
» tégé une place de gentilhomme; place, qui
» ne l'empêchera nullement de se consacrer
» tout entier aux Muses dont il est un des en-
» fans chéris. Notre digne oncle doit-être bien
» persuadé que celui qui déjà remplit l'Italie
» de son nom, trouvera dans notre cour,
» asile, protection, égards, honneurs, et tout
» ce qui pourra lui rendre l'existence heu-
» reuse et fortunée; nous sommes fiers de
» posséder dans notre duché un poète, l'hon-

» neur et la gloire de notre patrie, et nous » remercions notre respectable et vénéré » oncle, d'avoir songé à nous dans une telle » occurrence; nous attendons avec impatience » l'illustre auteur de *Rinaldo*. »

ALPHONSE.

Le cardinal envoya quérir le Tasse :

— Mon jeune et aimable ami, dit-il, j'ai disposé de vous sans votre consentement, me le pardonnerez-vous?

— Monseigneur, votre haute sagesse ne peut se tromper dans ce qu'elle fait, et je tiendrai toujours à honneur d'obéir à tout ce que votre Éminence ordonnera.

— Eh bien, mon fils, le duc Alphonse, sur ma recommandation, vous appelle à Ferrare, auprès de lui; il vous donne une place honorable, et vous promet toute sa protection. Il faut partir.

— Partir ! partir ! ah ! monseigneur !

— D'où vient ce trouble ? ce parti ne vous conviendrait-il pas ? répondez.

— Je ne comptais pas quitter sitôt la ville de Padoue, et l'Université.

— Vos études sont achevées ; il vous faut à présent habiter les cours, et connaître les hauts personnages de votre temps ; votre génie doit retracer les temps glorieux de la chevalerie et de notre sainte religion ; et ce n'est pas en végétant dans les classes, que votre imagination s'exaltera sur de si nobles sujets.

— Mais partir, monseigneur, partir.

— Si ce voyage ne vous agrée point, mon enfant, rien n'est fait ; seulement, mon neveu pourra taxer ma conduite d'inconséquence.

— Monseigneur, pardonnez un moment de faiblesse et d'hésitation ; je partirai ; refuser, ce serait me rendre indigne des bontés dont

vous m'avez comblé jusqu'à ce jour; je partirai; oui, je partirai.

— Bien, bien, jeune homme, il est beau de triompher de soi-même... je reconnais à ce trait le noble cœur de mon jeune et chaleureux poète.

— Quand votre Éminence ordonne-t-elle que je parte ?

— Le plus tôt serait le mieux, mon fils.

— Dans peu de jours je quitterai ces lieux, monseigneur, et j'ose espérer que vous serez content de moi.

— Allez, mon ami, allez; je vous bénis; puisse le ciel joindre sa bénédiction à la mienne.

Triste, désolé, il se rendit vers le soir au palais de Laura; elle l'attendait avec impatience; assise sous un berceau ombragé d'orangers et de jasmins; l'aimable fille l'attendait. En le voyant, elle se leva et courut au devant de lui; d'où vient que mon bel ami s'est-

fait tant désirer ce soir? qui a pu le retenir loin de celle dont il est si tendrement aimé? mais d'où vient cette pâleur, cette tristesse? pourquoi tes yeux, mon noble Torquato, sont-ils baignés de pleurs! réponds, oh, réponds-moi!

— Eh bien! il faut nous séparer... on le veut.

— Nous séparer, as-tu dit? mais tu n'y consentiras pas! nous séparer! ô Dieu! dis-moi, qui t'impose cette cruelle loi? est-ce ton père? j'irai me jeter à ses pieds, j'embrasserai ses genoux; je lui dirai : arrachez-moi la vie, si vous voulez m'arracher celui que j'aime, celui pour lequel je répandrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang... Oh! dis-moi ce qu'ils exigent de toi?

— Le duc Alphonse me nomme un de ses officiers et m'attache auprès de sa personne.

— Alphonse, le neveu du cardinal! ô perfidie! Il me plaignait, ce prêtre... et sa main cruelle aiguisait le poignard qu'il devait enfon-

cer dans mon sein! Mais tu n'obéiras pas! tu te souviendras de tes promesses, de tes sermens. Hélas! devais-je être réduite à invoquer ton honneur et tes sermens! ton cœur ne devait-il pas te dicter ta conduite.

— Suis-je le maître de ma destinée! dois-je me révolter contre les ordres de mon pére... il le désire aussi! Si tu le veux, je désobéirai... Dis, le ferais-tu à ma place? braverais-tu la haine et la malédiction paternelle! Je te remets mon sort, prononce; ce que tu voudras, je le voudrai... Hélas! tu ne sais pas combien mon triste cœur est déchiré! N'est-ce pas toi, ô ma bien aimée, qui m'a fait connaître tout le délire de l'amour! N'est-ce pas toi qui, la première de toutes les femmes, a daigné jeter un bienveillant regard sur moi! Moi, pauvre être isolé! Ah! dans cette cour, je serai bien malheureux! A qui dirai-je mes pensées! à qui répéterai-je mes vers! qui m'encouragera! qui

me dira avec cette bonté touchante, en déposant un baiser sur mon front : « C'est bien, c'est bien, mon cher Torquato ! » Sur quels traits lirai-je le plaisir que ma présence peut inspirer ! qui me sourira avec tant d'amour ! Hélas ! hélas ! qui remplacera les douces heures où nous devisions si tendrement !

Et le jeune homme, cachant son visage dans ses mains, pleurait amèrement.

Laura, heureuse d'être si tendrement aimée, s'approcha de lui, et, soulevant doucement cette tête adorée, couvrit de caresses, de baisers, ses yeux baignés de larmes :

— Oh ! dit-elle, je t'aime trop pour exiger que tu fasses quelque chose qui puisse entacher ta vie, et ta jeunesse ! Non, tu ne peux désobéir ! un père a tant de droits sur nous ! Mais je crains les séductions qui vont t'environner ! je

crains cette fatale absence. L'absence, si funeste à l'amour !

— Oh ! ne crains rien, ma belle Laura, je t'aimerai toujours !

— Toujours ! que le ciel t'entende !

— Je vais encore supplier mon père; peut-être m'accordera-t-il quelque délai...

— Hélas, qu'y gagnerions-nous ! ne sommes-nous pas comme de malheureux condamnés à mort, qui, en obtenant quelque sursis, espèrent, et se flattent d'échapper au déplorable sort qui les attend.

— N'affaiblis pas mon courage; oui, je supplierai mon père; j'ose espérer qu'il ne sera pas inflexible.

— Je ne me fais pas illusion, moi ; peut-il désirer une plus noble chance pour placer son fils? Ne te flattes pas, il ne peut y consentir ; mon ami, tentes encore ce dernier moyen ; mais il ne réussira pas.

Et Laura sanglottait en disant ces mots, bien qu'elle eût, jusqu'à cet instant, affecté un courage qui était loin de son cœur.

III.

Cependant un espoir avait lui dans sa mob le imagination, et c'était cet espoir qui l'avait empêché de se répandre en plaintes plus amères; elle pensait, que peut-être il lui serait possible, par sa naissance et sa fortune, de se faire attacher aux princesses, sœurs ou

nièces du duc Alphonse. Cette pensée lui avait souri, et avait un peu calmé son désespoir.

Quoique tremblant et visiblement ému, le jeune poète se hasarda à prier Bernardo de retarder son cruel départ de quelques mois.

— Mon père et seigneur, lui dit-il, laissez à cette infortunée Laura le temps de s'accoutumer à notre séparation; elle peut en mourir.

— Mon fils, ils sont passés les jours, où l'on mourait fidèle à son amant, à sa maîtresse; aujourd'hui ce sont des rêveries; Laura se consolera... Je sais bien qu'on se fait ces folles promesses... mais elles s'évaporent promptement, et l'on rit en soi-même d'avoir cru un moment à un amour éternel. Je le répète, Laura se consolera...

— Non, mon père, non.

— Tu auras donc trouvé le phénix des femmes! Pauvre Torquato! A présent, je vais parler sérieusement à mon fils : je le laisse en-

tièrement libre de partir, et de rejeter l'honorable position qui l'attend auprès du duc Alphonse ; j'ajouterai, que les chagrins les plus cuisans que j'ai pu ressentir dans ma pénible carrière, ont été, de savoir que mon fils, l'enfant chéri de mon cœur, le bien aimé de sa mère, serait à jamais privé des biens dont notre illustre famille a joui pendant des siècles, et que la fortune jalouse et de puissans ennemis, lui ont ravi. C'était là, dis-je, le poignant chagrin de toute ma vie. Je ne forcerai pas mon cher Torquato à rien faire qui put le rendre malheureux ; seulement, je lui mettrai sous les yeux, s'il doit être l'esclave d'une femme au point, de lui sacrifier et son honneur et sa dignité personnelle. Que dira-t-on de lui ? qu'il se le demande ? Je le prie cependant encore, de réfléchir sur un refus qui pourrait offenser ses nobles protecteurs, et les indisposer gravement contre lui.

— Va, mon enfant bien-aimé, ajoute-il, je te donne jusqu'à demain pour t'arrêter au parti que tu voudras prendre. Mais ne crains rien, je ne t'adresserai aucun reproche.

Et l'excellent père lui tendit la main: Le Tasse se précipita sur elle, la couvrit de larmes et de baisers en s'écriant :

— O touchante bonté! ô mon père, je n'abuserai pas de votre indulgence, je ne veux pas jusqu'à demain pour me décider : je pars... Je pars à l'instant même; donnez-moi votre bénédiction... je ne verrai pas Laura... Non, je ne la verrai pas... ses pleurs m'attendriraient... Je pars... je pars... une grace seulement... je vais lui écrire... daignerez-vous lui faire remettre ma lettre?

— Oui, mon fils; mais cachètes-là; il est des secrets que l'œil paternel ne doit pas connaître.

— J'obéirai, mon digne père.

Bernardo étendit les mains sur le front du

jeune homme agenouillé, le bénit et l'embrassa en disant :

— Je compte sur le courage de mon cher et noble enfant, et je le bénis du plus profond de mon cœur. Puisse le ciel répandre sur lui toutes ses faveurs, dans le nouveau monde où il va se lancer.

Deux heures s'étaient à peine écoulées, que Laura recevait une lettre ainsi conçue :

» Ne m'accuses pas d'ingratitude, ô ma
» bien-aimée! je pars, je pars... Hélas! est-ce
» faiblesse, est-ce courage? Je pars sans te
» revoir! Je pars... Ai-je pu écrire ce mot
» funeste! mon père me laissait maître de
» refuser ce qui m'était offert... Mais son cœur
» saignait, j'ai dû me résigner! O Laura,
» qui me tiendra lieu de toi! Comment ai-je
» pu me résoudre à ce sacrifice! toi, mon idole,
» toi, ma vie! toi, qui m'aimais pour moi! toi,

» si entourée d'hommages, si désirée ; toi, qui
» avais descendue jusqu'à moi ! Mais nous
» pourrons un jour nous rapprocher.... je le
» veux, je l'espère, je le désire ! Je ne me suis
» pas senti la force de voir couler tes larmes !
» Malheureux, ne devais-je pas plutôt les
» sécher sous mes ardens baisers ! Mais je n'au-
» rais pu te quitter ; mais j'aurais brisé l'ame
» d'un père.... J'ai dû faire ce que j'ai fait !
» Plains-moi, Laura, plains-moi ! mes larmes
» inondent ce papier... Je me sens faiblir...
» Adieu, adieu ! on m'attend, on m'attend !
» toujours à toi pour la vie !

» Torquato. »

Bientôt il fut sur la route de Ferrare.

Mais la rapidité du voyage, les objets nouveaux, cette mobilité d'une ardente imagination, tout calma le désespoir du Tasse : l'idée consolante d'avoir rempli un devoir, et cette

crainte inséparable d'un changement de position, éloignèrent de son ame l'amer chagrin que lui causait sa cruelle séparation d'avec Laura.

Le duc Alphonse l'accueillit avec une bonté pleine de bienveillance et de dignité :

— Seigneur Tasso, lui dit-il, comme je désirerai jouir souvent de votre conversation, je vous prie d'accepter un logis dans mon palais; il est prêt à vous recevoir, et j'espère que vous ne refuserez pas d'être le commensal du neveu de l'illustre cardinal d'Est.

Torquato s'inclina, et remercia le duc en des termes pleins d'enthousiasme et de reconnaissance.

— Ne croyez pas, ajouta le prince, que nous voulions que vous soyez esclave de nos fantaisies; vous serez aussi libre ici que sous le toit paternel; nous ne voudrions pas priver l'Italie et le monde des chefs-d'œuvre que doit enfanter

votre génie : ce serait un crime, et nous ne le commettrons pas; vous serez libre de disposer de tous vos instans, soyez-en bien certain.

Alphonse, enchanté, le présenta à la duchesse Lucrèce d'Urbin, sa sœur, et à tous les personnages illustres de sa cour. Pour notre sœur Éléonore, ajouta-t-il, elle éprouvera un bien vif regret de ne pas partager le plaisir dont nous jouissons; vous trouverez en elle un juge un peu sévère quelquefois... Elle aime les vers, en compose même d'assez agréables; mais, hélas! elle est en ce moment gravement indisposée; et notre villa Bel Riguardo recèle depuis plus d'un mois celle qui faisait la gloire, la joie et l'ornement de notre famille. Aussitôt que sa santé sera rétablie, elle s'empressera, j'en suis certain, de vous admettre en sa présence : car ceux qui cultivent les arts, les lettres, ont toujours des droits à sa bonté et à sa protection. Enfin, vous la verrez, notre charmante sœur.

Après cette conversation, le fils de Bernardo fut installé dans le palais des ducs de Ferrare.

Pendant quelques jours, il ne fut occupé qu'à faire des visites aux grands seigneurs de la cour, et l'image de Laura s'effaça quelque peu de son souvenir et de son cœur. Ses jeunes camarades lui firent aussi l'accueil le plus flatteur.

Un matin, le Tasse travaillait lorsqu'un jeune homme entra dans sa chambre :

— Signor Torquato, dit-il, monseigneur nous laisse libres toute cette journée, voulez-vous que je vous serve de cicérone pour visiter notre belle Ferrare, et le magnifique palais de nos souverains ?

— J'y consens bien volontiers, seigneur Gonzague; allons, puisque vous le désirez.

Ils partirent, firent une promenade sur la rivière, parcoururent après tous les monumens de la noble cité, et revinrent au palais.

— Si vous n'êtes pas fatigué, mon ami, dit le jeune officier d'Alphonse, je vais vous faire voir la belle galerie de tableaux de Son Altesse. Je vous montrerai aussi les appartemens de réception ; ils sont riches et somptueux ; le duc est magnifique dans toutes ses actions, et vous serez surpris du luxe déployé dans cette cour, la moins opulente, et la moins considérable de l'Italie.

Mais toute cette richesse d'ameublement, tout ce déploiement de la vanité, ne touchaient pas l'âme de Torquato ; que lui faisaient ces belles tentures, ces fauteuils, ces tapisseries rehaussés d'or et d'argent ! était-ce là de quoi occuper un esprit comme le sien ! il ne voyait dans ces meubles, dans ce luxe, que des hochets de l'orgueil ! aussi fut-il plus empressé à se rendre à la galerie des tableaux ; au moins, ces nobles travaux étaient le fruit du talent ; celui dont la main avait tracé sur la toile in-

sensible, ces batailles, ces actions d'éclat, et celles non moins touchantes des scènes du cœur; celui-là, se disait-il, avait rêvé, pensé à ce qu'il créait! ce n'était pas l'œuvre d'un être insouciant et distrait, qui machinalement remplissait la tâche qui lui était imposée.

Aucun des hauts faits de l'illustre maison d'Est, n'avaient été oubliés dans cet important travail : de plus, une longue suite de nobles aïeux ornait cette immense galerie; Alphonse avait eu le soin délicat de faire rechercher tous les portraits des princes ses prédécesseurs, ne fussent-ils même pas de sa famille; cette action était grande, et annonçait, en celui qui la faisait, qu'il ne reniait aucune gloire, telle qu'elle fût.

— Voilà, dit Scipion Gonzague, le cabinet où sont renfermés les portraits des membres de cette branche d'Est, dont le duc Alphonse est le dernier rejeton. A ces mots, il ouvrit

une porte, sur laquelle retomba une riche tapisserie.

— Voici l'illustre père et la noble mère de monseigneur, ainsi que sa première femme, et les enfans qu'elle lui donna. Mais, hélas! tout est disparu, tout est enseveli dans la tombe ! regardons les autres.

Il lui nomma les personnages l'un après l'autre, et le Tasse écoutait avec un vif intérêt les remarques spirituelles de son nouvel ami.

— Vous reconnaissez ici la duchesse d'Urbin, celle à qui vous avez été présenté; bonne femme, tant qu'elle ne se croit pas offensée; mais, malheur, malheur au téméraire qui froisse son orgueil, et ne lui rend pas les hommages dont elle se juge digne; elle vous voit avec bienveillance, profitez-en; ceux qui souhaitent sa faveur, ne l'obtiennent pas toujours. Surtout, ne blessez en rien sa fierté; elle peut tout sur monseigneur, et le gouverne à son gré.

— Je vous remercie de vos avis, seigneur Gonzague, et tâcherai d'en profiter.

— Celle-ci, ajouta le cicérone, est la perle de la cour, et de Ferrare ; celle-ci est la princesse Eléonore ; regardez-la bien, mais pas trop long-temps ; car le charme de son regard pourrait vous fasciner. Oh ! quel ange de bonté et de bienveillance ! que sa voix est douce et compatissante aux malheureux ! qu'elle est aimable, gracieuse ! tous ceux qui la voient l'admirent, la chérissent, la révèrent.

— Aucun ne l'aime-t-il ?

— Oh ! celui-là, s'il s'en trouve un assez audacieux pour commettre un si grand méfait, celui-là garde son secret dans le fond de son âme ! Éléonore est trop pure, trop chaste pour inspirer une folle tendresse ; et je plaindrais le malheureux insensé qui oserait lever les yeux sur elle ? Éléonore est l'orgueil et l'amour de sa famille ; bien qu'elle ait près de vingt

ans, elle n'a point encore voulu courber sa tête charmante sous le joug de l'hyménée; je suis si heureuse auprès de vous, mon cher frère, répond-elle à toutes les demandes qui sont faites de sa main; non, je ne veux pas encore me marier; plus tard, plus tard! et sa voix est si douce, si suppliante, que le duc qui l'aime tendrement, n'a pas le courage de forcer sa volonté.

— Peut-être quelque amour secret la retient dans sa patrie?

— Oh! non, oh! non.

— Qu'en savez-vous?

Gonzague sourit, et garda le silence. Torquato crut que ce beau et jeune seigneur aimait la princesse, et que sans doute il en était aimé; cette pensée fit battre son cœur, et le remplit de mouvemens qui lui étaient inconnus.

Cependant ses regards étaient absorbés dans

la contemplation du charmant portrait d'Éléonore; ces yeux si doux, si brillans, qui semblaient vouloir lire dans votre âme, l'émurent, le troublèrent; ce gracieux sourire, ce visage si beau, si jeune et si mélancolique, lui faisait mal; il pâlissait, rougissait tour-à-tour, et se disait : heureux, heureux cent fois le mortel qui sera aimé de cette noble et divine personne? et Torquato rêvait.

— Je vous ai défendu, dit Scipion en riant, de vous laisser fasciner par les yeux de la princesse; craignez, craignez de vous laisser séduire... Je vous préviens qu'elle est inexorable, et que cette âme froide et glacée ne connaît pas l'amour, et que peut-être elle ne le connaîtra jamais.

— Qui sait? murmura le jeune poète.

Ils quittèrent la galerie, passèrent toute la journée en de frivoles amusemens; le Tasse était soucieux, car il sentait dans son cœur

une impatiente et vive curiosité de connaître celle, qui, jusqu'à ce jour, était restée insensible à l'amour ! l'amour, qui déjà avait embelli son existence, dont les douces faveurs lui paraissaient préférables aux richesses, et aux joies des courtisans ! Joies, trop souvent mêlées d'amertume et de regrets !

Rentré dans son modeste appartement, l'image de Laura se joignit dans son imagination à celle d'Éléonore ?

— Ma douce et tendre amie, disait-il, tu es moins belle que la princesse... oh ! oui... mais, comme tu sais aimer ! comme l'amour que tu inspires est brûlant ! qu'il serait à plaindre celui qui pourrait oublier les sermens qu'il t'a faits ? et l'ardent Torquato repassait dans son souvenir les instans qu'il avait passés dans les délices d'un mutuel attachement.

IV.

Entraîné par un charme inconnu, le Tasse chaque jour parcourait la superbe galerie; chaque jour, il relisait les noms et les nobles actions des ancêtres de la princesse; il cherchait parmi ces héros réduits en poussière, s'il ne pouvait trouver quelque haut person-

nage digne d'inspirer les chants de sa muse naissante; il espérait que son zèle à rehausser l'illustre famille de son généreux protecteur, flatterait l'âme du magnanime Alphonse, et que ce prince daignerait sans doute lui accorder une part dans son estime et son amitié... Alors, il serait fixé pour jamais à Ferrare! Ferrare! qui renfermait sans qu'il osât se l'avouer, celle qui déjà l'occupait tout entier... celle qui déjà régnait en souveraine sur lui! Jeune Torquato, crains de te bercer de vaines chimères?

Enfin, il trouva une notice sur un brave et illustre capitaine de cette noble famille, qui avait partagé les travaux de Godefroy de Bouillon à la prise de Jérusalem; aussitôt son imagination s'enflamme; beau sujet de poëme, s'écria-t-il? Les croisades, les croisades! ô mon bienfaiteur, qu'il me sera doux de créer quelque chose qui vous soit agréable, et

qui vous prouve toute ma reconnaissance ?

Le voilà donc cherchant, dans la poudreuse bibliothèque des temps anciens, tous les livres rapportant quelques hauts faits de ces jours de désastres et de gloire; il se disait, elle sourira peut-être à mon travail? qui sait si sa bouche charmante, ne prononcera pas quelques mots de bonté et d'encouragement ? O quel bonheur d'obtenir son suffrage! insensé! s'occupera-t-elle d'un poëte obscur, lorsqu'elle dédaigne les plus grands noms et les plus hautes fortunes ? et pensif, il reprenait son travail; mais rien ne pouvait l'empêcher de visiter le cabinet favori pour invoquer l'aimable muse qui l'inspirait. Un matin, en entrant, sa surprise fut extrême en voyant une toute jeune fille à genoux, et priant avec ferveur. — Que faites-vous là, mon enfant, dit-il.

— Mon beau signor, je prie pour madame Éléonore, elle est malade.

— Malade! elle!

— Oui, signor, je dois prier... ses bontés ont sauvé ma pauvre mère... sans madame, je serais seule au monde... ô mon Dieu, nous étions si pauvres... nous n'avions plus d'argent du tout, du tout. Madame Éléonore l'apprit; elle vint chez nous; oui, chez nous, signor; elle dit tant de douces paroles à ma mère..... Elle envoya son médecin, et ma mère fut guérie. Depuis, nous ne manquons plus de rien. *Dio!* qu'elle est bonne, humaine pour les malheureux! tous les jours je viens prier le bon Dieu de lui rendre la santé... Aujourd'hui, je suis venue plus tard, parce que j'ai communié à son intention; je suis bien fâchée que vous m'ayez vue, parce que vous le lui direz peut-être, et je ne voudrais pas qu'elle crût que c'est par intérêt que j'ai fait des vœux au ciel pour son rétablissement.

— Je ne le lui dirai pas ; je ne connais pas la princesse.

— Vous ne la connaissez pas? tant mieux, tant mieux.

Ce tant mieux lui froissa le cœur ; la petite ajouta :

— Vous voyez bien ce tableau? eh bien! il est laid auprès de madame Éléonore... c'est qu'elle est belle! oh! belle, au-delà de tout ce qu'on peut dire! et je l'aime, je l'aime! c'est que sa voix est si douce! Si vous l'entendiez lorsqu'elle dit : ma petite Antonia, aies bien soin de ta mère; sois bien sage, bien obéissante, Dieu te bénira; et moi, je pleure en lui baisant la main.

Le Tasse restait pensif en écoutant ce naïf récit; tout me parle d'elle, se dit-il; tout chante ses louanges, et mon faible cœur se complaît et s'échauffe à ces entretiens! Pourquoi le nom de Laura s'efface-t-il de ma mé-

moire? Laura! Laura! l'absence anéantirait-elle l'amour? et son regard parcourait alternativement le portrait et la jeune Antonia.

Il rentra chez lui mal à l'aise avec lui-même; il lui semblait qu'une nouvelle existence allait se dérouler devant lui; triste, mélancolique, son âme était sans cesse dans une pénible attente; il ne vivait plus, tant il était dévoré par une secrète peine à laquelle il ne pouvait assigner aucun nom.

Un soir, appuyé sur la table où sa plume traçait sur le parchemin ses nobles pensées; où peut-être son imagination s'égarait vers un objet qu'il ne connaissait pas! Tout entier à son délire, tout entier à l'idole que son ame brûlante avait créée; il oubliait et le monde et lui-même, et tout ce qui autrefois l'avait charmé; un léger coup frappé à sa porte le tira de son extase; son cœur bat, il tressaille et murmure; Laura frappait ainsi! la porte s'ouvre,

un jeune homme s'élance, se précipite dans ses bras, en disant d'une voix douce et mêlée de larmes : C'est moi ! c'est moi ! c'est ta Laura, qui ne pouvait vivre loin de toi!

Surpris, immobile, Torquato ne trouve pas de réponse; il se prête avec froideur aux ardentes caresses qui lui sont prodiguées ; enfin, il dit en pressant sur son cœur celle qui lui avait été si chère...

— Excuse-moi, tendre amie, j'étais loin de m'attendre au bonheur de te revoir...

— Peut-être ma présence te gêne-t-elle ?

— Oh ! non, oh ! non; mais ici... dans le palais d'Alphonse...

— Je vais y demeurer; j'ai sollicité près de la duchesse d'Urbin, l'honneur d'être une de ses dames, honneur que ma naissance et ma fortune, me donnaient droit d'obtenir ? Elle a consenti à ma demande, et je suis ici.

— Mais ce déguisement... prenons garde,

les yeux des courtisans sont clairvoyans.....

— J'ai voulu te surprendre ; j'ai voulu, mon Torquato, t'instruire la première de mon arrivée ; je craignais ta surprise, si tu m'avais aperçue près de la duchesse, sans que tu fusses prévenu. Oui, mon bien aimé, nous cacherons à tous les yeux notre liaison ; heureux, heureux du mystère dont nous serons forcés de la couvrir, nous goûterons un bonheur plus vif, lorsque nous nous retrouverons. Et les bras amoureux de l'ardente Italienne enlaçaient celui pour lequel elle exposait et sa réputation, et son honneur. Il était jeune, cette preuve d'amour le toucha ; Torquato oublia la chimère qui l'avait bercée depuis quelques jours ; l'image d'Éléonore s'affaiblit, et la belle Pépérara reprit tout son empire sur le cœur qui avait été quelques momens infidèle ; il pardonna la faiblesse de Laura, redoubla même ses sermens, ses caresses ! Ne devait-il

pas étouffer une erreur involontaire! Laura fut heureuse! l'amour lui mit un bandeau sur les yeux ; elle se crut toujours aimée! puisses-tu, jeune imprudente, n'être jamais détrompée !

— Mon aimable Éléonore, disait le duc Alphonse à sa sœur, devrait bien se rétablir promptement, afin que je lui présente mon jeune et timide poète ; je serais charmé d'avoir son opinion sur lui ; elle, dont le tact est si délicat et si fin ; elle, qui devine toutes les faiblesses, et souvent toutes les pensées de ceux qui l'entourent ; peut-être, cette fois, jugera-t-elle le protégé de Lucrèce et le mien, avec quelque bienveillance ; car je l'aime ! et il le mérite.

— Il est vrai, répondit la duchesse d'Urbin, que j'ai peu vu d'homme de son âge aussi raisonnable, aussi gracieux dans la conversation, et en même temps aussi exempt du sot orgueil de ceux qui, comme lui, courent la carrière du génie.

— Ce qui vous prouve, ma chère Lucrèce, que c'est vraiment un être doué d'un vaste, et profond esprit; d'ailleurs, il pourrait même avoir quelque vanité de sa personne; il est beau, aimable; et s'il voulait, il pourrait faire tourner toutes les têtes de nos belles Ferraraises.

Ici, la duchesse d'Urbin sourit, et avec une noble franchise, elle ajouta à l'éloge du duc, ces mots :

— C'est vrai.

— Je sais, dit Éléonore avec une légère ironie, que notre sœur Lucrèce est toujours indulgente pour les nouveaux venus.

— Et j'ai raison; je suis de l'avis de notre frère Alphonse; ce jeune homme est charmant.

— Allons, je le verrai; la curiosité que m'inspire ces éloges, me donnera les forces nécessaires pour une prochaine entrevue. Bientôt je verrai ce prodige.

Éléonore n'était pas sincère dans ses plaisanteries; chaque jour, depuis l'arrivée du

Tasse à Ferrare, elle lisait et relisait le poème qu'il avait composé; que de fois de douces larmes en avaient baigné les pages insensibles! que de fois, elle s'était arrêtée pour rêver sur ce qu'elle venait de lire! Qui sait ce qui se passait dans son ame! qui sait, si son cœur n'avait pas palpité aux expressions d'amour que ces vers renfermaient! Honteuse de son peu de courage, honteuse des mouvemens qui l'agitaient malgré elle, Éléonore éprouvait une secrète répugnance à connaître celui qui l'intéressait, et qui occupait ses pensées en dépit d'elle-même... Oh! combien sa fierté se révoltait à l'idée de ne pouvoir dompter cette faiblesse!

V.

— Signors, dit un matin le duc aux jeunes gentilshommes qui assistaient à son lever : nous allons monter à cheval aussitôt le déjeûner, pour aller au-devant de notre sœur Éléonore qui revient enfin habiter notre palais. Messieurs, vous trouverez des coursiers pré-

parés dans les cours de notre château. Dépêchons-nous; ne la faisons pas attendre; allez, signors, et hâtez-vous. Ils s'inclinèrent et sortirent.

Torquato ne put entendre cette nouvelle sans ressentir la plus vive émotion; il pâlit, se troubla, et son cœur battit avec une force qui lui était inconnue. Je vais la voir enfin, se dit-il, je vais la voir, la perle de Ferrare? Éléonore, Éléonore! que je suis faible; et Laura, pauvre Laura! mais dois-je me laisser entraîner à ce prestige? dois-je oublier la distance qui nous sépare? ô mon cœur, raffermis-toi; n'oublies pas les sermens que tu as prodigué à celle, qui s'est perdue pour toi, pour ton amour!

On partit: bientôt la cavalcade du prince atteignit une litière portée par deux chevaux de couleur Isabelle. Alphonse s'approcha, et baisa tendrement la belle main qui lui était

présentée ; on ne s'arrêta point à cause de la brûlante chaleur du jour, le duc s'étant proposé de ne faire connaître son protégé, que lorsqu'on serait arrivé au palais.

Éléonore était couverte d'un grand voile qui dérobait ses traits aux regards de ceux qui l'escortaient ; cependant son épaisseur ne l'empêchait pas de distinguer tout ce qui se passait autour d'elle. Quand on se mit en marche elle examina avec curiosité les jeunes seigneurs qui composaient la suite de son frère, et chercha à deviner parmi eux, quel était ce Torquato, dont le nom avait retenti tant de fois à son oreille depuis quelque temps.

— Ce doit-être, se dit-elle, ce jeune homme au teint pâle, aux grands yeux noirs, et dont le regard semble inspiré ; oui, ce doit être lui ! il est beau, vraiment beau ! Lucrèce avait raison ; d'où vient tourne-t-il la tête du côté de Ferrare ? d'où vient pique-t-il son cheval avec tant

de vivacité, et quitte-t-il les rangs du cortège d'Alphonse ? ah ! c'est ma sœur d'Urbin ! c'est elle ! quel empressement ! et comme elle lui sourit gracieusement ! oui, c'est lui, c'est le Tasse ! Et la princesse ne fit plus aucune réflexion. La duchesse monta dans la litière, les deux sœurs s'embrassèrent ; on pressa les coursiers, et bientôt cette brillante jeunesse entra dans les murs de la noble cité ducale.

Quand Éléonore fut installée dans son appartement, Alphonse y monta avec une foule de grands seigneurs. — Chère sœur, dit-il, je n'ai pas voulu tarder plus long-temps à vous présenter deux jeunes seigneurs qui vous sont inconnus ; voici, dit-il en s'avançant, le prince Paolo Orsini, gentilhomme issu de la plus illustre race, et qui désire vivement être admis à vous faire la cour. Eléonore s'inclina, et offrit la main à Orsini, qui la baisa respectueusement.

— Celui-ci est Torquato Tasso, ajouta le duc avec un gracieux sourire ; vous le connaissez déjà par ses ouvrages ; je puis vous répondre, ma sœur, que son caractère est encore au-dessus de ses vers ; vous qui aimez la grandeur d'âme, les plus précieuses qualités, vous ne pourrez refuser votre estime à celui qui les possède toutes.

— Il me suffit, mon frère, qu'il soit placé sous votre protection, pour que le signor Torquato obtienne ce que vous me demandez ; elle salua froidement, et prétexta une grande fatigue. Alors tout le monde se retira.

Le Tasse était resté stupéfait de cet accueil si différent de celui plein de bonté qu'il avait reçu d'Alphonse, et de la duchesse d'Urbin ; en les comparant, son cœur fut profondément blessé de tant de hauteur et de fierté ; il exhala sa douleur en plaintes amères ! Voilà donc où vient aboutir ce beau rêve que je faisais de-

puis quelques mois? elle, si bonne, si compatissante, n'a pas laissé échapper de ses lèvres le moindre mot d'encouragement! qu'ai-je vu sur sa belle figure! La froideur, l'indifférence! qui sait, hélas, peut-être le mépris! le mépris! ô poignante pensée! le mépris! Avec quelle grâce elle a présenté la main à cet Orsini! il est prince... et moi, je ne suis qu'un chétif poète!

Cependant son noble courage se réveilla. Laissons, se dit-il, laissons agir le caprice d'une femme! et qu'ai-je à me plaindre? ne suis-je pas aimé? Oublierais-je si vite, l'amour de Laura! si tendre, si dévoué? O faiblesse! un portrait m'avait rendu ingrat... et presque infidèle! O Laura, reviens, reviens consoler et chasser de mon cœur le crime qu'il était prêt à commettre! et sur-le-champ il se rendit au logis de l'aimable fille. Mais Laura n'y était

pas, et l'image chérie reprit tout son empire sur le cœur de l'ardent Torquato.

Le duc Alphonse fit de légers reproches à la princesse sur la froide réception qu'elle avait faite à son protégé; Éléonore sourit; prétendit que son frère s'était trompé, et qu'elle avait dû se conduire comme elle l'avait fait.

— Prenez garde; Orsini est avantageux, et pourra croire que l'accueil gracieux qu'il a reçu de vous, est l'indice certain qu'il ne vous déplait pas! Pour mon pauvre ami, je le crois blessé, car il m'a vivement prié de le dispenser de son service pendant plusieurs jours; ayant besoin de solitude pour terminer quelques travaux littéraires, a-t-il dit.

— Il serait donc bien susceptible, votre poète? devais-je l'accueillir comme le prince Paolo? Ce seigneur n'est-il pas notre égal pour le rang! au lieu que le signor Torquato Tasso

n'est qu'un gentilhomme très obscur auprès de lui.

— Cependant, ma sœur chérie, je le préfère aux grands seigneurs de ma cour, qui, pour la plupart sont très ignorans. Au reste, je vous laisse libre de le traiter selon votre fantaisie.

Le duc n'en parla plus, et pendant plus de quinze jours, le Tasse ne parut pas aux assemblées de la cour.

Éléonore eut peut-être quelque regret de sa sévérité; chaque soir, elle entendait les jeunes seigneurs se plaindre de l'absence du poète: Sa présence anime tout, disaient-ils, et son érudition est si vaste, si variée, que jamais l'ennui ne se glisse aux lieux où il se trouve.

— Ah! monseigneur, faites-lui donc ordonner de revenir parmi nous.

— Mes jeunes signors, je n'ai pas d'ordre à lui donner; en l'appelant à Ferrare, je lui ai promis qu'il serait libre comme chez lui, et

que jamais je n'exercerais le moindre despotisme sur ses actions. Il travaille, j'en suis certain ; un de ces jours il nous lira quelque chef-d'œuvre nouveau.

— Oh! moi, s'écria un des assistans, le poète Guarini, je crois plutôt qu'il fait l'amour; oui, oui, j'ai découvert l'objet de sa passion.

— Dites-nous son nom?

— Non pas, non pas; et son malin regard se tourna vers Laura qui rougissait, et paraissait toute décontenancée. Eléonore fit un sourire de dédain.

Le plus léger incident suffit souvent pour changer toute une destinée; un matin, la jeune Antonia se trouvait dans la chambre de sa bienfaitrice, qui aimait à entendre son naïf babil; au moment où, rieuse et folâtre, elle s'amusait à jouer avec le lévrier de la princesse, celui-ci courut au balcon, et se mit à japper

fortement ; viens ici, viens ici, Céphale, viens, dit Éléonore ; mais le chien ne se taisait pas... L'enfant courut et aperçut celui qui était la cause innocente des cris de Céphale, et dit en riant de tout son cœur. Tais-toi, méchant, c'est le signor qui regardait tant le portrait de madame Éléonore ; tais-toi.

— Que dis-tu, Antonia ?

— Oh ! rien, madame.

— Tu parlais d'un signor ?

— Oui, ce signor qui a de si grands yeux noirs, et un habit et un manteau noirs aussi ; et qui est si beau.

— Eh bien ! que faisait-il le signor aux yeux noirs ?

— Eh bien ! madame, il regardait votre portrait dans la grande galerie, celui qui vous ressemble tant, où vous êtes si belle ?

— Où est-il donc ce signor ?

— Il passe dans la cour ; tenez, le voilà là-bas.

Éléonore se plaça derrière une jalousie, et reconnut le Tasse.

— Tu disais, Antonia, qu'il regardait mon portrait?

— Oui, madame, il était là, comme ça.

Et l'espiègle imitait la pose et le maintien de Torquato, ce qui arracha un sourire à celle qui l'écoutait.

— M'aimerait-il, se dit-elle. Ah! et un soupir d'orgueil et de joie s'échappa de son sein.

VI.

Peut-être cette conversation décida-t-elle la princesse à donner une fête dans ses jardins; fête que devait suivre une élégante collation; elle y invita toutes les personnes de la cour de Ferrare, et Torquato ne fut pas oublié.

En recevant cette invitation, son cœur palpite

avec violence : Je vais la voir, se disait-il, la voir! ô bonheur! ah! que cette absence que je m'imposai me fut pénible! ne plus la voir, elle qui règne sur ma pensée et sur tout mon être! oh! ma faible raison! et si Laura allait deviner ce qui se passe dans mon ame! quel serait son désespoir; elle, que j'ai tant aimée! mais il rejeta loin de lui tout ce qui pouvait le distraire du charmant souvenir d'Éléonore, et ravi, il attendit avec impatience le moment qui allait le rapprocher d'elle.

La princesse ouvrit le bal avec le duc Alphonse; après elle ne put refuser de danser avec le galant Paolo Orsini; mais qu'il lui tardait que les devoirs de son rang fussent remplis! qu'il lui tardait de réparer ses torts avec le poète que l'Italie et la cour de son frère admiraient! enfin, elle fut libre; et ordonna sur-le-champ à l'un de ses pages, d'aller avertir le signor Torquato, que la princesse désirait

qu'il fût son partner pour la première danse.

Ému, il ne sait s'il doit en croire son oreille. Moi, moi, dit-il, danser avec celle que je voudrais servir à genoux! avec elle! Vous vous trompez, signor; vous voulez abuser de ma bonne foi; seriez-vous chargé de me faire subir quelque affront! Le page interdit ne savait que répondre à ces odieuses imputations; alors, le Tasse se hasarda à tourner les yeux vers la sœur d'Alphonse, qui accueillit son regard par le plus gracieux sourire. Ce sourire le rendit le plus heureux des hommes; il s'inclina avec respect en signe de consentement, et de reconnaissance.

Mais en approchant d'elle, toute sa résolution s'évanouit; sa main trembla en prenant celle de la princesse, qui ne put se défendre d'être touchée de l'émotion qu'elle faisait naître. Elle vit la pâleur et le rouge le plus ar-

dent se succéder sur les nobles traits du poète ; la vanité lui dit qu'elle est aimée par le plus beau génie qui ait encore éclairé l'Italie, et peut-être l'univers. Son cœur battit de joie et de plaisir à cette idée ; eh ! quelle est la femme qui n'eût été glorieuse d'inspirer un tel amour ! Ils dansèrent ; et cet aimable exercice sembla rapprocher la distance qui les séparait.

— Je vous ai parue bien bizarre, sans doute, dit enfin Éléonore, dans l'intervalle que leur laissait la danse ; avouez, seigneur Torquato, que ma réception fut peu aimable le premier jour où je vous vis ; je ne sais pourquoi je craignais de vous trouver énorgueilli de vos talens et de votre renommée ! à présent j'ai vu le contraire ; je sais combien vous êtes modeste, et exempt de cette vanité, tant reprochée aux hommes de génie ; j'espère que vous voudrez bien m'admettre au nombre de vos amis, et quelquefois me faire la grâce de

me lire quelques-unes de vos productions; mon cœur et mon esprit vous en remercieront bien sincèrement.

Le Tasse croit rêver; le Tasse croit être abusé par le délire de son imagination : est-ce bien Éléonore d'Est, la fière Éléonore qui lui tient ce langage si aimable et si gracieux? elle, dont l'image adorée est gravée si profondément dans son cœur... Enhardi, par ce doux accueil, il ose jeter sur elle un regard rempli du feu qui le dévore; la princesse baisse les yeux en rougissant, mais ne paraît pas offensée de sa témérité.

Après la danse, le Tasse reconduisit Éléonore à son fauteuil; toujours timide, il la salue, et se disposait à s'éloigner, lorsqu'elle lui dit avec sa voix si suave et si pénétrante : Songeriez-vous déjà à nous quitter, seigneur Torquato? Notre conversation vous déplairait-elle?

— Ah! madame, madame, s'écria-t-il d'un

accent ému et suppliant, pouvez-vous penser...

— Allons, restez, restez, nous parlerons de vers, de poésie ; elle lui indique de la main un siége placé près d'elle ; Torquato s'en empare vivement ; craignait-il qu'un autre ne lui enlevât le bonheur qu'il allait goûter ?

Ils causaient depuis quelque temps, quand Éléonore lui dit avec vivacité : — Alphonse m'assurait, il y a quelques jours, que vous étiez grandement versé dans la langue d'Homère ? En vérité, seigneur Tasso, je regrette vivement de ne pas l'entendre, pour connaître les œuvres de ce prince des poëtes : nos traductions sont faibles ; cependant celles que j'ai lues m'ont données le désir d'étudier dans cette langue sublime, le génie qui a survécu aux siècles et à la destruction de tant de peuples...

— Si j'osais, madame, dit le Tasse, avec timidité.

— Quoi ! en faire une traduction pour moi ? oh ! non, non, ce serait vous assujétir à un travail qui glacerait le feu de votre imagination ; non, je ne le veux pas.

— Eh bien ! ne pourrais-je vous en lire quelques chants, princesse ?

— Je vous ai dit, signor, que cette langue m'était inconnue.

— Je tâcherai, madame, de vous rendre le génie de l'auteur dans notre charmant idiôme ; dites, princesse, le voulez-vous ? Éléonore, rougit de plaisir, puis elle répondit : ce sera une tâche difficile, signor ; quelle peine je vais vous donner !

— Une peine, à moi, à moi ! eh ! que ne ferais-je pas pour plaire à l'illustre Éléonore !

— Ah ! laissez avec moi, je vous prie, ces grands mots vides de sens ; noble ! illustre ! est-il rien d'illustre sur la terre que le génie ! Voyez Homère, il a traversé les siècles, les

générations ; parlerait-on sans lui, d'Hélène, de Pâris, d'Achille, et de tant d'autres héros? Non, non, je veux être une amie pour vous; j'ose espérer que quelquefois vous me soumettrez vos productions, si cela vous agrée.

— Ah! tout ce que vous ordonnerez, madame; commandez à celui qui vous est tout dévoué, il obéira. Elle lui tendit la main, en lui disant tout bas : éloignez-vous, voici le prince Orsini.

Ce nom fit tressaillir Torquato; une douleur poignante le frappa au cœur; ces mots surtout, éloignez-vous, voici Orsini, le blessèrent cruellement; il murmurait : aurais-je été le jouet de sa vanité? aurait-elle voulu connaître ce qui se passe au fond de mon âme; ce que, hélas! je voudrais me cacher à moi-même.

Il s'inclina devant Éléonore, et la quittait sans regarder Paolo, qui dit assez haut pour

être entendu de ceux qui les entouraient. — En vérité, les hommes de génie sont des animaux bien fantasques. Torquato se retourna vivement, et répondit : — Moins que certains grands personnages qui se croient tout permis. Il s'éloigna après ces mots.

Honteux d'avoir négligé si long-temps l'aimable Laura, le Tasse se rapprocha d'elle ; en la regardant, il fut surpris de sa pâleur, du trouble et de l'émotion qu'elle éprouvait ; il se garda bien pourtant de lui en témoigner quelque crainte : son cœur ne lui disait-il pas qu'il était la cause, et l'objet du tourment et de la tendre inquiétude de celle qui l'aimait avec tant d'ardeur et de sincérité ?

— Vous avez été bien long-temps avec la princesse, lui dit-elle ; elle s'humanisait donc ; elle, si fière !

— Elle a bien voulu causer quelques momens avec moi.

— Ah! elle a voulu juger si votre conversation répondait à votre noble poésie... Je crains que vous ne vous soyez pas bien tiré de cette épreuve; car, vous me paraissiez tremblant, interdit...

— Il est vrai, elle m'impose.

— Est-ce là le seul sentiment qu'elle vous inspire?

— Venez, chère Laura, venez, ne nous faisons pas attendre. Il prit sa main, et l'entraîna vers les quadrilles.

Cependant, le prince Paolo ne quittait pas Éléonore. Le Tasse, malgré lui, et bien que Laura fut à ses côtés, ne pouvait empêcher son furtif regard, de se porter vers le groupe où son âme et sa vie étaient attachées; Laura s'aperçut de son agitation : — Qu'avez-vous, dit-elle, vous paraissez inquiet...

— Moi, moi! mais non, vous vous trompez.

— Je lis au fond de votre âme, Torquato!

vous vous préparez bien des périls et des tourmens; et à moi bien des chagrins et bien des pleurs. Le Tasse baissa les yeux et garda le silence. Il vit qu'il lui serait difficile de tromper la clairvoyance de l'amour.

Dès le jour suivant, un page vint l'avertir que le duc le demandait; il courut aussitôt à l'appartement de ce prince, qui sourit en le voyant : — J'espère, signor Torquato, dit-il, que mon ordre n'a point dérangé quelques-unes de vos nobles pensées ; mais, je dois vous dire que notre sœur Éléonore désire vous entendre lire quelques chants d'Homère; vous le lui avez promis, à ce qu'elle assure. Quand vous sera-t-il convenable de faire cette lecture?

— Ne suis-je pas aux ordres de la princesse, monseigneur? Tout-à-l'heure, si elle le souhaite.

— Eh bien, je vais la faire avertir. Peu d'instans après, Alphonse et sa cour étaient

introduits dans l'appartement de la princesse Eléonore.

Orsini voyait avec déplaisir l'intimité qui régnait entre les princes de la maison d'Est et le jeune poète; la déférence qu'ils avaient pour lui révoltait son orgueil; amoureux d'Éléonore, tout ce qui s'approchait d'elle irritait sa jalousie et le blessait profondément; aussi ne dissimulait-il qu'avec peine sa fureur lorsqu'il voyait Éléonore attacher son noble et doux regard sur le lecteur, et qu'il entendait cette voix, qui faisait vibrer tous les fibres de son cœur, dire : — C'est beau, signor Torquato, c'est très beau; et vous lisez si bien! Le Tasse heureux de s'entendre louer par une si belle bouche, ne trouvait pas de réponse, et pouvait difficilement surmonter l'émotion qu'il éprouvait.

— Ah! se disait Paolo, si elle venait à l'aimer! malheur à lui! malheur à lui! Je veux

qu'elle devienne mon épouse, ma femme, mon amie! ma naissance, mon immense fortune, peuvent me donner quelques droits à cette alliance! Mes aïeux n'ont pas régné, il est vrai; mais la richesse ne peut-elle compenser une couronne éphémère! si elle me refusait!... ô rage! Laisserais-je vivre celui qui aurait contribué à l'affront que je recevrais!

Impatient de connaître son sort, il se rendit chez le duc pour lui demander la main de la princesse. — Monseigneur, dit-il, toute votre cour est instruite de l'amour dont je brûle pour madame Éléonore; je viens ici solliciter l'honneur de devenir votre frère, et son époux! puis-je espérer que ma demande recevra d'elle, et de vous, un accueil favorable?

— Monsignor Orsini, je ne suis pas le maître des destinées de ma sœur; fille chérie de notre illustre père, bien qu'en étant le chef de notre famille, il ne m'a pas laissé le droit de

disposer d'elle et de son sort? Cependant, je vous promets de lui faire part d'une demande qui nous honore; et soyez assuré que je l'appuyerai de tout mon pouvoir: mais, je doute qu'Éléonore soit disposée à subir le joug du mariage? elle a vingt ans, et depuis longtemps de nombreux et de brillans hyménées lui ont été offerts; elle a tout refusé. Je vous rendrai sa réponse telle qu'elle me la fera: si elle était peu favorable, j'en aurais un grand déplaisir, soyez-en sûr; tâchez de vous faire aimer; tâchez de soumettre cette âme si fière, qui se croit invulnérable aux doux sentimens de l'amour; Éléonore doit aimer, n'est-ce pas là toute la destinée des femmes!

— Et si ce n'était pas moi, monseigneur? suis-je assez brillant pour lutter contre les hommes distingués dont votre cour est semée! des poètes, des génies supérieurs...

— Des poètes! signor Paolo, les poètes ne

sont pas du rang de ma sœur ; elle ne peut les aimer ! Éléonore veut bien leur accorder sa protection ; mais aimer, aimer ! Les filles de la maison d'Est ne brûlent pas de flammes qui pourraient faire rougir leurs nobles fronts ! Ainsi, rassurez-vous ; ayez plus de confiance en vous-même ; je vais faire part à ma sœur de l'honneur que vous lui faites, et demain vous saurez sa réponse. Orsini satisfait, se retira l'espérance au fond du cœur.

— Ma belle Éléonore, dit Alphonse lorsqu'il fut seul avec elle, ma chère sœur, je suis chargé d'une mission délicate pour vous ?

— Quelle est-elle, mon bon frère ?

— Un époux se présente, riche, beau, jeune, bien fait, et qui vous aime avec passion ?

— J'en suis ravie ; mais je ne veux pas encore prendre un époux, ou plutôt de maître ? Non, je ne suis pas encore décidée.

— Mon aimable sœur voudrait-elle rester vieille fille ?

— Vous plaisantez , Alphonse , dit-elle en souriant ; est-ce que les princesses vieillissent? nous sommes toujours aimables, jeunes : du moins , nos courtisans nous l'assurent. Non , mon frère, non, je ne veux pas encore me marier.

— N'êtes-vous pas curieuse de connaître le nom de ce nouvel adorateur ?

— Non, en vérité.

— Eh bien, je veux vous l'apprendre malgré vous. C'est le prince Paolo Orsini.

— Orsini , dit-elle avec un sourire de dédain ; lui, si envieux de tout! lui, qui ne peut dissimuler le dépit que lui font les succès de ceux qui possèdent des talens ? Ah ! ce serait le dernier des hommes auquel j'accorderais ma main ; non, je n'en veux pas ; non, je ne veux pas me marier.

— Oh! cette manie passera.

— Remerciez-le pour moi de l'honneur qu'il veut bien me faire; mais, qu'il ignore surtout l'opinion que j'ai de lui; je m'en rapporte à votre prudence, mon cher Alphonse. Eh! pourquoi changerais-je mon sort? en est-il un plus heureux! Ne suis-je pas aimée de ma famille, et j'ose me flatter de l'être aussi de tous ceux qui m'entourent! Mon frère, je veux rester libre; si un jour je changeais de sentimens...

— Alors, ma charmante sœur, il ne serait plus temps peut-être, répondit le duc en riant aux éclats.

— C'est bon, méchant, c'est bon, répondit-elle en l'imitant.

VI.

Rien ne peut exprimer la colère de Paolo quand le duc lui annonça le refus de sa sœur : — Je me douties, s'écriait-il, qu'elle n'accepterait pas ma main ! Malheureux, je n'ai pas de couronne souveraine à lui offrir !

— Notre sœur Éléonore ne veut pas se ma-

rier, monsignor. Je vous en avais averti; d'ailleurs, voyez-la, faites-lui une cour assidue; peut-être à la fin se laissera-t-elle fléchir.

— Vous me permettez donc, monseigneur Alphonse, d'être son chevalier?

— Je vous le permets, si elle y consent : je vous l'ai dit, je ne suis pas maître de sa destinée. Voyez-la, les femmes ne sont pas toujours cruelles.

— Je vous remercie, duc; et vais mettre à profit la permission que vous m'accordez. Il sortit pour cacher son trouble et la rage qui le tourmentaient.

N'osant parler de son amour, il affectait une profonde mélancolie; toujours aux côtés de la princesse, à peine lui laissait-il la liberté d'entretenir seule les personnes de son intimité. — Oh! mon Dieu, disait Éléonore à la comtesse d'Arco, qu'elle honorait de son amitié, mon Dieu, que cet homme me fatigue, et que

son amour, s'il est bien véritable, est ennuyeux!

— Il paraît pourtant vous aimer sincèrement, madame? il est jeune, beau, riche, que voulez-vous de plus?

— Il m'ennuie, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Allons, allons, peut-être un autre a-t-il fondu cette triple glace qui entoure votre cœur!

— Non, vraiment, répondit Eléonore avec vivacité.

— Enfin, vous ne l'aimez pas.

— Débarrassez-m'en, ma belle amie, en tâchant de lui inspirer quelque tendre sentiment; pour moi, j'en suis excédée, et je vous en aurai une véritable obligation.

La douleur de Torquato fut profonde et terrible, lorsqu'il apprit qu'Orsini se présentait pour devenir l'époux de la princesse; alors, cette douleur s'exhala en plaintes touchantes.

« Amour! s'écria-t-il, ne permets jamais
» qu'une *illustre beauté,* dont tu refuses la pos-
» session à tes loyaux adorateurs, devienne
» la proie de l'infidélité et de la perfidie.

» Le premier jour où la beauté sereine de
» ton front s'offrit à mes yeux éblouis, et que
» j'y reconnus l'amour armé de toute sa puis-
» sance, si le respect et l'étonnement n'eussent
» glacé mon cœur, sans doute il eut alors
» péri d'une double mort.

» Sous le joug dont l'amour m'accable, j'ai
» sillonné le champ de l'amitié; mais hélas! que
» peut-elle contre le tourment qui me dévore.
» Je n'apercevrai jamais mon heureux rival
» sans que mon cœur ne sente le poison
» glacé de l'envie, et si jamais quelque flamme
» compatissante essaie de réchauffer mon sein,
» toi seul, amour, connais quelles seront ses
» nouvelles vicissitudes. »

— Pour qui sont ces vers, dit un jour la

tendre Laura, à son amant; pour qui sont-ils écrits? car elle les avait saisis au moment où le Tasse, surpris par elle, essayait de les dérober à sa vue; pour qui sont-ils? ah! ce n'est pas pour moi? malheureuse que je suis? Torquato, vous aimez, et vous ne pouvez plus me tromper?

— Ce sont des vers qui doivent entrer dans le poëme que je compose, ma belle Laura? pourquoi t'alarmer? pourquoi penser que mon attachement puisse subir quelque altération?

— Croyez-vous que je ne sache pas lire dans votre cœur? qu'est devenu le temps où vous me consacriez tous vos instans; ou si quelque devoir vous retenait loin de moi, une seule journée, vous reveniez avec un si vif empressement vous jeter à mes genoux, et par de douces prières, me demandiez un si tendre pardon de votre absence. Torquato, vous

aimez, et ce n'est plus moi ? Enfin, enfin, pour qui sont ces vers?

— Je vous l'ai déjà dit!

— Hélas! il me faut donc taxer de mensongères les paroles sorties d'une bouche que j'ai tant aimée! et croyez-vous endormir par ces mots glacés le cœur brûlant de Laura. Eh bien, je la connais celle qui vous rend infidèle, je la connais, c'est...

— Ah! ne la nommez pas? son nom ne doit pas retentir sous les lambris de cette chambre? taisez-vous, Laura, taisez-vous, je vous le demande à genoux!

— Il l'avoue, le cruel! il ne craint pas de me déchirer le cœur, il l'avoue.

— Moi, moi, je n'ai rien dit.

— J'allais la nommer, et ta prière a suspendu le nom fatal sur mes lèvres. Ah! Torquato, Torquato, que mon âme va souffrir de cruelles douleurs...

—Et s'il était vrai qu'entraîné malgré moi par un invincible penchant, j'eusse osé élever mon audacieux regard vers un astre si éloigné de moi, penses-tu que ma destinée ne serait pas affreuse, déplorable! Ah! Laura, que puis-je espérer! rien ; la mort, un éternel désespoir! M'aimera-t-elle jamais! elle, un ange sur la terre! elle, que j'adore, et respecte à l'égal de la divinité.

— C'est moi qui vous aimai la première; le ciel me punit par vous de ma faiblesse. Hélas! hélas! je prévois pour vous mille chagrins amers. Vous aimera-t-elle jamais celle à qui vous donnez votre vie? que sont devenus ces jours où assis sous un berceau d'orangers et d'odorans jasmins, vous me juriez de m'aimer jusqu'au tombeau? Tout est évanoui! insensée! J'y croyais, j'y croyais à ces folles promesses!

— Plains-moi, Laura, plains-moi; tu ne

sais pas tout ce que je souffre. Aimer, aimer sans espoir.

— Et moi, vous ne m'aimez plus ; et votre cruelle franchise ose m'avouer qu'une autre règne sur votre cœur ?

— Laura, tu me seras toujours chère ; oui, je t'aimerai toujours ; mais ce ne sera pas de cet amour brûlant, indomptable, que je n'avais pas encore ressenti, et *qu'elle* seule m'a inspiré. Laura, sois ma sœur, mon amie ; laisse-moi ensevelir dans mon sein cette fatale passion; passion qui me sera funeste et dévorera ma vie et mon avenir. Laura, si tu m'aimes encore ne m'en parle jamais; si tu savais mes combats; si tu savais combien de fois dans le calme des nuits, je me promis d'étouffer cet amour insensé; je la revois, et toutes mes promesses, mes résolutions s'évanouissent. Depuis plus de six mois, je languis et je meurs.

Je meurs, car l'espoir s'éteint chaque jour dans mon cœur.

— J'accepte votre amitié, Torquato; jamais, plus jamais, vous n'entendrez parler de mon amour.

— Amie! tendre et bien chère Laura! oh, merci, merci pour ta généreuse indulgence; merci! plains ma folie; qui sait jusqu'où elle me conduira, qui sait si ce ne sera pas au tombeau.

La noble et tendre fille ne put cependant surmonter l'invincible passion dont elle brûlait pour le Tasse; les combats, la jalousie minèrent insensiblement sa santé; bientôt ses traits pâles et amaigris indiquèrent son dépérissement. Le jeune poète voyait avec un chagrin mortel, ces symptômes de destruction; il savait quelle en était la déplorable cause, il en gémissait; mais que pouvait il y faire? pouvait-il guérir une plaie faite par lui-même!

pouvait-il faire revivre des illusions détruites ; pouvait-il feindre un sentiment éteint ; pouvait-il enfin arracher de son cœur le trait aigu dont il était déchiré ?

Un matin, Laura était seule, rêvant tristement ; tout-à-coup, Orsini paraît devant elle ; sa surprise frappa le prince ; pardon, dit-il, pardon, madame, si je me présente ainsi sans être annoncé ; mais je viens solliciter votre bonté.

— En quoi pourrais-je vous être utile, monsignor ?

— J'ose à peine m'expliquer ; qui sait ce que vous allez penser de moi, de ma démarche ?

— Le prince Orsini ne peut rien faire qui puisse offenser une faible femme ; son rang, sa position dans le monde, ne le permettent pas.

— Dieu m'est témoin qu'une offense est bien loin de ma pensée ; au contraire, je viens vous

supplier de prendre pitié d'une faiblesse que je ne puis surmonter.

— Parlez, monseigneur, parlez.

— Vous connaissez le signor Torquato Tasso?

— Oui, répondit-elle faiblement.

— Vous n'ignorez pas, madame, l'amour dont je brûle pour la princesse Éléonore? Eh bien, elle a refusé le don de ma main, de ma fortune?

— Que puis-je faire à cette décision?

— Vous pouvez tout. Je soupçonne que la princesse connaît l'amour dont le jeune Torquato brûle pour elle, et que flattée d'être aimée par un homme qui a quelque célébrité, elle désire le tenir dans ses fers, et par quelques légères coquetteries, lui faire chérir les liens qui l'enchaînent.

— Je ne puis rien sur le signor Torquato; irai-je lui dire que l'on se joue de sa tendresse?

s'il l'aime véritablement, irai-je lui déchirer le cœur? Prince, je ne puis me charger d'un tel message.

— Avez-vous besoin de ménager le cruel qui vous trahit?

— Que voulez-vous dire?

— Pensez-vous que j'ignore votre attachement pour cet homme, assez lâche pour vous abandonner, après vous avoir fait quitter votre pays, et vous avoir couverte d'une honte ineffaçable? et vous ne voulez pas vous venger? et vous ne voulez pas lui rendre les chagrins dont il vous abreuve chaque jour?

— L'excès de mon étonnement ne m'a pas permis de vous interrompre. Si j'aimais Torquato, croyez-vous que celui qui le traiterait de lâche en ma présence, serait bien accueilli, fut-il même coupable envers moi? me venger de lui, moi! moi! et si je lui avais fait le sacrifice de mon pays, de ma réputation, une ignoble

vengeance me les rendrait-elles? Non, non, seigneur, je ne puis me prêter à ce que vous me demandez. Je plains Torquato s'il a jeté les yeux sur la princesse; quant à moi, si je l'aimais, il serait un être sacré pour moi.

— Ainsi vous refusez de me servir, et peut-être de ramener un ingrat à vos genoux.

— Je l'ai aimé..... il ne me croirait pas. D'ailleurs, je ne veux pas être l'instrument de son désespoir. Signor Orsini, je veux bien oublier que vous ayez pu me juger capable d'une semblable action; croyez-moi, la vengeance ne rallume pas l'amour. Elle le salua, et se retira dans l'intérieur de son appartement. Orsini, piqué au vif, murmura : Sotte femme, qui ne sait pas se venger!

Le soir, encore tout bouffi de colère du refus qu'il avait essuyé, Orsini se trouvait chez la duchesse d'Urbin, qui, légèrement indisposée, n'avait reçu que le duc et sa sœur; ils

causaient donc familièrement ; Orsini, assez caustique, passait en revue tous les personnages de la cour, et dévoilait assez habilement leurs travers et leurs défauts. La malade et les deux nobles assistans riaient et applaudissaient à la vérité des portraits tracés avec tant d'assurance.

— Que pensez-vous de nos deux poètes, signor critique, dit le duc en souriant ; que dites-vous du Tasse et de Guarini ?

— Je ne me fais point juge des favoris des dieux ! ceux-là sont à couvert des traits de la satire par les ailes royales ; je n'ai rien à en dire, vrai, monseigneur.

— Allons, allons, dit Alphonse, ne soyez pas si prudent ! Voyons enfin, quel talent préférez-vous, de celui de Torquato, ou de son rival Guarini ?

— Je préférerais le Tasse pour le talent, sans nul doute ; mais pour le caractère de

l'homme, ah! c'est autre chose. Pourrais-je aimer, estimer même celui qui ne craint pas de porter la mort et le désespoir au fond du cœur d'une faible femme?

— Que voulez-vous dire, prince, s'écria la duchesse d'Urbin?

— Quoi, madame, vous ne savez pas?

— Non, vraiment, je ne sais pas. Contez-nous donc ce que vous avez appris?

— En vérité, je m'en veux de mon indiscrétion.

— Allons, pas tant de façons, répéta la duchesse en riant.

— Eh bien, madame, vous saurez donc que dans votre cour une femme meurt d'amour pour le signor Torquato! Une femme belle, jeune, riche, qui lui a donné les marques les plus vives d'une véritable tendresse; en un mot, c'est la belle Laura Pépérara!

— Laura!

— Aujourd'hui, l'ingrat en aime une autre! aujourd'hui, le signor poète est infidèle!

— Dit-on le nom de celle qui cause le tourment de ma fille d'honneur?

— On dit qu'elle se nomme Éléonore.... comtesse de Scandiano.

— Elle est belle, murmura la princesse, un peu remise du trouble où l'avait jetée le nom d'Éléonore. Paolo reprit : Laura dépérit d'amour et de jalousie; mais qu'y faire? Peut-on raviver une flamme qui s'éteint! Pour Torquato elle a quitté Padoue, où elle était aimée et adorée; elle vint dans votre cour : qu'a-t-elle trouvé, l'aimable femme? l'infidélité et le parjure!

— Que ne cherchez-vous à la consoler, dit en souriant la duchesse.

— Cela ne se peut, vrai, madame; les affections ne se commandent pas, et les miennes ne changeront de ma vie.

— Vous croyez, prince? la vie, c'est bien long!

— Non, madame, non; elles sont fixées pour toujours.

— Nous verrons bien.

Le duc donna le signal du départ, Éléonore et le prince le suivirent.

Rentrée chez elle, la sœur d'Alphonse se jetant sur un fauteuil, murmura: — Et moi, qui croyait qu'il m'était dévoué! moi, qui peut-être aurait eu la faiblesse de répondre à son amour! Il aime la fille du comte de Scalla, la belle Scandiano! ces poètes, ces poètes, sont aussi inconstans que leur imagination est vive! folle que j'étais! Éléonore se promit d'éviter toutes les occasions que pourraient faire naître l'intimité du gentilhomme que le duc aimait; qui sans doute ne lui ferait pas un crime de sa froideur envers son protégé.

Un matin, le Tasse se trouvait au lever d'Alphonse. — Ah! ah! dit-il en riant, seigneur Torquato, nous savons de vos nouvelles? Com-

ment, vous, qui dans votre *Rinaldo*, vantez tant les charmes d'un amour constant, fidèle, vous ne suivez pas les préceptes que vous prêchez si bien !

— Monseigneur, en vérité, j'ignore...

— Ah ! de la discrétion ! sachez donc qu'à la cour rien ne peut être caché ; sachez donc qu'aucune action ne peut rester inconnue. Je sais le nom des belles que vous aimez ; oui, leurs deux noms sont parvenus jusqu'à moi !... pauvre Laura, si tendre, si aimable, si dévouée ! et vous avez pu oublier tant d'amour et devenir infidèle ! Ah ! Torquato, Torquato... vous ! Il est vrai qu'Éléonore Scandiano est bien belle ; mais vous aimera-t-elle comme cette pauvre Laura !

— La comtesse Scandiano, s'écria le Tasse, la comtesse ! qui a osé proférer de telles calomnies ? si je connaissais le délateur, je lui arracherais sa langue de vipère ! Pardon, mon-

seigneur, pardon de mon emportement; je connais à peine la comtesse; je l'ai vue quelquefois, et lui ai peu parlé; elle! elle!

— Pourtant on assure que vous l'aimez!

— Je ne l'aime pas; non, non, je la respecte, je l'admire, mais, je ne l'aime pas. Monseigneur, je vous en donne ma parole de gentilhomme; et je jure sur l'honneur que ce récit est de toute fausseté.

— Je vous crois, signor Tasso, je vous crois. Il m'en coûtait de vous mal juger; vous, coupable d'un tel méfait!

— Monseigneur, daignez, je vous en supplie, ne pas insister sur Laura; son attachement m'est sacré; je l'aime... je l'ai aimée, mais non pas comme peut-être elle l'eût désiré. Je vous en conjure, laissez, dans le silence, et notre amour, et ce que nous fûmes autrefois. Le duc sourit, et le nom de Laura ne fut plus prononcé.

VIII.

Une partie de chasse au sanglier est commandée; toutes les femmes de la cour, les jeunes gentilshommes se préparent à ce dangereux exercice; on veut juger de l'audace et du courage des chasseurs qui doivent en faire partie; et l'on se promet bien de railler ceux

qui montreront quelque maladresse, ou quelque crainte; toute cette brillante jeunesse attend avec impatience le signal qui doit lui procurer un nouvel amusement ; n'est-ce pas pour elle un changement de lieu, une fatigue inaccoutumée? Ce plaisir bruyant va remplacer une vie monotone; aussi se livre-t-elle à une folle joie, et son imagination mobile se crée des plaisirs, qui peut-être se changeront en craintes, en alarmes ou en douleurs.

Le jour se lève, d'éclatantes fanfares avertissent les chasseurs et leurs belles compagnes, que le départ s'apprête ; les princesses, les dames de la cour, et celles qui sont invitées, revêtissent de galans vêtemens de chasse : tout s'anime ; les chevaux hennissent; les chiens poussent de longs hurlemens joyeux ; on prend un léger repas, on monte les coursiers, et la brillante cavalcade se met en route pour le rendez-vous.

La forêt où l'on se rendait, avait été battue par les piqueurs du duc de Ferrare; bien qu'elle fût d'une immense étendue, on avait su rassembler dans son intérieur une quantité assez considérable de sangliers ; les cerfs, les daims, ces timides hôtes des bois en avaient été éloignés; Alphonse aimait les périls, Alphonse aimait à combattre un terrible adversaire, et méprisait un ennemi qui ne se défendait pas ; le sanglier, par son féroce courage, lui semblait seul digne de périr de sa royale main !

Éléonore était ravissante sous le costume élégant qu'elle avait adopté; la fraîcheur du matin avait embelli son noble visage d'une rougeur éclatante : ses beaux yeux chargés d'une douce langueur, portaient l'émotion et le trouble dans le cœur de tous ceux sur lesquels ils reposaient leurs séduisans regards. Torquato n'échappa point à leur empire.

Toujours respectueux, il marchait assez éloigné de la princesse, bien qu'il ne perdît aucun de ses mouvemens; tout son être n'était-il pas entraîné vers elle! oh! que de mouvemens jaloux s'élevaient dans son sein, lorsqu'il la voyait sourire à quelque jeune seigneur! et moi, moi si dévoué, je n'obtiens pas une telle faveur, disait-il. Au contraire, froide, impérieuse, elle ne daigne plus se souvenir de celui que jadis elle a honoré de quelques bontés! O femmes! ô Éléonore! je le sens, l'amour que j'éprouve sera la cause de ma ruine! Eh, que m'importe, Éléonore, si j'obtenais de toi un mot, un sourire, qui put faire naître l'espérance au fond de mon cœur déchiré!

Mais elle n'avait pas oublié la délation d'Orsini : honteuse d'avoir éprouvé un sentiment de bienveillance pour le Tasse; elle avait résolu de se punir de l'intérêt qu'il lui avait inspiré; toute son amabilité était prodiguée aux courti-

sans d'Alphonse; quelquefois même à Orsini, et rarement le noble enfant des muses, obtenait d'elle un mot gracieux, ou un faible sourire; aussi était-il d'une extrême timidité lorsqu'il se trouvait auprès de cette princesse.

Ce jour-là, la duchesse d'Urbin, contrariée de la froideur de sa sœur envers son protégé, dit à Torquato lorsqu'il lui présenta la main pour monter à cheval : — Mon cher et aimable poète, je vous choisis aujourd'hui pour mon chevalier servant; je ne veux pas que vous me quittiez d'un seul moment, je suis peureuse; et pour chasser ma pusillanimité j'ai besoin d'un sigisbé, qui joigne ensemble le courage et le don de la conversation; je ne crois pas que la chasse ait beaucoup d'attraits pour vous; nous deviserons tranquillement.

— Je suis à vos ordres, madame. Le Tasse eut peine à contenir sa joie; cette demande

ne le rapprochait-elle de l'objet qu'il adorait! Aussi bénit-il son heureux destin.

Cependant, il ne tarda pas à regretter d'être aussi près d'Éléonore ; à peine daignait-elle répondre lorsqu'il se mêlait à la conversation; remplie de bienveillance pour le prince Orsini, il semblait qu'elle voulait exciter la jalousie d'un amant dédaigné ; peut-être, sans vouloir se l'avouer, était-elle contrariée de la présence de Laura, qui se tenait placée tout près de la duchesse et non loin de Torquato. Cette circonstance ne lui laissait plus de doute sur leur intimité.

Lisant sur les traits du poète le chagrin qu'il ressentait de cette froide indifférence, Lucrèce d'Urbin, dit en souriant :

— Mon aimable poète, il faut passer quelque chose aux caprices des femmes ; Éléonore est tant soit peu coquette; elle est jeune et

désire connaître sans doute son pouvoir sur ses adorateurs.

— Je croyais, madame, que la princesse avait refusé la main du prince Orsini?

— Oui.

— Mais, c'est lui donner quelque espoir en se montrant si gracieuse envers lui.

— Qui sait? elle veut peut-être punir quelque indifférent. Torquato, allait répliquer, peut-on être indifférent auprès d'elle, lorsqu'il se ressouvint de la présence de Laura. Il garda le silence.

Tout-à-coup l'air retentit de bruyantes fanfares annonçant que l'ennemi sortait de son repaire; on entendait les aboiemens des chiens, les cris des piqueurs; les nombreux coups d'arquebuse semblaient annoncer que la chasse commencait, et que l'ennemi se défendait avec vigueur; en ce moment, la duchesse et sa sœur se disposaient à mettre leurs coursiers au galop

pour aller rejoindre le duc, lorsqu'un page accourt de toute la vitesse de son cheval: — Sauvez-vous! princesses, s'écrie-t-il, sauvez-vous; sortez de la forêt, monseigneur vous en prie! A peine avait-il terminé ces mots, qu'on voit déboucher de toutes les allées du bois, un nombre considérable de sangliers, qui furieux, donnent à tort à travers des coups de leurs formidables défenses; déjà le cheval du page est grièvement blessé; la duchesse est emportée par la course rapide du sien; ceux des chasseurs effrayés prennent des sentiers différens, toujours poursuivis par ces monstres courroucés; tout fuit, tout se disperse. Dans ce tumulte, chacun songe à sa sûreté, et oublie qu'il est des êtres faibles qui ont besoin de défenseurs.

Prompt comme l'éclair, le Tasse voit le péril que courait la princesse Éléonore; son coursier poursuivi et blessé par un sanglier,

avait pris le mors aux dents, et fuyait au travers les sentiers de la forêt ; en vain la noble fille se courbait sur le col de l'animal pour éviter les atteintes des branches ; soin inutile : ses cheveux détachés volaient au gré du vent ; en vain sa faible main essayait de tenir les rênes, et tâchait de le contraindre à s'arrêter ; aussitôt qu'il sentait le frein, il se dressait, et menaçait de briser la frêle entrave qui voulait s'opposer à sa course rapide.

Torquato le suit de toute l'ardeur de son amour et de sa crainte ; mais bientôt il s'aperçoit que le bruit ne fait qu'effaroucher l'indocile animal ; alors, il saute à terre, court au devant de lui, le saisit par la bride, encourage la princesse, qui, pâle et tremblante, semblait prête à s'évanouir.

Ils étaient au plus sombre de la forêt, les branches des arbres tombant jusqu'à terre, empêchaientdedistinguer la route qu'ilsdevaient

suivre! comment faire pour sortir de ce dédale! Le poète tenant fortement la bride du cheval, parvint à l'arrêter un peu, et supplie tendrement Éléonore de se laisser glisser sur l'herbe, si cela lui était possible. — Jamais, jamais, s'écrie-t-elle, je ne le pourrai ; il va me fouler aux pieds! Lâchez-le, signor Torquato, lâchez-le, je suis perdue... ne vous perdez pas avec moi!

— Eh bien, madame, je vous en conjure, quittez les étriers et je vous recevrai dans mes bras! ne craignez rien! Il lâche la bride. Éléonore dégage ses jolis pieds, s'élance, et tombe sur le sein du jeune poète; mais elle a perdu connaissance ; il ne reçoit dans ses bras qu'un corps inanimé.

Désolé, il la dépose sur le gazon ; mais il oublie sa souffrance pour ne s'occuper que d'elle! d'elle dont il a sauvé la vie! oh! quel bonheur pour lui! il a donc fait quelque chose pour

elle! Ne sachant que devenir, il cherche dans l'aumônière de la princesse pour y trouver quelque spiritueux qui puisse lui rendre le sentiment et l'existence! rien , rien ne s'y trouve! Alors, n'ayant pas d'eau, il rompt une branche de chêne, l'agite fortement, et par l'air qu'il se procure, il a bientôt le bonheur de lui voir ouvrir les yeux! Il était à ses genoux, et son œil épiait avec anxiété le premier soupir qui sortirait de ces lèvres adorées!

Enfin un faiblesourire lui est adressé; —Torquato, lui dit-elle, je vous dois la vie! sans vous que serais-je devenue! Torquato, jamais je n'oublierai un tel service!

— Service! madame.

— Je me trompais, Torquato! c'est dévoûment que je devais dire! où sommes-nous?

— Je ne sais, madame.

— Prêtez-moi encore votre assistance : allons rejoindre la chasse; donnez-moi votre

bras. Elle essaie de se lever, mais son tremblement, mais sa frayeur lui ôtent la force de faire un pas; jamais, jamais je ne pourrai marcher, dit-elle.

— Eh bien, s'écrie-t-il, je vous porterai! Éléonore, Éléonore, fiez-vous à moi. Elle ne fit aucune résistance; il l'enlève dans ses bras, la serre fortement contre son sein; la fière Éléonore passe ses délicates mains autour de son col; Torquato en ce moment n'eût pas changé sa position pour la plus belle couronne de l'univers.

Bientôt ils sortirent des sombres taillis où ils étaient égarés; et la princesse, l'œil fixé sur la belle figure de celui qui l'avait sauvé d'une mort certaine, s'aperçut qu'il pâlissait, et qu'une abondante sueur ruisselait sur son visage : — Vous souffrez, lui dit-elle, vous souffrez! arrêtons-nous, je vous en prie, Torquato.

— Oh, laissez-moi, laissez-moi mourir ainsi, madame! Éléonore! pourquoi me priveriez-vous d'un si beau destin! laissez-moi! laissez-moi! peut-être, si je mourais pour vous, donneriez-vous une larme à ma mémoire! que voudrais-je de plus!

— Taisez-vous, taisez-vous, ne parlez pas ainsi! et ses doigts effilés se posèrent sur la bouche de celui qui parlait ainsi.

Transporté d'une si grande faveur, il saisit cette main adorée, la presse de ses lèvres ardentes; il dépose son aimable fardeau sur l'herbe et tombant à ses pieds : — O vous, dit-il d'une voix tremblante et pleine d'émotion, vous, vous, mon idole adorée, vous que j'aime si ardemment! Acceptez ici, devant Dieu, devant cette immensité qui nous environne, acceptez l'hommage de ma vie, de tout mon être, de tous mes sentimens! Éléonore, jamais le cœur qui palpite dans cette brûlante poitrine

ne battra que pour vous! je me dévoue à votre service, je vous abandonne tout pouvoir sur mon âme, sur moi; Éléonore, divine Éléonore, acceptez-vous mon servage! La princesse baissa les yeux, lui tendit la main et murmura bien bas :

— Oui, j'accepte.

— Oh! mon dieu, je puis mourir à présent. Il allait continuer, lorsqu'elle s'aperçût que la main de Torquato était prodigieusement enflée, elle fit un cri, et relevant vivement la manche de son habit, elle dit avec effroi : — Vous souffrez, vous êtes blessé! ô dieu, et c'est pour moi! effectivement la manche de sa chemise et de son pourpoint étaient ensanglantées.

— Ce n'est rien, madame; je crois que le cheval m'a un peu mordu.

— O mon dieu! et les yeux d'Éléonore étaient baignés de pleurs.

— Sonnez de votre cor, ajouta-t-elle avec la plus vive émotion ; sonnez, je ne veux pas que vous restiez plus long-temps sans secours; appellez du monde, je vous en prie.

— Ah! laissez-moi savourer un bonheur qui ne se retrouvera plus dans ma vie! Ici, vous n'avez plus de rang. Ici, à la face du ciel, une délicieuse égalité se trouve presque entre nous! encore quelques instans. Ici, sous cette voûte de verdure, j'ose fixer mes regards sur vos traits enchanteurs... mais au milieu de votre cour, que serai-je?

— Mon ami!

— Que ce nom est froid... qu'il glace mon cœur.

— Torquato, vous souffrez cruellement.

— Que m'importe, je vous vois et je vous entends... que me fait cette souffrance!

— Ah! pourrais-je oublier que je vous dois la vie! et me jugez-vous ingrate!...

— Oh non ! non ! le moindre de vos souvenirs me sera précieux...

— Eh ! bien, appellez donc, je vous en supplie ! Et les doigts de la noble fille d'Est étanchaient le sang qui coulait de la morsure qu'il avait reçue.

— Je vous obéis, madame. Aussitôt des sons déchirans sortirent du tube retentissant ; toute la forêt en fut ébranlée, tous les chasseurs l'entendirent ; le duc et sa suite accoururent vers le lieu d'où les sons étaient partis. L'alarme était générale, la princesse ne se trouvant pas avec le cortége.

Éléonore s'avança vers Alphonse et vers la duchesse d'Urbin : — J'ai couru un grand danger, mon cher frère, et ma bonne sœur, dit-elle ; peut-être ne vous aurais-je pas revus, sans le courage du signor Torquato ! Il est blessé ; je vous en supplie, mon frère, qu'on le panse, sur le-champ ! donnez vos ordres en conséquence.

Le duc commanda au médecin qui suivait la chasse, de s'occuper de la blessure du signor Tasso; et pressant la main du sauveur de sa sœur bien-aimée, il lui dit : — Je n'avais pas besoin de vous devoir un si grand service, pour vous aimer, mon cher Torquato; comptez sur la protection et la reconnaissance d'Alphonse; quelque soit votre avenir, quelque soit votre fortune, rappellez ce moment au duc de Ferrare; telle que soit la grâce que vous lui demanderez, il vous l'accordera : j'en jure sur l'honneur! Le Tasse reconnaissant d'une telle assurance, se précipita aux genoux de son généreux protecteur et le remercia dans les termes les plus touchans d'une si grande bonté; le médecin examina les blessures, constata leur gravité; Torquato, bien qu'il affecta un air serein, ne put cependant surmonter ses souffrances, il s'évanouit, et l'on fut forcé de le reconduire au palais dans la litière des princesses.

IX.

Celle qui éprouvait la plus vive anxiété dans ce moment, n'était, sans doute, ni Éléonore, ni la duchesse d'Urbin ; c'était la femme à laquelle on n'avait pas pensé ; c'était celle qui eut donné toute sa vie, toute son existence, pour celui que de froids amis regar-

daient souffrir avec cette indifférence des ames qui n'éprouvent rien, et qui se contentent d'un langage glacé pour exprimer une bienveillance stérile ; c'était Laura ! Laura, que les entraves de la bienséance et de la place qu'elle occupait, empêchaient de voler près de l'amant qui lui était si cher, et qu'elle voyait abandonné à des mains étrangères.

Comme son triste regard restait fixé sur cet homme évanoui ! que l'affreuse pâleur répandue sur ses traits décomposés lui faisait mal ! comme il lui fallait retenir les larmes prêtes à inonder son visage ! — Ah ! pensait-elle, il est là, mourant, et je ne puis voler vers lui ! et je ne puis lui prodiguer mes soins ! et je ne puis baigner sa noble figure de mes pleurs ! et je ne puis l'arracher à cette mort qui le menace ! ô malheureuse Laura ! et que risquai-je ? que me feront les discours de ces êtres indifférens ! N'est-il pas tout pour moi ! et sans réfléchir da-

vantage, elle s'avança vivement et soutint la tête languissante et décolorée de son amant! Offensées de la liberté de cette action, Éléonore et la duchesse d'Urbin partirent à l'instant pour Ferrare, dans une litière du duc Alphonse.

Dans la route, la princesse, irritée contre Torquato et contre Laura, dit à sa sœur en souriant forcément : — C'était donc vrai, duchesse, ce qu'on avait rapporté de la signora Laura?

— En avez-vous jamais douté, ma chère Éléonore! C'est pour le suivre, dit-on, qu'elle a quitté sa patrie, sa famille, pour venir être une de mes filles d'honneur! Si j'eusse connu sa faiblesse, certes, elle n'eût pas été admise à la cour du duc de Ferrare; j'ai eu tort; j'aurais dû m'en expliquer avec le signor Torquato; enfin c'était sa maîtresse, il ne devait pas souffrir une telle incartade.

Il est jeune, il fut flatté sans doute de recevoir une telle marque d'attachement; d'ail-

leurs, pouvait-il vous avertir et poser lui-même la honte sur le front de celle qui l'aimait.

— Ah! vous l'excusez, c'est bien, Eléonore.

— Ne vient-il pas de me sauver la vie!

— C'est juste.

— Lui, je ne le trouve pas coupable; mais Laura est une folle, une extravagante! devait-elle se donner en spectacle!

— Cela prouve qu'elle l'aime éperdûment.

— Il me semble qu'on peut aimer sans faire de semblables folies.

— Alors, c'est qu'on aime raisonnablement. L'amour vrai, ardent, ne calcule rien: vous en voyez la preuve; Laura est sensée sur toutes les actions de la vie, celle-là seule exceptée.

— Je ne pense pas que jamais je foulerais aux pieds ce que je me dois à moi-même.

— On ne peut répondre de rien dans la vie.

— Je répondrais de moi.

— Aimez, et nous verrons.

— Je détesterais l'amour, s'il me rendait l'esclave de l'amant!

— Femme n'est plus fière, lorsque son cœur a parlé.

— Ah! ma sœur, ma sœur!

Quelques jours après cette partie de chasse, Laura n'était plus au nombre des dames de la duchesse d'Urbin. Elle avait supplié cette princesse de lui rendre sa liberté; grâce qui lui fut accordée sur-le-champ. Laura quitta donc le service de Lucrèce, et se logea dans un palais; maîtresse de ses actions, elle consacrait toutes ses journées à soigner l'homme qu'elle aimait toujours, malgré son ingratitude.

Tant de marques d'attachement auraient dû exciter une vive reconnaissance dans le cœur

de celui qui les recevait ; au contraire, elles le fatiguaient, l'irritaient. Absorbé sous le charme de son nouvel amour, tout ce qui pouvait l'en distraire lui était odieux ! — Qu'ai-je besoin de ses soins, pensait-il ! pourquoi sa présence m'arrache-t-elle au délire de mon imagination ! pourquoi ose-t-elle se placer entre moi et une image adorée ! et j'ai cru l'aimer ! Eléonore, que tu es belle, et que ta voix a de douceur ! Toujours sous le prestige de sa passion, le Tasse souvent recevait avec froideur les tendres soins dont l'accablait l'infortunée Laura.

Tous les jours un page venait, de la part d'Alphonse et de ses sœurs, s'informer de l'état du blessé ; jamais un signe d'intérêt direct de la princesse ne lui annonçait que son dévoûment avait trouvé grâce devant elle ; et le pauvre Torquato, autrefois d'un caractère égal et doux, ne pouvait surmonter le chagrin

qu'il ressentait, et laissait éclater malgré lui sa mauvaise humeur, et les tourmens qu'il éprouvait. Les gens qui le servaient se plaignaient hautement de ses caprices ; Laura seule, Laura supportait tout avec résignation, et sa clairvoyante tendresse lui avait dévoilé et l'objet et la cause de ce mécontentement secret.

— Un jour, cependant, appuyé sur une table, rêveur, désespéré, se plaignant peut-être de celle qui lui montrait tant de rigueur, ou peut-être composant le chant de *Sophronie*, qui rejeta long-temps l'amour si dévoué d'*Olinde;* tout-à-coup la porte s'ouvre, un page annonce madame d'Urbin et la princesse Éléonore. Torquato, interdit, se lève, il ne sait s'il n'est pas le jouet d'une erreur, d'un songe! Éléonore chez lui ! Éléonore dans son humble réduit !

Elles entrèrent si vite que Laura eut à peine le temps de se cacher dans une chambre voi-

sine pour se dérober à leurs regards ; elle n'y échappa point : les princesses furent blessées d'une telle rencontre ; mais, loin de faire rien apercevoir de leur déplaisir, elles gardèrent la dignité de leur rang. Le poète n'avait rien vu, lui, de cet incident; troublé, tremblant, hors de lui, il pâlit, chancela, et ne put trouver d'expressions pour les remercier de l'honneur qu'elles daignaient lui faire.

— Nous vous avons peut-être dérangé, dit avec un sardonique sourire la duchesse d'Urbin? Vous travaillez, sans doute?

— Non, madame, non.

— Cependant ces papiers...

— J'y jetais quelques idées... mais, pouvez-vous croire, princesses, que votre présence ne comble pas de bonheur et de reconnaissance celui que vous daignez honorer de tant de bontés! Pardonnez, si je fus interdit en vous voyant ; j'étais si loin d'espérer une telle faveur!

Vous, venir ici! vous! Ah! que cette chambre désormais me sera chère! comme elle sera embellie à mes yeux! et dans son enthousiasme, le poète exaltait jusqu'aux cieux la visite qu'il recevait.

— Moins de chaleur, signor Torquato, dit la duchesse en souriant; ma sœur et moi nous vous devons de la reconnaissance et des remerciemens pour la généreuse action que vous avez faite; aussi notre frère vous récompensera-t-il dignement et comme vous le méritez.

— Je n'ai pas besoin de récompense, madame; je n'ai fait que mon devoir.

— Vous accepterez bien mon amitié, signor Torquato, dit Éléonore de sa douce voix.

— Ah! madame, une telle amitié vaut mieux que toutes les richesses de la terre! Grand Dieu! l'amitié d'Éléonore! de l'ange

de Ferrare ! Est-il un plus beau sort !

— Toujours enthousiaste, reprit madame d'Urbin.

— Ne dit-on pas que je suis poète, madame ?

— Oui, et vous méritez ce nom. Ne nous lirez-vous pas bientôt quelque nouveau poème? Votre Jérusalem est-elle bien avancée ? dépêchez-vous, noble jeune homme, de vous rétablir ; Alphonse désire que votre première sortie soit pour lui.

— Ce m'est trop d'honneur, madame la duchesse. Son timide regard chercha celui d'Éléonore, dont la figure glacée se détourna et ne lui accorda pas le plus faible sourire, ni le moindre signe d'encouragement. Elles sortirent; Lucrèce d'Urbin, seule, lui ayant donné des marques d'intérêt et de gratitude.

— Savez-vous, dit-elle à sa sœur, qu'il m'est bien difficile d'expliquer votre conduite envers Torquato ?

— Comment ?

— Vous me paraissiez enchantée d'aller lui faire de vive voix vos remerciemens; arrivée chez lui, à peine avez vous daigné lui adresser une parole! En vérité, Éléonore, je ne vous conçois pas; vous, si raisonnable, vous, qui connaissez si bien les devoirs de la société, et du rang où vous êtes placée ; par cette conduite on aurait pu penser que vous aviez contre lui quelque sujet de secret déplaisir...

— Sans doute, j'en avais un ; et cette femme, cette Laura, qui se trouvait près de lui, lorsque nous sommes entrées... Nous voilà donc assimilées avec elle! vraiment, on aurait été blessé à moins.

—Voudriez-vous empêcher les jeunes gens d'avoir quelques amourettes !

— Non, mais on se cache; mais on n'affiche pas ainsi de telles liaisons! Cela peut nous compromettre vis-à-vis de nos sujets, qui sont

toujours enclins à blâmer, à ridiculiser leurs souverains.

— Le peuple saura-t-il que nous avons été visiter monsignor Tasso? non, en vérité.

— Nos gens le sauront, et c'est ce qui m'humilie.

— Ah! Éléonore, vous êtes devenue bien susceptible.

— Que voulez-vous? je suis comme cela!

— Je ne sais que penser! Éléonore releva fièrement la tête, et parut vivement offensée de la réponse de la duchesse. La conversation se termina ainsi.

Laura ne put cacher son dépit, lorsqu'elle rentra dans la chambre de son ami: — J'admire comment une princesse, l'*Ange de Ferrare*, ainsi vous la nommez, peut descendre de la hauteur de son rang, pour venir visiter un obscur gentilhomme! Elles ne seront pas blâmées, ces grandes et puissantes dames, pour

une démarche inconvenante ; mais, moi, simple fille d'honneur, on me montrera au doigt, si l'on sait que je viens ici chaque jour.

— Mettez-vous à la place de ce monde que vous apostrophez si durement, Laura? que diriez-vous vous-même, d'une jeune fille qui agirait comme vous !

— Je dirais qu'elle peut avoir tort aux yeux du vulgaire, mais non à ceux de celui auquel elle sacrifie sa réputation.

— Laura, je suis sensible aux marques multipliées de votre profond et sincère attachement; mais, pourquoi vous-même entacher votre vie? Vous, si belle, si noble, si généreuse !

— Et cependant, cette beauté n'a pu vous fixer; une autre m'enlève votre cœur! J'ai vu votre trouble à l'entrée de ces orgueilleuses princesses; pour elles, j'ai été forcée de me cacher, de fuir... Pauvre femme méprisée,

je n'ai pu paraître devant cette fière Éléonore ! Fuir devant elle! elle, qui m'enlève votre amour!

— Chère Laura, eût-il été convenable qu'elles vous trouvassent chez moi! cela n'eût-il pas été indécent.

— Indécent, monsieur! n'avais-je pas quelques droits à rester dans cet appartement! ne vous ai-je pas tout sacrifié !

— Ce dont je suis confus et reconnaissant ; si j'osais vous prier de ne plus vous exposer aux discours de la médisance; car, on va m'assiéger de visites ; les princesses sont venues, les courtisans ne manqueront pas de suivre leur exemple. Chère Laura, j'irai chez vous, je suis mieux, je puis marcher...

— J'admire ce tardif scrupule ! que seriez-vous devenu sans moi ? ainsi, vous me chassez ! ainsi, ma présence vous pèse, vous fatigue; et vous ne prenez pas la peine de le dissimuler. Adieu, Torquato, dit-elle en s'attendrissant,

adieu, vous ne me verrez plus. Je vous abandonne à votre folle passion... Hélas! je la connais celle que vous aimez, et je m'écrie : malheur, malheur à toi! Vous ne connaissez pas la fierté de la maison d'Est! vous ne savez pas quel sang orgueilleux coule dans ses veines... Oui, je le sens, Torquato, il faut nous séparer... adieu, adieu, pour jamais! promettez-moi seulement qu'au jour de ma mort, je n'invoquerai pas vainement votre présence, promettez-le moi.

— Pouvez-vous douter que je ne me rende auprès de vous, lorsque vous daignerez m'appeller! pouvez-vous en douter! Mais, d'où vient ce ton solennel? pardonnez-moi, si j'ai pu vous offenser, cette visite m'a troublé; j'étais si loin de m'attendre à cette marque de bonté...

— Ne vous doit-elle pas la vie! pour elle, vous n'avez pas craint d'affronter les plus

grands dangers..... pouvait-elle moins. Oh! qu'elle est heureuse! Torquato l'aime!

— Et vous, ne vous aimé-je pas!

— Oh non! oh non! ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé l'amour; il me faut oublier des momens qui répandirent le bonheur et la joie dans mon triste cœur. Malheureuse Laura, redis-toi sans cesse : infortunée, tu n'es plus aimée! non, tu n'es plus aimée! et d'abondantes larmes coulaient sur sa pâle figure. Désespérée, elle le quitta sans vouloir écouter ses prières. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que Laura Pépérara se retrouvait dans sa ville natale.

O ingratitude des hommes! Torquato se sentit soulagé d'un poids immense, lorsqu'il apprit ce brusque départ. Bientôt il fut en état de se présenter chez le duc, son cœur était à l'aise, il respirait; et sa santé fut bien vite rétablie.

X.

La duchesse d'Urbin avait invité Torquato à dîner chez elle, le jour de sa première sortie; elle l'avait fait prier aussi de lire quelques fragmens du poème auquel il travaillait. Le Tasse se décida à lire le chant de *Sophronie et*

d'Olinde. Pouvait-il choisir une situation qui eût plus de rapport à la sienne?

Après le repas auquel assistait le prince Orsini et d'autres nobles convives, et l'ami de Paolo, le poète Guarini, si jaloux des succès du jeune poète; le duc engagea son protégé à lui faire la grâce de satisfaire les désirs de l'assemblée, en lisant ce qu'il avait promis. Torquato obéit, non sans avoir jeté les yeux sur Éléonore, qui voyant son émotion, lui fit un geste d'encouragement; il rougit et commença. Quand il en vint à ces touchantes strophes, sa voix trembla, il respira difficilement; enfin, surmontant son trouble; il lut avec une vive émotion :

« Une vierge était parmi eux, d'une ame » élevée, d'un cœur digne d'une couronne. » Belle, mais dédaignant sa beauté, ou n'y » cherchant que ce qui donne du lustre à sa » vertu! Son mérite le plus grand est de ca-

» cher son mérite dans les murs d'une humble
» demeure. Là, seule et négligée, elle se dé-
» robe aux yeux, aux louanges, aux hom-
» mages des mortels.

» Mais il n'est point de barrière qui puisse ca-
» cher une beauté digne des regards et de l'ad-
» miration. Amour, tu ne le permis pas! Tu
» révélas sa retraite aux désirs d'un jeune
» homme qu'enflamment tes ardeurs. Amour,
» tantôt aveugle, tu marches un bandeau sur
» les yeux, tantôt argus, rien n'échappe à ta
» vue, à travers mille barrières, au fond de
» l'asile le plus mystérieux, tu lui montras
» l'objet de son hommage.»

« Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes
» murs, adorent le même dieu; aussi modeste
» amant que sa maîtresse est belle, Olinde
» désire beaucoup, espère peu et ne demande
» rien; il ne sait ou n'ose découvrir sa flamme;
« elle, de son côté, ne le voit point, ou ne dis-

» tingue point ses feux, ou les dédaigne. Ainsi,
» l'a servie jusque-là le malheureux Olinde,
» inaperçu, ou mal connu, ou dédaigné. »

Ces strophes furent applaudies avec enthousiasme. Le poète se reposa quelques instans, et continua sa lecture. Lorsqu'il fut à l'endroit où les deux amans sont condamnés à être brûlés vifs, toute l'assemblée frémissant prêta une oreille attentive! et quand il dit les tendres plaintes d'Olinde, tous les yeux se mouillèrent de pleurs, et lorsque ce jeune amant s'écriait : « Les voilà donc ces liens qui devaient
» unir ma vie à la tienne? Le voilà ce feu qui
» devait embraser nos ames d'une égale ar-
» deur!

» Amour m'avait promis d'autres flammes
» et d'autres nœuds; et voilà ceux que le sort
» barbare nous réservait! Son injustice, hélas!
» n'a que trop bien su nous séparer pendant
» la vie; plus cruel, il nous réunit à la mort.

» Du moins, puisque tu devais périr d'une
» manière si funeste, mon bonheur sera de
» partager ton tombeau, si je n'ai pu par-
» tager ton lit. Je plains ta destinée! oh,
» non pas la mienne, je meurs à tes côtés!

» O mort trop heureuse en effet, supplice
» délicieux! si ma bouche collée à ta bouche
» pouvait, avec mon dernier soupir, te donner
» mon âme et recevoir la tienne! » Torquato
releva son doux regard vers Éléonore; elle
rougit, et baissa le sien vers la terre.

A l'admirable scène où la fière Clorinde arrache à la mort ces jeunes infortunés, tous les assistans battirent des mains en s'écriant : c'est très beau, c'est très beau! La princesse n'y joignit pas ses exclamations, qu'aurait-elle pu dire! elle était trop émue et trop touchée!

Lorsque la lecture fut achevée, chacun dit son sentiment sur le sujet; il me semble, dit le prince Orsini, que les personnages agissent

sans réflexion, et très inconsidérément; où voit-on une jeune fille s'exposer ainsi à la mort! et cet Olinde! cet Olinde, qui n'est pas aimé, et qui veut mourir avec sa cruelle! En vérité, ce n'est pas dans la nature ces grands dévouemens-là! c'est tout-à-fait d'un autre siècle!

— Vous ne seriez donc pas capable d'en faire autant, prince? dit le duc.

—Ma foi non; je craindrais que ma belle inhumaine ne se moquât de moi.

— C'est que vous aimez faiblement; à votre aise, répondit en souriant la duchesse. Et vous, signor Guarini?

— Permettez-moi, madame, de ne point émettre de jugement; ne suis-je pas du métier? Si je loue cet ouvrage comme il doit être loué, on m'accusera peut-être de fausseté : et, si j'osais faire entendre quelques faibles critiques, on dirait que je suis jaloux du mérite de ceux

qui courent la même carrière que moi! daignez me pardonner, si je suis d'un avis contraire au vôtre... mais je crois le personnage d'Olinde un peu exagéré...

— Ah! s'écria la princesse avec vivacité, c'est ainsi que l'on doit aimer! autrement, cette passion ne peut faire excuser les fautes qu'elle fait commettre! Ces mots sortis d'une bouche adorée, firent couler un baume consolateur dans l'âme de Torquato. O Dieu! pensa-t-il, qu'il serait doux de lui donner sa vie!

— Quant à vous, signor poète, reprit la duchesse en riant, vous serez de l'avis de vos personnages; aimeriez-vous comme eux? Torquato en saluant la duchesse avec un profond respect, répartit : — Olinde répond pour moi, madame; ce qu'il pense, je le pense, et ce qu'il a fait, je le ferais.

— C'est bien, c'est bien, voilà un homme

sur lequel nous pouvons être assurés d'un puissant ascendant. Tous les hommes ne sont pas ingrats. C'est très bien, en vérité.

— Il me semble que le signor Torquato n'a pas mis en action ce beau précepte, madame, dit le prince Orsini avec méchanceté; on assure.

— Que vous importe, monsieur, ce que j'ai fait, et ce queje ferai à l'avenir! m'informai-je de ce que vous faites, et de ce que vous dites?

— Eh bien! je dois vous dire, moi, que vos actions démentent vos belles phrases. Cette pauvre Laura qui vous aime avec tant d'ardeur...

— Taisez-vous, monsieur, ce n'est pas ici le lieu où nous pouvons nous expliquer. Orsini le toisa d'un air dédaigeux et s'éloigna. Cette conversation n'avait pas été entendue du duc Alphonse, ni de la duchesse d'Urbin.

La princesse seule avait jugé à leur agitation, qu'il s'était élevé quelque différent entre

eux; aussi en fut-elle vivement alarmée : elle quitta sa place, et alla rendre compte à sa sœur de ce qu'elle avait cru apercevoir. La duchesse sourit en disant : — Ne craignez rien, ma douce Éléonore, ils ne se battront pas. Orsini est rempli de jactance; je doute fort qu'il soit aussi brave qu'il le prétend; quant à l'autre, c'est un poète, et ces messieurs-là savent mieux manier la plume que l'épée.

— Mais, il est gentilhomme; il ne peut oublier son rang, ni le sang dont il sort.

— Soyez tranquille, votre crainte est une crainte frivole. Vous croyez avoir jugé qu'ils se parlaient avec colère : auraient-ils osé se provoquer dans le palais de mon frère? ce serait mal, très mal. Alphonse, s'il en était instruit, pourrait bien leur faire sentir le poids de son courroux.

— Peut-être me suis-je trompée; n'en parlez pas, ma chère Lucrèce.

— Non, c'est inutile.

Les deux rivaux s'étaient entendus; tous deux en descendant les degrés du palais, s'attendirent; Orsini s'avança avec fureur vers le Tasse: — J'ai à vous parler, dit-il, sortons; nous ne pouvons nous expliquer en ce lieu. Aussitôt, avec la vivacité de la jeunesse, ils franchirent les portes; et à peu de distance de la noble demeure, ils s'apostrophèrent en ces termes:

— Vous m'avez offensé, jeune homme, dit le prince avec hauteur; tout votre sang ne suffira pas pour laver un si grand outrage! craignez-moi; craignez ma vengeance.

— Je suis prêt à vous rendre raison, Paolo Orsini; choisissez le lieu, les armes; je ne reculerai pas.

— Me battre avec vous, chétif gentilhomme? je ne me bats qu'avec mes égaux.

— Vous voulez donc m'assassiner! Noble

action, et bien digne de celui qui a toujours l'insolence et la menace à la bouche! Vous vous battrez, ou je divulguerai partout votre lâcheté.

— Je méprise de tels discours; partis de si bas, on n'y donnera point créance. Je ne me battrai pas.

— Vous vous battrez, ou j'imprimerai sur votre front le sceau de l'infamie.

— C'est toi, vil suborneur! c'est toi, qui non content d'avoir causé le désespoir d'une femme qui t'aimait, a osé lever les yeux jusqu'à la sœur de ton maître! Toi, un valet! toi, qui fus trop heureux que le duc voulut bien te recevoir parmi ses gens! Sans cette faveur, tu serais mort à présent de misère; et qui sait, peut-être dans l'ignominie!

— Quoi, tu mêles un nom révéré à notre querelle! tu ne crains pas de souiller par ton venin, un être si angélique et si pur!

— Tu sais donc de qui je voulais parler? tu le vois, je sais tout.

— Je t'arracherai ton infâme langue! Veux-tu te battre?

— Non, cent fois, non.

— Je saurai bien t'y forcer... promets, et promets sur-le-champ.

— Je ne me battrai pas.

— Tu te battras! Et sa main furieuse lui donna un coup de son gant sur le visage; Orsini tira son épée, le Tasse la sienne; déjà ils s'attaquaient avec fureur, lorsque des valets précédant une riche litière, les mains chargées de torches de cire jaune, sortirent du palais. Les deux champions se séparèrent, non sans avoir répété en même temps: — Nous nous reverrons! oui, oui! Leur haine s'était encore accrue par cet incident.

Torquato se présenta le lendemain chez le prince, mais il ne put parvenir auprès de lui;

vainement attendit-il un message de sa part, rien ne vint; furieux d'une telle marque de mépris et de lâcheté, il se promit de divulguer partout le manque de parole et d'honneur de l'homme qu'il avait outragé cruellement, et qui ne daignait pas en tirer vengeance. Mais celui-ci voulant l'attirer dans un piège, lui envoya dans cette même journée un page, pour lui annoncer que le prince Paolo Orsini l'attendait à une des portes de la ville, (la Porte Saint-Léonard). Torquato s'y rendit aussitôt et trouva Orsini l'épée nue à la main: — Allons, dit-il, il faut en finir, point de quartier.

—Non, point de quartier. Et comme deux animaux avides de sang, se précipitèrent avec fureur l'un sur l'autre; Orsini fut atteint le premier; mais dans ce moment, trois hommes fondirent sur le jeune poète; la vue de tant d'ennemis enflamma son courage et ne l'étonna point;

il s'adossa contre une muraille, et tint tête aux lâches qui l'attaquaient si indignement.

Déjà un des trois assaillans était blessé grièvement; Orsini, bien qu'il eut peine à se soutenir, et à tenir son épée de la main droite, voulait encore percer le sein de son rival; Torquato, pressé de toutes parts, eut pourtant l'adresse de le désarmer, en faisant sauter son arme à quelques pas de lui. Aussitôt un des assaillans se rue sur le Tasse, qui se défendit si vaillamment, qu'il le mit hors de combat! Restait le dernier : fatigué, épuisé, il ne donnait plus que des coups mal assurés; il allait succomber, lorsque plusieurs personnes accourues au cliquetis des armes, se jetèrent sur les assassins et les séparèrent de celui qui allait devenir leur victime. Orsini était disparu dans cette terrible lutte. Toujours généreux, le noble jeune homme ne nomma pas celui qui l'avait dévoué à une mort certaine.

Etonnés de tant de présence d'esprit et de la bravoure qu'il avait montrée dans un si grand danger, on fit courir dans Ferrare, deux vers ainsi traduits: *Tout cède à la valeur du Tasse, qu'il ait l'épée ou la plume à la main.* On le reconduisit en triomphe au palais du duc Alphonse.

Cette foule qui s'approchait, ces cris de joie, un homme pâle et couvert de sang, émurent toute cette petite cour. — Qu'est-ce, dit le prince, que ce tumulte? allez voir, signor Crispo, allez voir ce que c'est, et rendez-nous compte de ce bruit. Le secrétaire revint quelques minutes après, annonçant la blessure du signor Torquato, et les preuves de valeur qu'il avait donné dans cette périlleuse occasion. Alphonse fut très courroucé qu'on eut osé se permettre un tel attentat sur un homme placé sous sa puissante protection.

Le médecin du prince fut envoyé près du

blessé pour soigner et panser ses blessures; il devait lui annoncer en même temps la prochaine visite de son bienfaiteur. Effectivement, Alphonse vint quelques heures après qu'il eut reçu les premiers soins de l'Esculape de la cour.

Eléonore, lorsqu'elle fut instruite de cet accident, ne douta pas un moment qu'Orsini ne fut le vrai coupable; aussi son agitation et sa pitié pour Torquato en devinrent-elles plus grandes: — Je le savais bien, se disait-elle, qu'il devait être brave et loyal! on ne pense pas, on n'écrit pas ainsi sans avoir une âme grande et noble. Et l'aimable princesse rêvait.

XI.

— Seigneur Torquato, dit le duc d'Est, lorsqu'il visita le blessé ; quel est l'audacieux et l'homme infâme qui a pu vous attaquer si lâchement ? quel est votre ennemi ! nommez-le, afin qu'il en soit fait bonne et loyale justice.

— Monseigneur, inoffensif comme je le suis, je ne sais de qui j'aurais pu mériter la haine; mais, si je connaissais ceux qui m'ont attaqué... si c'était une rencontre... je serais aussi lâche que ceux qui se sont vengés aussi bassement ; non, je ne pourrais vous les nommer... d'ailleurs je ne les connais pas.

— Trève d'une fausse générosité; je veux le savoir ; on ne se jette pas ainsi sur un homme sans se croire de graves motifs d'offense ; peut-être est-ce rivalité d'amour ! peut-être est-ce un amant dédaigné, qui veut vous faire payer chèrement votre triomphe.

— Je crois, monseigneur, que cette rencontre est tout simplement une méprise.

— Allons, vous êtes discret; c'est bien.

— Je puis vous assurer, noble Alphonse, que je n'ai pas donné lieu à une semblable vengeance.

— Qui sait? et Laura! Laura, que vous

dédaignez ! une femme souvent ne supporte pas volontiers de tels affronts : sa vanité, son amour blessé peuvent l'entraîner dans de graves fautes.

— Laura est incapable d'une pareille action : Laura a l'ame élevée, généreuse ; et c'est mal la connaître et la juger, que de lui imputer un tel forfait.

— C'est un rival, alors. Signor Torquato, vous n'ignorez pas les vers qui furent composés sur votre galanterie ; « il se vante de deux
» flammes à la fois, il brise et renoue à plu-
» sieurs reprises un nœud amoureux, et par
» cet artifice il réussit, — qui le croirait, à
» tourner les dieux en sa faveur. »

— Cela ne prouve rien, monseigneur. Nous autres poètes, nous sommes souvent placés dans les espaces imaginaires.

— Enfin, Torquato, qui soupçonnez-vous?

— Personne.

— Puisque vous ne voulez pas satisfaire ma juste curiosité, je vais faire prendre tous les renseignemens possibles ; je veux absolument découvrir votre lâche assassin. Et malheur, malheur à lui ! Le duc quitta le Tasse assez mécontent de ce qu'il nommait une fausse délicatesse.

Torquato n'avait pas voulu nommer Orsini, dans la crainte que, pour se venger, il ne calomniât la princesse ; oh ! quel aurait été son profond chagrin, si cette langue venimeuse eut souillée la pureté de l'ange de Ferrare ! Il se tut, croyant peut-être, par cette conduite, désarmer la haine qu'Orsini lui portait ; il le jugeait d'après lui : quelle était son erreur ! La vanité blessée ne pardonne guère, surtout lorsqu'un autre sentiment s'y joint. Il ne se trompait pas. Le soir, un inconnu remit au valet qui le servait, un billet sur lequel il lut ces mots : « Vous avez gardé le silence sur no-

» tre rencontre, et vous avez bien fait; si
» vous eussiez parlé, le secret que vous cachez
» avec tant de soin eut été divulgué; et le
» nom que vous révérez n'eut pas été épar-
» gné. N'oubliez pas l'avis qui vous est donné.
» Taisez-vous, ou vous pourriez vous repen-
» tir de votre indiscrétion. » La lettre n'était pas signée, et l'écriture n'était pas celle d'Orsini.

— Misérable! s'écria le poète; si je ne craignais que pour moi, rien ne pourrait m'empêcher de te faire repentir d'une telle insolence! puisse le ciel te punir de tant de déloyauté! c'est à lui que je remets le soin de me venger! Éléonore! Éléonore, c'est pour toi que je supporte un aussi grand affront!

Cependant Laura était au désespoir: elle avait cru que la fierté la soutiendrait dans la funeste résolution qu'elle avait prise; mais, lorsqu'elle se trouva seule, les regrets les plus poignans vinrent l'assaillir; qu'ai-je fait, se

disait-elle, qu'ai-je fait? Pouvais-je croire que je vivrais sans lui! quoi, les jours s'écouleront sans que mes yeux se reposent sur les siens, et sans que mes oreilles soient frappées du son de sa caressante voix! et qu'avais-je besoin de le quitter! je le voyais enfin! A présent, rien ne me distrait de mon profond chagrin? hélas, il ne m'aimait plus, je le sais; pourtant, il me restait une faible espérance au fond du cœur! aujourd'hui plus rien! plus rien! hélas, hélas, je ne le verrai plus! et l'infortunée fondait en larmes! oh, que l'amour la rendait faible, cette pauvre Laura!

Un matin, après une nuit de combats, Laura faisait appeler un domestique qui était depuis longues années dans sa famille, et qui avait joui de toute la confiance de ses parens; Carlo, dit-elle, je vais quitter cette ville, je retourne à Ferrare; Carlo, vous n'ignorez pas mon fatal amour! je vais partir! vous m'ac-

compagnerez : mon bon Carlo, je ne puis vivre loin de lui! je mourrais, je mourrais!

— Ah ! madame, quelle faiblesse ! et qu'en retirerez-vous! de nouvelles douleurs, de nouveaux chagrins! enfin, vous voulez partir! eh bien, partons.

— Que ce soit un secret pour toute ma maison; mon intendant seul saura où il devra me faire passer mes revenus! plaignez-moi! Carlo, plaignez-moi, et ne me jugez pas avec trop de sévérité!

— Qu'allez-vous faire, ma chère fille? pardonnez moi ce nom; mais, je vous ai vue naître; mais, je vous ai fait tant de fois danser sur mes genoux! et ma femme ne vous a-t-elle pas nourrie de son lait : qu'allez-vous faire? vous rendre près de lui! vous voulez donc être abreuvée d'affronts, de froideurs, de dédains.

— Il n'oserait!

— Celui qui n'aime plus, ose tout.

— Qu'importe ce qui me doit arriver ; je ne vis plus ici, je meurs mille fois.

— Croyez-moi, ayez quelque courage, continuez à rester loin de l'ingrat qui vous oublie ; l'absence éteint l'amour.

— Oh, non pas, non pas le mien! Soyez discret comme la tombe, mon bon Carlo ; je suis résolue à me rendre aux lieux qu'il habite. Je le verrai ! quelquefois sa voix frappera mon oreille. Je veux partir. Je le veux.

— Pauvre femme, qui ne sait pas qu'un amant infidèle ne voit souvent qu'avec horreur celle qu'il n'aime plus. Au moins, vous me promettez de ne pas vous faire reconnaître , et de garder votre dignité de femme.

—De la dignité quand on aime si passionnément... de la dignité! hélas, je ne promets rien. Et puis je savoir jusqu'où mon ardent amour m'entraînera.

— Allons. Mais, madame, je tremble que vous ne couriez à votre perte.

— Mourir pour mourir, au moins que ce soit près de lui! Carlo fit un geste de douleur, et sortit pour apprêter tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Laura partit sous le costume d'un jeune étudiant.

— Toujours désireux de plaire à la noble famille qui le protégeait, Torquato composa la pastorale d'*Aminte;* et le duc en fut tellement enchanté, qu'il désira qu'elle fut représentée devant lui, et que les personnages fussent joués par les dames et les gentilshommes de sa cour; il semblait, à voir son activité, que la gloire du poète fut la sienne; il distribua lui-même les rôles; et désigna la princesse Éléonore pour le rôle de *Philis*, nymphe de Diane, et le Tasse pour celui du berger *Aminte.* Oh! quel bonheur vint énivrer le cœur du poète! il pourrait donc sans crainte exhaler cette flamme qui le dévorait!

Éléonore, l'objet de son admiration, sous le charme d'une fiction, serait donc à lui! avait-il besoin d'étudier son rôle! ne serait-ce pas tous ses sentimens qui s'échapperaient de son ame! sentimens trop long-temps retenus! Éléonore, la fière Éléonore serait donc forcée de dire: j'aime Aminte! et les plus douces chimères berçaient son imagination.

Cependant Laura s'avançait vers Ferrare; ce n'était plus cette femme généreuse qui voulait tout sacrifier à l'homme qu'elle aimait; l'absence, l'oubli du Tasse avaient exaspéré cette âme si tendrement dévouée : quoi, se disait-elle, il ne m'a pas écrit! il ne m'a pas envoyé un seul message! et je lui donnais ma vie, mon honneur, ma réputation! aujourd'hui, près de cette noble et belle Eléonore, il oublie celle à laquelle mille et mille sermens l'avaient lié! eh bien, je troublerai leur bonheur! je ne

gémirai pas seule! il tremblera, le cruel, lorsqu'il verra mon regard courroucé se fixer sur le sien. Il gémira, car ma présence troublera sa sécurité. Ce fut dans ces pensées qu'elle arriva dans la ville qu'il habitait.

Bientôt Laura fut instruite qu'on allait jouer une pièce du poète dont Ferrare s'énorgueillissait; on répétait les noms de ceux qui devaient remplir les principaux personnages; toute la ville était en émoi; on tâchait, par mille moyens, de se procurer l'entrée du palais pour cette solennité; mais, ce n'était pas une chose facile que celle de parvenir à être admis au nombre des élus de ce grand jour.

Laura, toujours revêtue du costume d'étudiant, se logea non loin du palais; n'avait-elle pas besoin d'entrevoir celui qui occupait sa pensée et la nuit et le jour. Mais Torquato, retenu par l'étude de son rôle, par les leçons

qu'il était forcé de donner à ses acteurs; ne sortait pas de l'enceinte qui renfermait son trésor, son amour, et toute son existence.

XII.

— Comment faire, se disait la triste Laura, pour parvenir au milieu de cette brillante société sans être reconnue, et sans éveiller les soupçons! oserai-je offrir aux heureux regards de cet infidèle, ma triste et pâle figure, pour faire descendre au fond de son barbare cœur,

le regret et le remords! Le remords! celui qui n'aime plus en éprouve-t-il! que lui fait le désespoir de l'infortunée qui aime seule! Si une plainte s'échappe de cette ame déchirée, un sourire de dégoût et d'ennui se peint sur de perfides lèvres! Oh! non, non, il ne me verra pas! Laura, Laura, tiendras-tu cette promesse!

Après avoir long-temps réfléchi, elle fut trouver l'ordonnateur de la fête: — Signor, dit-elle, je suis un pauvre étudiant qui arrive et qui n'a aucun moyen pour parvenir à entendre le chef-d'œuvre de notre grand poète! Je viens vous demander l'insigne faveur d'être admis parmi les jeunes gens qui serviront les rafraîchissemens; ne me refusez pas, je vous en supplie! Admirateur passionné de Torquato, je serais au désespoir, si je ne pouvais l'entendre réciter ses beaux vers! signor, signor, ne me refusez pas!

— Qui me dira que c'est bien la vérité, mon bel enfant ?

— Écoutez, signor; et Laura répéta plusieurs fragmens de *Rinaldo* : ce dont le signor ordonnateur fut si content, qu'il dit avec emphase : allons, allons, c'est dit, je vous admets. Ah ça ! je vous donnerai les vêtemens convenables ; il ne serait pas décent que vous serviez avec un tel habit ; monseigneur le duc se fâcherait.

Vint ce jour attendu avec tant d'impatience; Eléonore eut bien souhaité qu'il n'arrivât pas encore : sa fierté se trouvait blessée d'être contrainte d'avouer qu'elle aimait ; je vais donc prononcer ces mots : — J'aime ! j'aime Aminte! ah ! pourquoi le destin nous a-t-il placés si loin l'un de l'autre ! disait-elle.

Torquato s'acquitta à merveille de son rôle; toutes les expressions d'amour qui s'échappaient de sa bouche électrisaient les spectateurs; oh ! comme il doit aimer, disaient les femmes!

plusieurs fois ces mots vinrent frapper les oreilles de la princesse, et faisaient battre son cœur.

Aux charmantes scènes où le violent amour que ressentait Aminte éclatait, Torquato de ses regards passionnés cherchait l'aimable Sylvie, qui placée non loin de la scène, écoutait attentivement ; souvent la rougeur vint couvrir son visage, et souvent ses yeux remplis de tendresse, se détournèrent de l'acteur, afin de lui cacher son émotion.

Vers le milieu de la pièce, la noble fille d'Est allait entrer en scène lorsqu'une des fleurs qui composaient son bouquet tomba aux pieds de l'amoureux poète : voulant s'en rendre maître, il laissa échapper le rôle qu'il tenait à la main, et en le ramassant, il s'empara vivement de la fleur qu'il convoitait, et la mit furtivement dans son sein. Eléonore seule l'avait aperçu.

Lorsqu'on offrit des rafraîchissemens, un

jeune homme d'une belle figure, ayant de longs cheveux qui cachaient ses traits, en présenta à la princesse, qui les reçut sans faire la moindre attention à celui qui était devant elle; lorsque ce jeune homme fut libre, il rejeta ses cheveux loin de sa figure, et s'avança vers Torquato en disant : après avoir servi la nymphe Sylvie, je viens servir l'amoureux berger qu'elle dédaigne. Et son regard scrutateur restait fixé sur *Aminte*. Cette voix, cet ardent regard le firent tressaillir : Vous me reconnaissez, lui dit-on ?

— Laura, Laura, pourquoi ce déguisement? ce n'est pas ici votre place.

— Ma place est partout, cruel, où vous êtes. J'irai demain chez vous. J'irai, entendez-vous. Torquato resta immobile ; toute sa joie s'était évanouie. Cependant, un léger incident effaça bientôt ce désagrément, et ranima son cœur éperdu.

On passa dans une salle où un souper délicat avait été préparé ; le duc plaça lui-même Aminte et Sylvie à côté l'un de l'autre : Il est juste, dit il, qu'aujourd'hui le berger et la bergère ne soient pas séparés. Éléonore baissa les yeux; mais son cœur palpita fortement. Laura s'éloigna de l'heureux groupe, courroucée de cette condescendance du fier Alphonse. L'insensé, disait-elle, qui ne s'aperçoit pas qu'ils s'aiment! Le poète était au comble du bonheur; se voir si près d'elle, se voir à ses côtés ! Ah ! c'en était plus qu'il n'aurait osé espérer! Transporté d'ivresse et d'amour, Torquato, cependant, se montra plein de déférence et de grace pour l'aimable Sylvie.

Au dessert, au moment où l'on ne s'occupait qu'à porter des santés, on vit entrer dans la salle du banquet, un enfant représentant l'amour; que voulez-vous, dieu fripon, mais pourtant aimable, que voulez-vous, et

que cherchez-vous en ce lieu, dit le duc?

— Monseigneur, je cherche un jeune homme dont vous venez d'entendre une des plus gracieuses compositions: le maître des dieux, le grand Jupiter, lui envoie la couronne de l'immortalité; la voici. Et l'enfant fit paraître aux yeux de l'assemblée, une couronne de laurier entremêlée de feuilles d'olivier, dont les fruits étaient en or. Permettez-vous, monseigneur, que la plus belle et la plus noble de cette illustre assemblée, en orne le front du poéte que nous admirons tous! le permettez-vous, monseigneur?

— C'est de droit, charmant espiègle; Sylvie doit couronner Aminte! et l'enfant, un genou en terre, déposa le riche travail aux mains d'Éléonore, qui profondément émue, le plaça sur les beaux cheveux de Torquato. Il leva timidement les yeux vers elle, Eléonore se troubla; elle sentit que l'amour qu'elle inspirait,

son faible cœur pourrait bien le partager, malgré sa fierté, et l'orgueil de sa naissance; sa main tremblante effleura les joues du jeune homme, qui sentit un feu dévorant parcourir toutes ses veines; oh! Sylvie, Sylvie, dit-il à voix basse, je voudrais que la mort me frappât en ce moment.

— Silence, silence, taisez-vous; taisez-vous, imprudent; et ses doigts pressèrent légèrement les doigts de Torquato, qui cherchait à assujétir la couronne sur son front. Peut-être la princesse affectait-elle un peu de maladresse, du moins, on pouvait le penser ainsi. Orsini, qui observait tout, le crut du moins; et Laura cachée derrière une colonne, partagea la même opinion.

Quand le festin fut terminé, le duc ouvrit le bal avec la duchesse d'Urbin; Aminte et Sylvie dansèrent ensemble: oh! qu'il était heureux le noble nourrisson des muses! il n'aurait pas donné ces momens pour l'empire du monde!

sentir une main adorée dans la sienne! quelquefois presser une taille charmante dans ses bras! ah! c'en était plus que sa raison ne pouvait supporter! il osait serrer légèrement cette main chérie, on ne la retirait pas; alors c'était le comble du bonheur et de l'enchantement!

— Je veux, dit la princesse cherchant à dissimuler son émotion, que vous me lisiez vos ouvrages, avant de les soumettre à la censure du monde. J'ose croire que mon amitié y distinguera les légers défauts qui pourraient s'y trouver! aurez-vous assez de confiance en moi, pour vous soumettre à mes observations?

— Ah! madame, tant de bonté me pénètre vivement, ma reconnaissance... Éléonore lui sourit tendrement, il rougit, et la parole expira sur ses lèvres, ses yeux mouillés de douces larmes furent sa seule réponse.

Celle qui inspirait un si tendre sentiment les aperçut, et lui dit avec une voix remplie

d'émotion : — Remettez-vous, Torquato, nous sommes observés. Effectivement, Orsini suivait des yeux tous leurs mouvemens. Le Tasse quitta la danse, enchanté, ravi d'un si gracieux accueil, et se répétant : *nous ! nous !* Elle me compte donc pour quelque chose dans sa vie, l'adorable fille d'Est ! *nous ! nous !* Bientôt, il n'attribuait ces douces paroles qu'à la bonté généreuse d'Éléonore... mais l'amour et ses chimères séduisantes reprenaient sur son âme tout leur empire. Enfin, il s'endormit bercé des plus agréables songes ; il la voyait sensible à sa brûlante tendresse, partageant son délire, tous deux, dans une profonde solitude, savouraient, loin du monde, le bonheur de s'aimer, de se le dire, et leur vie s'écoulait heureuse, satisfaite, sous le charme puissant de leur vive tendresse! le réveil ne tarda pas à détruire ces mensongères illusions !

Le premier objet qu'il aperçut en ouvrant

les yeux, ce fut Laura, il tressaillit. Vous avez prononcé bien des fois dans votre sommeil un nom qui m'est odieux! Le nom d'Éléonore... elle vous aime donc! cette grande dame...

— Laura, votre jalousie vous égare..... La princesse, jeter les yeux sur moi, moi, chétif poète! daignez, je vous en supplie, ne pas mêler ce nom auguste aux folies que vous rêvez! Laura, si jamais vous avez eu pour moi quelque attachement, que jamais ce nom ne soit proféré par votre bouche, je vous en supplie.

— Sans doute, pour qu'elle jouisse avec impunité du bonheur qu'elle m'enlève... car, vous l'aimez... vous l'aimez... et je ne me vengerais pas. Quoi! sous le masque de la pruderie, elle conserverait tous les avantages de la vertu, et son nom ne serait pas souillé! tandis qu'assimilée aux autres femmes, elle serait aussi faible qu'elles! non, non, je la

démasquerai ; je lui rendrai une partie des tourmens qu'elle me fait souffrir !

— Vous oseriez commettre un tel forfait ?

— Je l'oserai.

— Elle est pure, je le jure par le Dieu vivant !

— Je ne crois pas vos sermens ; vous voulez la sauver de ma colère ! mais ces détours sont inutiles ! Avez-vous pris soin que ma réputation ne fût pas entachée ? Enfin, lorsque vous m'aimiez, couvriez-vous vos démarches des ombres du mystère ! Ce n'est que pour elle que vous tremblez ? Moi, moi, on pouvait m'avilir sans crainte, sans remords.

— Quelle injustice, Laura ? est-ce ma faute, si cet amour dont j'ai brûlé s'est transformé en amitié.

— Je n'en veux pas de cette amitié ; je ne veux que votre amour.

— Laura, je le vois, vous ne voulez pas

écouter la raison! vous voulez courir à la vengeance! que vous en reviendra-t-il! Du jour où le nom de celle que vous abhorrez sera flétri par vous, vous ne serez pour moi qu'un objet d'horreur. Bien plus, j'en fais ici le serment, je m'arracherai la vie : non, je ne survivrai pas à cette horrible action. Je mourrai... Laura, oui, je mourrai en vous détestant.

— Parlez-vous sérieusement, s'écrie la malheureuse femme, parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Oh! ce n'est pas possible!

— C'est possible.

— Ah! tu ne crois pas, mon Torquato, tu ne peux croire que je veuille ta mort! qui, moi, moi! moi, qui fus si fière de toi, de tes talens, je te rendrais assez misérable pour te forcer à t'arracher la vie. Pardonne-moi, s'écria-t-elle en tombant à ses genoux, pardonne-moi ces odieuses menaces; aime-la, aime-la,

puisque tu ne peux plus m'aimer ! n'est-ce pas plutôt à moi de mourir ! Que ferais-je à présent sur la terre ! Ma vie est perdue, ma vie est désenchantée! souffre-moi seulement quelquefois près de toi; regarde-moi quelquefois comme tu me regardais jadis... Oh! je te le promets, je renfermerai dans mon sein les murmures de mon cœur, je me tairai... je me tairai... Dieu m'en donnera la force... et ses larmes coulaient en abondance sur les mains de Torquato. Emu, profondement touché, il la relève, essuie ses pleurs, l'embrasse, la console; mais anéantie par la douleur, elle n'entend rien, ne sent pas même les caresses qui lui sont prodiguées; son ame étant tout-à-fait écrasée sous le poids du désespoir. Morne et triste, la main sur son front, elle répétait toujours : je me tairai, je me tairai... le ciel m'en donnera la force !

XIII.

— Monseigneur, disait Orsini quelques jours après cette soirée si heureuse pour Torquato ; l'orgueil de notre poète s'est prodigieusement enflé depuis le moment où la belle Eléonore l'a couronné ! On répète partout des vers qu'il

a composés sur ce sujet; ils sont beaux, mais leur vol est grandement audacieux.

— Ah! faut-il écouter tout ce que débitent les beaux esprits? ils se bercent de chimères, que bientôt ils prennent pour la réalité. Voyons donc ces vers si terribles; voyons, prince. Orsini lut à haute voix ces vers : « Des paroles » prononcées à ma louange, ont fait naître dans » ton sein une noble ardeur, et la flamme qui » me dévore doit son origine aux couleurs » brillantes d'une toile animée. Ainsi de » feintes images ont allumé un incendie véri- » ritable, et je désire que ma vie s'éteigne » avant lui. »

Le prince s'était servi d'un moyen odieux pour connaître les actions de l'homme qu'il abhorrait; il avait gagné le valet qui le servait, et celui-ci copiant les stances que le Tasse composait, les remettait à mesure au perfide qui l'avait suborné. Alphonse fronça légère-

ment le sourcil, cependant il dit : — Torquato sait trop ce qu'il me doit, ce qu'il doit à mon rang, à ma famille, pour oser lever les yeux sur une femme de ma maison! Style de poète, je vous l'ai dit, prince. Alphonse ne fit aucune attention à cette lâche délation; l'orgueil de sa naissance et la dignité de sa sœur, l'attachement respectueux du poète, son noble caractère, ne lui permettaient pas d'y donner la moindre créance; les bienfaits dont il comblait à chaque instant son jeune protégé lui défendaient aussi de le soupçonner d'une si basse ingratitude. Il n'y songea donc plus.

Tandis qu'un ennemi acharné cherchait à lui faire perdre l'amitié dont l'honorait son bienfaiteur, Torquato chaque jour jouissait de la présence et de l'entretien de la princesse : chaque jour, il lui soumettait ce qu'il avait composé ; chaque jour, l'aimable Eléonore prenait un intérêt plus vif à ses nobles travaux,

et chaque jour, sa voix touchante daignait l'encourager par les plus tendres, et les plus séduisantes paroles.

Un matin donc, appuyé contre une colonne de l'appartement de la princesse, seul avec elle, il lui lisait le touchant épisode de la mort de Clorinde; Éléonore pleurait, mais pour cacher ses larmes et sa rougeur, elle avançait d'une main timide son voile sur son visage, pour dérober à Torquato l'émotion dont elle était pénétrée; lui, l'ame toute remplie de son sujet, ne s'en apercevait pas; il mit une chaleur entraînante dans ces vers, que Tancrède adresse au glaive qui perça le sein de son amante : « Perce donc aussi mon sein; déchire
» ce cœur infortuné; mais tu ne sais qu'être
» barbare et ce serait un bienfait qu'une mort
» qui finirait mes douleurs! Je vivrai triste et
» mémorable exemple d'un amour malheu-
» reux! objet d'horreur, oui, une vie traînée

» dans l'opprobre est le seul supplice qui puisse
» égaler mon forfait! Je vivrai au milieu des re-
» mords; les ennuis seront mes compagnons et
» mes bourreaux; errant, forcené, je redoute-
» rai les ombres solitaires de la nuit, qui me
» rappelleront ma funeste erreur; j'abhorrerai
» ce soleil, dont les rayons odieux m'ont ré-
» vélé mes malheurs et mon crime. Je me
» craindrai moi-même, et me fuyant toujours,
» je me retrouverai sans cesse. » Ici les sanglots de la princesse interrompirent sa lecture.

Il la regarde un moment, la contemple avec ravissement, et se précipitant à ses pieds, il s'écrie: — Ah! ne détournez pas ainsi vos beaux yeux! laissez-moi voir ces douces larmes! O doux prix de mes veilles! Éléonore, Éléonore! tout ce que vous venez d'entendre, est le cri de mon cœur! de mon cœur tout à vous! regardez-moi donc, dit-il avec un accent plaintif

et douloureux! regardez-moi! que je lise dans vos regards que vous n'êtes pas courroucée de mon audace! Éléonore, je ne puis plus vivre avec ce fatal secret! je vous adore! vous êtes tout pour moi! ma vie, mon avenir! oh! répondez un mot, un seul... dites, je vous pardonne... et qui vous aimera comme je vous aime! qui se trouverait heureux comme moi de baiser la trace de vos pas! qui, comme moi, si vous l'ordonniez, répandrait avec joie jusques à la dernière goutte de son sang, pour obtenir de vous un geste, un mot de pitié, et de commisération! Il était toujours à genoux: sa main brûlante pressait la main de la sœur d'Alphonse, qui entraînée, séduite par cette chaleur d'ame que rien ne peut décrire, le regardait avec amour, et avec le plus tendre abandon. Ils gardèrent le silence quelques instans; qu'auraient-ils pu se dire? quand le cœur est trop ému, il ne peut trouver

de termes qui expriment ce qu'il ressent!

Enfin Éléonore releva le Tasse, et le voile entièrement baissé sur sa figure pâle et décolorée, elle dit à voix basse : Vous m'aimez ! je le savais, je l'avais deviné! se trompe-t-on aux sentimens qu'on inspire! vous m'aimez ! je vous le pardonne, Torquato, oui, je vous le pardonne, car votre amour est un bonheur que j'ai rêvé depuis le premier jour où je lus votre *Renaud;* moi aussi, j'aime... j'aime... ne pâlissez pas ainsi... c'est vous! c'est vous! Transporté, il retombe aux pieds de celle qui vient de lui avouer son amour; il pleure, il est dans le délire. — Elle m'aime, murmurait-il! elle, cette adorée Éléonore! elle m'aime! ô bonheur, ô délices! elle m'aime! oh! que je meure, que je meure, je suis trop heureux! vous avez dit, je crois, que vous m'aimiez, Éléonore? ne me trompez pas? ce serait trop cruel... et ses yeux remplis de flamme, se fi-

xaient sur la princesse, qui émue et tremblante, baissait les siens en rougissant, et lui répétait tendrement je vous aime... oui, je vous aime, Torquato !

Lui, toujours à ses pieds, le cœur saisi d'une puissante émotion, avait appuyée sa tête sur les genoux d'Éléonore : il était pâle, et semblait prêt à s'évanouir : ce n'était pas faiblesse; c'était une ame trop remplie de vives sensations, qui débordaient de toutes parts; c'était une ame écrasée sous la joie d'un bonheur inattendu ! Voyant cette profonde émotion, ne sachant à quoi l'attribuer, elle releva cette noble tête; écartant alors les cheveux qui ombrageaient ce large front, siége du génie, elle murmura : pourquoi cette douleur, puisque vous êtes sûr d'être aimé! sa main délicate caressait ces joues encore couvertes du duvet de la santé et de la jeunesse : et ses lèvres pudiques se hasardèrent à y déposer un chaste baiser.

C'en était trop pour sa dévorante passion; ivre d'amour, il se précipite comme un insensé sur cette bouche adorée; toute son ame, toute sa vie est passée sur ses lèvres : Éléonore, sans pouvoir se défendre, reçut un baiser brûlant, qui l'anéantit par son ardeur, et par son impétuosité! A présent, dit-il, nos destinées sont unies; elle est à moi! à moi! ô bonheur! et je le jure devant le ciel qui nous regarde, devant ce Dieu qui nous entend; oui, je me donne tout entier à Éléonore pour cette vie, et pour l'autre! Je le jure aussi, dit-elle, en élevant sa main vers la voûte céleste.

En ce moment, la jeune Antonia, cette enfant aimée de la princesse, entra vivement, et dit : monseigneur vient ici. Elle disparut. L'instinct du danger de sa protectrice avait sans doute dicté cet avertissement. — Remettez-vous, cher Torquato, dit la princesse tremblante, remettez-vous, et reprenez votre

manuscrit. Il lut à haute voix, mais son trouble, son émotion rendaient sa lecture presque inintelligible. Un page précédait le duc, ce qui donna au Tasse le temps de reprendre un peu d'assurance.

Alphonse le salua assez gracieusement : — Ma sœur, dit-il, je viens vous faire part d'une affaire importante, à laquelle vous êtes intéressée; ici Torquato fit un mouvement pour s'éloigner : restez, signor, restez, vous êtes ami de la famille, et tout ce qui tient à son élévation, a droit de vous toucher.

— Le duc de Milan m'envoie un ambassadeur solliciter votre main, ma chère Éléonore; je me flatte qu'un si brillant mariage doit satisfaire votre ambition. Le duc est jeune, beau, dit-on, aimable, vaillant, en un mot, il réunit toutes les qualités qui peuvent inspirer un sincère attachement à une épouse soumise à ses devoirs. Voici sa lettre, lisez-la,

et décidez-vous promptement. Qu'avez-vous, signor, vous êtes bien pâle? seriez-vous indisposé.

— Je vous remercie de votre bonté, monseigneur, répond-il en balbutiant; malade depuis deux jours, j'éprouve par instant un affaiblissement, un malaise général; mais, ce n'est rien; daignez, je vous supplie, ne pas vous occuper de moi, et permettez que je me retire!

— Allez, signor Torquato, allez; je vous blâme pourtant de n'avoir pas averti ma sœur de votre indisposition : cette lecture pouvait se remettre.

— Oh! mon noble frère, que la mort de l'illustre Clorinde est touchante! et que le vaillant Tancrède inspire d'intérêt! Comme on le plaint d'avoir arraché la vie à celle qu'il aimait?

— C'est bien, Éléonore, c'est bien. Vos louanges retiennent ici le Tasse, et vous éloignent

de l'objet pour lequel je suis venu près de vous. Torquato sortit, non, sans avoir jeté un regard suppliant sur la princesse; ce regard disait toutes ses angoisses.

— Lisez, Éléonore, dit Alphonse en s'asseyant, lisez, et répondez-moi franchement, sincèrement. Elle déploya la lettre d'une main tremblante, lut ce qu'elle contenait de flatteur pour elle, sourit légèrement, et dit en la rendant au duc : ce prince ne me connaît pas ; on nous fait ainsi des réputations, à nous autres princesses, de beauté, de grâces, d'amabilité qui sont bien éloignées de la vérité. Nous arrivons près de l'époux que ces récits ont enchanté : la réalité souvent détruit les chimères qu'ils s'étaient créés, et le dégoût succède presque toujours à l'enthousiasme. Le duc de Milan s'est formé de moi une trop belle image, je craindrais que ma présence ne la détruisît : je ne l'épouserai pas.

— Etes-vous folle ? quoi ! refuseriez-vous un si noble parti ? que voulez-vous donc ? Un roi de France, ou d'Angleterre, ou bien celui d'Espagne ?

— Je n'en veux aucun. Je ne veux pas me marier. Je me le suis promis.

— Vous réfléchirez, je ne reçois pas ce nouveau refus. Alphonse sortit courroucé de ce qu'il nommait inconséquence de la conduite de sa sœur.

XIV.

Torquato en rentrant dans son appartement, se sentit gravement indisposé, son ame ayant reçu de trop fortes secousses dans cette journée; au comble du bonheur et de la joie, n'était-il pas tombé dans l'affreuse crainte de

se voir enlever l'objet, qui seul régnait sur son ame, et sur son imagination!

Il fut forcé de se mettre au lit; dans son malheur, il eut recours à Laura, Laura toujours prête à se dévouer pour lui; elle accourut et fut effrayée en voyant l'état où il était réduit. Bientôt les symptômes d'une fièvre ardente se déclarèrent; Torquato dans son délire appelait Éléonore, la conjurait de ne pas l'abandonner, et lui adressait les plus touchantes prières, et les expressions de son brûlant amour.

Bien que son cœur fut déchiré, la généreuse fille, toujours cachée sous le vêtement masculin, éloigna du lit de son cher malade toutes les oreilles indiscrètes: le médecin seul fut admis dans la chambre; seule, elle administra les potions; seule, elle passa les nuits, et ne voulut partager avec personne une si pénible tâche; tant elle craignait de compromettre celui qu'elle

avait tant aimé; ou bien celle qui lui enlevait cet amour qui lui avait été si cher! noble abnégation d'elle-même! une ame magnanime pouvait seule exécuter un si grand sacrifice! elle le fit.

Un jour son délire fut terrible; se levant sur son lit, il s'écriait : — Je veux te voir, ô ma bien-aimée, je veux te voir! je mourrai donc sans entendre les doux sons de ta voix! oh! viens, viens! que ta présence calme ce feu qui me dévore! je l'entends... la voilà, la voilà, c'est elle, c'est elle! et ses mains amaigries s'étendaient vers le fantôme chéri que rêvait son imagination malade.

— Je rêve, je rêve, s'écria-t-il de nouveau! et des sanglots s'échappaient de sa poitrine brûlante. Tout-à-coup, il sourit, et murmura : — Que ce baiser m'a fait de bien! qu'il a rafraîchi mes sens enflammés! Éléonore, que ton haleine est pure et suave! oh! chère, et bien chère

amie! ne me laisse pas mourir sans venir recevoir mon dernier soupir! qu'il s'exhale sur ton sein, et je bénirai mon trépas !

Laura espéra que cette idée allait le rendre plus calme; effectivement, il s'affaiblit excessivement; le médecin fut appelé, et déclara à l'amie désolée, qu'à moins d'un miracle, l'objet de ses soins assidus ne passerait pas deux journées. Il faudrait, ajouta-t-il, quelque événement imprévu pour opérer une crise salutaire; car ce jeune homme paraît dévoré par un violent chagrin; et nous ne pouvons rien sur les affections du cœur et de l'ame. Laura fut au désespoir de cette cruelle décision.

A peine le médecin fut-il éloigné, que Torquato recommença ses douloureuses plaintes : — Belle et noble épousée, disait-il, il me faudra donc te voir passer dans les bras de mon rival! et je le laisserais vivre! et je ne lui arracherais pas le cœur! ne m'as-tu pas dit ce

mot enchanteur! *Je t'aime!* je me trompe, hélas, non, tu ne me l'as pas dit! tu t'es jouée de mon amour! tu ris à présent peut-être de la douleur qui me déchire! il faut mourir! il le faut! n'a-t-elle pas prononcé mon arrêt! et des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres tremblantes et décolorées. Epuisé de tant de secousses, il tomba bientôt privé de sentiment. Laura toute en larmes, chercha à le rappeler à la vie, il y revint, mais ce fut pour retomber dans un dangereux anéantissement.

— N'a-t-on pas dit qu'on pourrait le sauver! se dit-elle; et pourquoi ne le tenterais-je pas? Peut-être la présence de celle qu'il aime le sauverait-elle! Mais viendra-t-elle cette femme froide, et si haut placée! ne craindra-t-elle pas de se compromettre! et celle-là est aimée qui reculera au premier sacrifice! Et moi, je lui ai tout donné : mon ame, ma vie, ma réputation! et je suis oubliée! Oubliée! oubliée!

que ce mot est cruel, affreux ! Insensée ! moi-même, je les réunirais ! j'entendrais leurs expressions d'amour ! non, non ; qu'il souffre, qu'il meure, puisqu'il ne peut plus être à moi ! Ah ! qu'ai-je dit ? Laura, Laura, regarde cette figure si pâle, si défaite ; regarde ces yeux où tant de fois tu lisais ton bonheur... et tu pourrais consentir à les voir fermés à jamais ! et tu ne ferais pas tout pour le sauver ! Silence, mon cœur, silence ! réprime ces odieux mouvemens... il faut le sauver, quelque prix qu'il m'en coûte. La nuit approche..... voyons-la, cette Éléonore... oui, voyons-la, et tâchons qu'elle vienne rendre la vie à cet infortuné !

Et, chassant de son esprit tous les sentimens qui eussent pu s'opposer à cette démarche, elle attendit avec anxiété que tout fut tranquille dans le palais, pour se rendre à l'appartement de la princesse.

Connaissant tous les détours du noble édi-

fice, Laura les parcourut sans rencontrer personne; tout le monde étant plongé dans le sommeil. Sachant que la jeune Antonia couchait non loin de la chambre d'Éléonore, ce fut le moyen qu'elle choisit pour lui faire parvenir un billet; frappant légèrement à la porte, d'une voix faible, elle appelle Antonia, et tâche à la réveiller pour accomplir l'acte de dévoûment qu'elle s'était imposé.

— Antonia, Antonia, mon enfant, réveillez-vous! disait-elle. Antonia ne répondait pas. Enfin elle frappe plus fort, et bientôt une voix fraîche et pure, dit : Qui m'appelle si tard?

— Une lettre pour madame Éléonore.

— Je ne puis ouvrir à cette heure; je ne vous connais pas; j'ai peur. Votre nom?

— Que vous importe? je vais la glisser sous l'huis de la porte; levez-vous, et portez-la sur-le-champ à la princesse. J'attendrai ici, que vous m'ayez donné la réponse. La jeune fille

se leva, et porta la lettre à sa noble protectrice.

Éléonore ne dormait pas; son inquiétude pour Torquato était extrême ; elle connaissait son danger, le médecin avait rendu compte au duc de l'état désespéré où il l'avait trouvé; Éléonore pleurait, priait; l'âme n'est-elle pas toujours disposée à s'élever vers le Tout-Puissant, lorsqu'un malheur vient nous frapper!

— Que veux-tu, Antonia, dit-elle en la voyant entrer; qui t'amène si tard dans mon appartement?

— Madame, c'est une lettre.

— Qui te l'a remise?

— Je ne sais pas. Le messager l'a glissée sous ma porte. Il attend la réponse de Votre Altesse.

— Donne, donne! Ah! c'est peut-être de lui, pensa-t-elle; peut-être sont-ce ses derniers adieux! Et d'abondantes larmes l'empê-

chaient de distinguer les lettres et les mots tracés dans cet écrit. Voilà ce que contenait ce billet :

« Torquato se meurt, cependant sa voix dé-
» faillante vous appelle sans cesse pour rece-
» voir ses derniers soupirs ; venez, madame,
» venez. Il reste encore une chance pour le
» rappeler à la vie ; elle dépend de vous, la
» refuserez-vous ? L'infortuné l'ignore, son
» imagination ne voit que vous, ne prononce
» que votre nom..... Venez, madame; ve-
» nez ! »

Une L seule le signait.

Antonia, ma chère enfant, va chercher ce messager, dit la princesse en surmontant un peu sa cruelle émotion : va, va, dépêche-toi. Et se précipitant de son lit, elle passe une robe, chausse ses pieds délicats, et attend,

non sans trembler, celui qui va combler son chagrin et son désespoir.

Une lampe d'albâtre ne donnait qu'un demi-jour dans l'appartement; Éléonore demeura surprise en voyant la jeune figure de celui qui s'offrait à ses yeux; qui êtes-vous, dit-elle?

— Celui qui soigne depuis dix jours le malheureux Torquato.

— Qui a tracé ce billet?

— C'est moi.

— Vous dites qu'il m'appelle?

— Oui, madame.

— Des témoins indiscrets n'ont-ils pas entendu mon nom?

— Non, madame; ils n'ont rien entendu. Depuis le premier moment de son délire, je suis resté seul dans sa chambre; j'ai éloigné les importuns... ce nom pouvait le perdre. Ce nom, moi seul l'ai entendu.

— Oh! merci, merci de votre généreuse pré-

voyance. Ne saurai-je pas à qui je dois mes remercîmens! qui êtes-vous?

— L'ami de Torquato.

— Brave jeune homme! mais! me trompai-je! mes yeux m'abusent-ils! non, non, ce n'est pas possible... vous êtes...

— Pardon, madame, je suis le garde-malade du Tasse, et rien de plus.

— Vous ne vous aurez pas sacrifié seule; venez, venez, je vous suis! je m'abandonne entièrement à votre générosité... ô sublime dévoûment! ô noble fille!

— Je m'appelle Félix.

— Venez, venez, Félix. Allons le sauver si cela est possible. Elle prit le bras de la généreuse Laura, après avoir jeté un voile sur ses traits décomposés.

Elles traversèrent en silence d'obscurs corridors; Éléonore tremblait; elle connaissait toute la conséquence de sa démarche; mais

pouvait-elle hésiter ! il se mourait, celui auquel elle avait avoué sa tendresse; il se mourait, et loin d'elle, sans que sa présence eût jusqu'à ce moment adouci sa souffrance ; sans que de consolantes paroles se soient fait entendre à son cœur désolé. Elles arrivèrent enfin.

Laura ouvrit ; Éléonore lui dit : quoi, vous l'avez laissé seul ?

— Oui, madame, la prudence me l'ordonnait. Elles s'avancèrent vers le lit du malade, qui s'agitait avec force, et répétait ; ô viens donc, toi que j'aime... viens donc recevoir mon ame, et mon dernier soupir ! la mort s'avance, et tu ne viens pas ! il étendait ses bras, qui bientôt retombaient sans mouvement sur ce lit funèbre.

La princesse sentit toute sa résolution, toute la force de son ame s'évanouir lorsqu'elle aperçut tous les ravages que cette cruelle maladie avait fait sur l'infortuné ! est-ce

bien lui, dit-elle, en pleurant amèrement; lui, si plein de santé et de vie, il y a quelques jours! ô dieu, quelle effrayante pâleur! Torquato, Torquato, c'est moi, c'est Éléonore qui vous appelle! c'est elle! et ses mains tremblantes soulevaient la tête décolorée de son amant. Elle répéta plusieurs fois le nom d'Éléonore, qui parut enfin faire quelque impression sur le malade.

— Qui prononce ce nom sacré, dit-il, en mettant la main sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs! qui ose prononcer ce nom qui n'est pas sorti de mon cœur! quelle est cette voix si douce, si touchante qui résonne à mon oreille! autrefois j'en entendis une, qui faisait battre mon cœur... celle-là... oh! tais-toi, tais-toi, infortuné! celle-là, n'appartient qu'aux dieux... celle-là est celle d'un ange...

— Cher Torquato, c'est moi, c'est votre

Éléonore! et la tremblante princesse essuyait ce front glacé par la sueur; elle lui présentait un cordial, et cherchait par de douces expressions, à ranimer cette intelligence presque frappée par le froid de la mort! Laura s'était éloignée; elle pleurait dans la chambre voisine, en s'abandonnant au plus affreux désespoir.

Soit que la maladie fut arrivée à son terme, soit que son ame eut été frappée par des accens qui toujours avaient fait résonner les fibres de son cœur, le Tasse tout-à-coup se souleva avec force, et promena un regard brillant sur tout ce qui l'entourait : c'est un songe, dit-il si bas, qu'on l'entendait à peine; c'est un songe! il m'a semblé que la voix d'un ange me parlait là, là... qu'une main caressante touchait mon visage. Ah! rêve enchanteur, reviens, reviens!

—Ce n'est point un rêve, cher Torquato... Eléonore est ici... là... près de vous...

— Ne me trompez pas, si vous ne voulez pas que j'expire... mes yeux ne la distinguent point; où est-elle ! où est-elle !

La sœur d'Alphonse lui prit les mains, les pressa dans les siennes, s'éloigna un peu ; alors les rayons de la lampe lui firent apercevoir celle qui occupait son imagination même jusqu'aux portes du trépas! il la reconnut et s'évanouit, la secousse étant trop forte pour sa faiblesse. Éléonore s'écrie, Laura accourt, et leurs soins mutuels et empressés le rappelèrent à la vie, et au sentiment de son bonheur! car c'était l'excès de ses sensations qui l'avait anéanti.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il les fixa sur la princesse : — Vous, ici, madame, vous ici! et pourquoi ranimer une existence qui ne peut vous être consacrée! que ferai-je sur la terre, lorsqu'un heureux époux vous possédera?

— Jamais! jamais, mon noble ami, jamais

aucun homme n'aura de droits sur celle que vous aimez! tranquillisez-vous! revenez à la vie... vivez, vivez pour moi; pour moi seule, entendez-vous!

— Oh, je vivrai, je vivrai! elle le veut, elle le commande; oui, je dois vivre... je vivrai... Hélas, ses forces trahirent cet élan de son cœur; Torquato pâlit, et retomba évanoui... ses lèvres pourtant semblaient encore prononcer : oui, je vivrai! je vivrai!

Cette fois la crise fut plus dangereuse; Laura pria la princesse de ne plus se montrer, il mourrait, madame, il mourrait, dit-elle avec amertume, et vous voulez qu'il vive pour vous! aussitôt qu'il sera tranquille, j'aurai l'honneur de vous reconduire dans votre appartement. Et la noble créature, par tous les moyens qui étaient en sa puissance, ranimait l'existence de celui que le trépas menaçait... et c'était pour une rivale qu'elle remplissait cette tâche

magnanime! Lorsqu'il eut reprit ses sens, Laura après lui avoir donné une potion assoupissante, le laissa s'endormir, et ramena la princesse chez elle. En se séparant, Éléonore lui dit : Oh! Laura, vous êtes bien plus grande et plus généreuse que moi!

— Vous êtes aimée, madame, et moi, je ne le suis plus! et sa main se plaça sur ses yeux afin de cacher ses pleurs.

XV.

— Ma chère Lucrèce, disait avec humeur le duc Alphonse à la duchesse d'Urbin, je suis bien mécontent d'Éléonore; expliquez-moi, quelle est cette fantaisie de ne point vouloir se marier? déjà les plus illustres partis se sont présentés : elle les refuse tous : aurait-elle quelque

attachement indigne de sa naissance et de son rang? voyez-la; engagez-la à souscrire à mes désirs; qu'elle consente à épouser le duc de Milan! que peut-elle espérer de plus? Le duc règne; il est jeune, il est beau; il l'aime après avoir vu son portrait, et d'après sa renommée. Signifiez-lui, chère sœur, que si elle refuse, je la forcerai à prendre le voile : je le ferai. Est-ce à vingt-deux ans, qu'on peut affirmer qu'on ne se mariera jamais! aujourd'hui l'ambassadeur dîne au palais; dites-lui qu'elle soit aimable, gracieuse; je le veux, entendez-vous.

— Eh! pourquoi vous tant courroucer, cher Alphonse? caprice de jeune fille, qui rêve sans doute quelque amour idéal : laissez-la; ne forcez pas sa volonté, elle y viendra d'elle-même; vous savez combien elle est fière : comment pouvez-vous penser qu'elle ait fait un choix indigne d'elle? ne le saurait-on pas? les

yeux des courtisans sont pénétrans, et l'amour est bien difficile à cacher.

— Qu'importe! qu'elle n'éveille pas mes soupçons, car je ferai épier ses actions : et malheur, malheur au téméraire qui aurait osé lever les yeux sur elle! Voyez-la, ma sœur, et ne lui célez pas les motifs de mon mécontentement.

La duchesse d'Urbin se rendit chez Éléonore, et lui fit part de l'ordre du duc son frère. La princesse rougit, et répondit : Alphonse n'a pas le droit de me forcer à prendre un époux qui ne me conviendrait pas! et pourquoi me donnerais-je un maître? Quant à ses soupçons... ils m'offensent, et sont indignes de lui et de moi! Si j'aimais..... ce secret mourrait dans mon sein... Je me conformerai aux volontés du duc : je serai aimable, puisqu'il le commande.

La duchesse sourit, et dit en l'embrassant :

Allons, chère Éléonore, laisse de côté pour quelques momens, cette fierté, qui au reste te va fort bien. Elle l'embrassa encore et retourna chez elle.

— Il a des soupçons, se dit Éléonore à elle-même : quelqu'un aurait-il découvert l'amour de cet infortuné! et qui sait si cette Laura ne nous trahit point! peut-elle protéger une rivale : c'est impossible! Une rivale! moi, la rivale de Laura Pépérara! Suis-je donc descendue si bas! d'une femme qui s'est donnée entièrement à celui qu'elle aime, et qui ne cache pas au monde, sa faiblesse, et son déshonneur! Qu'ai-je dit? Cette nuit encore je trouvais sa conduite noble, généreuse, et je la blâme en ce moment! sais-je ce que je pense, ce que je dis! Pourquoi la soupçonner d'une indigne bassesse! elle est peut-être plus grande que moi; n'ai-je pas vu ses pleurs! et pleure-t-on quand on n'est pas profondément ému et

touché! Pardonne, Laura! pardonne-moi mon injustice! En ce moment Antonia entra, et remit un billet à la princesse; il contenait ces trois mots : *Il va mieux.* Noble, noble créature, murmura Éléonore : et je t'accusais! ô Dieu, l'aurais-je sauvé! ô Dieu, si ce bonheur était mon ouvrage, je te promets que ma vie lui serait entièrement dévouée, et que je n'appartiendrais jamais qu'à lui!

Torquato s'était réveillé au milieu de la nuit; il me semble, Laura, dit-il, que j'ai fait un rêve qui a versé dans mon cœur, et dans mes veines, un baume bienfaisant; j'ai cru la voir... elle, mon idole, ma vie! j'ai entendu sa voix..... j'ai senti sa main errer sur mon visage! O juste ciel, que ce ne soit pas un rêve, je t'en supplie! Et le malade exalté priait et pleurait.

Laura s'approcha alors; ami, dit-elle, tu

n'as pas rêvé... c'était une réalité! c'était elle, elle, qui gémissait sur toi!

— Tu me trompes! aurait-elle osé venir ici! aurait-elle osé braver ainsi les nobles lois de la prudence!

— Cruel, tu mourais et j'ai voulu te sauver! Docile à ma prière, sensible à ton danger, elle est venue..... Bénis cette démarche, elle t'a sauvé.

— Et c'est toi! toujours toi, qui es mon ange protecteur!

— Oublions mes faibles sacrifices..... Éléonore vous aime, ne songez qu'à vivre pour jouir d'un si grand bonheur! Le Tasse éleva les yeux et les mains vers le ciel, murmura quelques mots, une prière peut-être, et s'endormit profondément. Un sourire d'amour errait sur ses lèvres pâles et flétries par la violence de la maladie.

Les princesses et le duc étaient rassemblés

dans le salon de réception, lorsqu'on annonça l'ambassadeur du duc de Milan; il était accompagné de plusieurs officiers et secrétaires de sa suite; c'était un homme touchant au déclin de la vie; près de lui se trouvait un jeune homme des plus élégans et des plus gracieux : permettez-moi, monseigneur, dit-il, de vous présenter Luiggi Piombino, mon fils. Celui-ci salua avec respect l'illustre famille, mais ne prononça pas un mot.

Ce jeune homme était grand, sa figure noble et sévère semblait peu habituée aux sourires et à la gaîté de son âge; sérieux, pensif, il paraissait absorbé dans de profondes méditations: cependant, l'aspect d'Éléonore sembla éloigner de lui les pensées qui l'occupaient; son regard ne la quitta pas, et la plus vive émotion par moment se peignait sur ce mâle visage. Éléonore voyait avec peine ce regard scrutateur incessamment dirigé sur elle, e

se sentait mal à l'aise de tant de tenacité.

Le dîner se passa sans aucune allusion de la part de l'ambassadeur ; seulement, il ne tarissait pas sur les éloges qu'il donnait à son prince ; selon ses discours, aucun souverain n'était plus digne de régner ; c'était bien la plus belle âme, le plus noble cœur, toujours accessible à ceux qui souffraient ; en un mot, c'était le plus magnanime des princes de l'Europe. Luiggi, seul, ne semblait pas approuver de telles louanges, car plusieurs fois des traces de dépit et de déplaisir se peignirent sur son front.

Après le banquet, le fils de l'ambassadeur lui parla quelques minutes tout bas ; celui-ci sembla approuver ce qu'il disait ; Luiggi, après avoir salué les dames, se retira immédiatement, et les princesses ne tardèrent pas à suivre son exemple. Alphonse et l'ambassadeur restèrent seuls. Celui-ci pressa le duc de

lui rendre une prompte réponse, voulant par son exactitude, disait-il, calmer l'impatience de son souverain. Le duc d'Est promit de ne pas la faire attendre; cette alliance étant ce qu'il désirait le plus vivement. L'ambassadeur alors ajouta quelques mots qui parurent le troubler et lui causer le plus grand étonnement.

Dès le matin, après son déjeûner, Alphonse se trouvait dans la chambre de sa sœur; Éléonore, dit-il sévèrement, je viens savoir quelle est votre réponse définitive à l'honorable proposition du duc de Milan? Etes-vous décidée à mourir *vieille fille ?*

— Mon dieu, cher frère, je n'ai encore rien arrêté depuis notre dernière conversation.

— Comment, rien? vous moquez-vous de moi? croyez-vous que je souscrirai à vos caprices? Cette alliance est illustre, au-dessus même de ce que vous pouviez prétendre; je veux que vous l'acceptiez. De plus, elle con-

vient à ma politique : ce m'est un appui contre les ennemis de ma souveraineté; et j'ai trop bonne opinion de l'esprit et du cœur de ma chère Éléonore, pour penser qu'elle refuserait de souscrire à une union, qui rehausserait l'éclat de notre famille.

— C'est-à-dire, que ce n'est pas pour moi que vous désirez ce mariage! c'est uniquement pour l'agrandissement de notre maison? Je vous suis obligée, vraiment.

— Trève de sarcasmes; comme chef de la famille d'Est, j'ai toute puissance sur les membres qui la composent, je veux ce mariage; et vous obéirez.

— Le duc Alphonse d'Est doit se souvenir, que lorsque notre excellente mère voulait obtenir qu'Éléonore lui obéît, c'était par de douces paroles qu'elle faisait entendre la raison dans une jeune tête profondément altière; en mourant, ses illustres parens ne donneront

à son frère aucun droit sur elle : il ne peut donc pas lui dire : je le veux, et vous obéirez? D'ailleurs, notre oncle, notre véritable oncle, le cardinal d'Est, ne peut-il être appelé dans cette discussion? ne peut-on lui soumettre ma répugnance pour le mariage?

— Cette répugnance n'est pas naturelle : des raisons secrètes... Ne me forcez pas à donner créance aux discours indiscrets qui me furent rapportés...

— Quoi! quels discours!

— Vous avez pâli, Éléonore; ils sont donc véritables!

— J'ai pâli d'indignation, répondit-elle en se remettant.

— Si je le croyais, Éléonore; voici mes dernières paroles : ou vous épouserez le duc, ou je vous bannirai de la cour.

— Quelle tyrannie! mais je ne le connais pas votre duc; et je suis épouvantée d'être con-

trainte à me livrer à un homme inconnu, à un homme tant vanté par de lâches flatteurs.

— Vous le connaissez, vous l'avez vu !

— Moi, moi ! vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas. Ce jeune seigneur qui accompagnait l'ambassdeur…

— Eh bien !

— C'était le duc lui-même.

— Ah ! on n'a point exagéré les qualités de sa personne; puissent celles de son ame ne l'avoir pas été davantage. Et réfléchissant quelques instans, elle ajouta : — Eh bien, monseigneur, je veux lui parler, je veux m'entretenir avec lui; après je vous donnerai une réponse positive. Consentez-vous, mon frère, à ma demande ?

— Oui ; à condition que vous lui laisserez quelque espérance.

— Je ne sais ce que je ferai.

— Éléonore, songez à la médisance, et que

la raison parle une fois à votre esprit, et vous dise, qu'il ne faut pas rejeter des avantages aussi réels, que ceux qui vous sont offerts; réfléchissez. Je vais faire prier le duc de passer dans votre appartement. Il s'éloigna aussitôt, laissant la princesse stupéfaite d'un semblable incident.

— Que vais-je lui dire, pensa Éléonore! oserai-je avouer ce que je crains de m'avouer à moi-même! surmontons notre émotion! puis-je le tromper! puis-je épouser ce prince, lorsque mon cœur n'est plus à moi! O Torquato, Torquato, je préfère ton amour à toutes les couronnes de l'univers! ces couronnes tomberont en poussière, ces trônes qui me sont offerts seront détruits, mais ton nom, ton nom illustre leur survivra! et tu m'aimes! ô bonheur, ô pensée délicieuse! et son imagination se retraçait les regards, l'émotion que le Tasse éprouvait en sa présence; à ce souvenir, son cœur bondissait de tendresse et d'un plaisir

bien doux ! ce fut ainsi qu'elle attendit l'arrivée du duc de Milan : elle se sentait forte de sa résolution : résolution que la mort n'eût pas changée. Elle attendait, et son cœur battit vivement toute cette longue journée.

Un page d'Alphonse l'annonça enfin ; ce fut alors que le courage qu'Éléonore s'était promis, commença à chanceler ; triste résultat des fautes que nous nous reprochons ! quoiqu'il en soit, la princesse après s'être un peu remise, reçut le duc avec cette grâce qui lui était naturelle. Le page avança un siége, et les laissa seuls.

— Votre noble frère, madame, dit-il, m'assure que vous daignez me faire l'honneur de vouloir vous entretenir avec moi, avant de donner votre consentement à l'hymen qui doit nous unir !

— Oui, monseigneur. Éléonore hésita.

— Parlez, madame, parlez, que pouvez-

vous craindre? je n'ose pas prendre encore le nom d'ami envers vous...

— Seigneur, ce que j'ose réclamer de vous, est l'indulgence...

— L'aimable fille d'Est n'en doit pas avoir besoin : je veux mériter toute sa confiance, qu'elle parle.

— La renommée qui vante vos vertus, et les hautes qualités qui forment votre caractère, m'enhardissent à vous dévoiler le secret de mon cœur... Je le sais, je n'aurai point à m'en repentir. Le jeune duc rougit, pâlit alternativement; le ton solennel d'Éléonore lui faisait entrevoir quelque désappointement pour son amour; cependant il surmonta son émotion, et attendit en silence qu'elle s'expliquât. Eléonore aurait bien souhaité que quelques paroles lui fussent adressées dans ce moment; il est si pénible de désenchanter une douce illusion! il est si pénible d'avouer une faiblesse! vous me

faites l'honneur de solliciter ma main, monseigneur; mon frère met sa gloire et son bonheur à me faire souscrire aux vœux que voux exprimez; mais, seigneur, oserai-je vous faire un tel aveu! mon cœur n'est plus libre... et le noble Luiggi, duc de Milan, ne doit avoir pour épouse qu'une femme qui partage tous ses goûts, toutes ses affections, et dont la tendresse lui appartienne toute entière. J'ai promis amour, attachement à un autre... je vous le demande, seigneur, puis-je manquer à des promesses que j'ai faites de mon plein gré! et voudriez-vous d'une femme qui ne vous aimerait pas!

— Celui que vous honorez de votre attachement, ne peut-il vous rendre vos promesses?

— Il le ferait, que je ne les reprendrais pas.

— J'ose me flatter, madame, que le temps, mes soins assidus, des prévenances de chaque instant, effaceront cet attachement passager...

— Il ne l'est pas ; il est fondé sur les plus brillantes qualités... il est fondé sur une passion profonde que j'ai inspirée... le malheureux mourrait de mon abandon, et je ne le ferai pas. L'entretien que j'ai désiré avoir avec vous, seigneur, avait pour but de vous supplier de ne pas trop presser cet hymen résolu par Alphonse : seule, j'affronterai sa colère; seule, je la braverai.

— Ne pouvez-vous lui nommer cet homme pour lequel vous me sacrifiez !

— Je ne le puis.

— Cet homme ne peut-être indigne de l'honneur qu'il reçoit ?

— Lui! lui! lui, qui honore l'Italie ! lui, dont toutes les bouches répétent le nom et les louanges! lui, indigne de moi! seigneur, vous ne le connaissez donc pas ?

— Je ne connais que de réputation, un homme illustre, quoique bien jeune encore,

un homme dont toutes les voix chantent les vers! c'est lui, peut-être, que vous aimez, madame.

— C'est lui, monseigneur, c'est lui! dit-elle en baissant les yeux.

— Vous ne pouvez être parjure à tant de gloire et de célébrité... Je me retire, madame, heureux si mon éloignement pouvait assurer votre tranquillité et votre bonheur...

— Mon bonheur! il n'en peut être pour moi... jamais Alphonse ne consentirait à ce qu'il devint mon époux... Monseigneur, je refuse votre noble hyménée pour souffrir, et pour gémir éternellement... Je vois toute l'étendue des chagrins qui m'attendent; je les vois, et je ne puis les éloigner de moi! j'aime les tourmens que je vais éprouver pour lui... j'aime pour lui, à braver le courroux de mon frère et de mon souverain : heureuse si, par-là, il pouvait-être convaincu de mon entier dévoûment.

— Heureux mortel! que ne donnerais-je pas pour qu'Éléonore eût ressenti un tel attachement pour moi! que ma vie eût été belle et fortunée! mais, madame, vous n'aurez pas eu en moi une vaine confiance; bien, que mon cœur soit douloureusement froissé, je vais affecter un air serein et tranquille; daignez, cependant, me souffrir quelquefois auprès de vous, afin d'éloigner les soupçons.

— Hélas, monseigneur, ne croira-t-on pas que j'encourage vos poursuites?

— Vous m'avez jugé digne de votre confiance, je saurai la mériter.

— Eh bien, seigneur, je m'abandonne entièrement à votre loyauté. Le duc, après cette conversation, se montra très assidu auprès de la princesse, qui paraissait recevoir ses soins avec plaisir. Alphonse crut que l'union qu'il souhaitait si ardemment, allait bientôt s'accomplir.

XVI.

Un rayon d'espoir s'était glissé dans le cœur de la triste Laura; chaque soir, lorsqu'elle se trouvait seule avec le domestique de Torquato, elle s'informait de ce qui se passait au palais : elle apprit bientôt les assiduités du duc de Milan auprès d'Éléonore, et sa brûlante ten-

dresse en conçut un heureux augure pour son amour.

— Oh! si le dépit pouvait le ramener vers moi, se disait-elle. Si méprisant tant de coquetterie, il rendait enfin justice à sa malheureuse victime! mais elle, l'oublier si vite! lui, qui l'aime avec tant de tendresse et d'abandon! eh! que deviendra-t-il! comment supportera-t-il ce coup fatal! voilà bien les hommes! ils dédaignent, ils délaissent celles qui leur sont dévouées, pour ramper autour du char de femmes, qui les accablent et les abreuvent de dégoûts et de dédains! et Laura savourait avec plaisir les nouvelles que chaque jour elle recevait.

Cependant, Torquato était dévoré d'inquiétude : aucun message de la princesse ne venait rassurer son âme agitée; à mesure que sa santé se raffermissait, son amour reprenait des forces nouvelles : il n'osait interroger Laura; il

sentait bien que des questions sur le sujet qui l'intéressait, déchireraient le cœur de la noble fille.

Enfin, ne pouvant plus surmonter le tourment qu'il éprouve, il se hasarda à demander à sa généreuse garde-malade, ce que faisait le duc de Milan ?

— Il est encore à la cour, lui fut-il répondu.

— Encore ! je croyais qu'il avait été refusé ?

— Non, selon toute apparence...

— Est-ce donc là ce qu'elle m'avait promis ! que dit-on, chère Laura ; ne me cachez rien... ne devais-je pas m'attendre à être son jouet... elle, elle ! que dit-on enfin ?

— Ce n'est pas moi qui dois vous redire les bruits qui courent dans le palais... vous pourriez croire, Torquato, que je les exagère.

— Et depuis quand, ai-je douté de vous, de votre véracité!

— L'amour est incrédule... croit-il les rapports d'un rival...

— Tels qu'ils soient, Laura, je vous croirai; je connais la noblesse de votre caractère; ne m'en avez-vous pas donné cent et cent preuves!... pourquoi la fatalité m'a-t-elle éloigné de vous! nous serions encore heureux!

— Notre bonheur était trop paisible... votre ardente imagination aime à se repaître de chimères; et l'amour ne vit que de tourmens.

— Ah! il ne me les épargnera pas. Je le sens, mes chagrins ne finiront que dans la tombe!... pourquoi t'ai-je aimé? Éléonore! Éléonore! ainsi donc, le duc ne la quitte guère...

— Il est sans cesse près d'elle, et de la duchesse d'Urbin.

— Parle-t-on du prochain mariage?

— On en parle; mais le jour n'est pas encore fixé.

— Et je mourais! étendu sur un lit de misère, de souffrance, j'attendais la mort... sa voix, sa présence viennent m'arracher au trépas!... c'était donc une cruelle ironie! c'était donc de la pitié qu'elle donnait à mon ardent amour! ô fatale dérision! et se cachant sous ses couvertures, il donnait un libre cours à ses larmes et à sa douleur. Laura, inquiète, le consola; peut-être n'est-elle pas coupable, disait-elle. Écrivez-lui, cher Torquato, je porterai votre lettre.

— Est-il vrai? est-il vrai?

— Oui, oui. Allons, un peu de force et de courage; et lui présentant ce qu'il fallait pour écrire, elle s'éloigna pour le laisser libre; en quittant la chambre elle murmurait : folle, folle que j'étais, d'oser croire qu'il reviendrait vers moi! et son cœur oppressé, ne laissa plus

échapper un soupir. Bientôt il lui remit ces vers qu'il venait de composer, et la conjurant de les remettre à la princesse sur le-champ. Je ne le puis que ce soir, répondit la généreuse femme.

« Amour, celle que j'ai tant aimée jeune fille,
» demain, peut-être, je la verrai nouvelle
» épouse, semblable à la rose des jardins quand
» elle déploie son calice de pourpre aux rayons
» ardens du soleil.

» Mais, je n'apercevrai jamais mon heu-
» reux rival sans que mon cœur ne sente le
» poison glacé de l'envie, et si jamais quelque
» flamme compatissante essaie de réchauffer
» mon sein, toi seul, amour, connais quelles
» seront ses nouvelles vicissitudes.

» Malheureux! et je cours voir une main
» détestée essuyer devant moi les larmes de
» ses beaux yeux! comment donc porterai-je le
» fardeau de la vie, si quelque regard, *tendre*

» *encore*, ne vient m'assurer que je ne soupire » pas en vain! » Il ne les lut pas à Laura; mais elle avait eu l'adresse de se saisir du brouillon; après les avoir parcourus, elle se disait; comme il l'aime! et son cœur se serrait davantage. Allons, allons, murmurait-elle, achevons le sacrifice tout entier.

Vers le soir, elle se rendit à l'appartement de la princesse, et remit à Antonia le billet du Tasse; après en avoir pris lecture, Eléonore la fit appeler, et lui fit cette réponse; dites à celui qui vous envoie; que les promesses qu'il a reçues sont sacrées; qu'il ne croie aucun bruit populaire; qu'il doit avoir pleine confiance aux paroles qui lui ont été données. Allez, Félix, allez, et comptez sur mon éternelle reconnaissance. Cette assurance ranima l'espoir du poëte; il revint à la santé, impatient qu'il était de revoir l'objet de sa constante idôlâtrie!

Éléonore cependant éprouvait une vive anxiété; le duc de Milan ne se pressait pas de remplir ses promesses, au contraire, chaque jour le voyait plus tendre et plus assidu auprès d'elle : où me suis-je engagée, pensait-elle? J'étais insensée de croire qu'un homme amoureux travaillerait pour son rival ! Elle attendait en frémissant l'issue de la position délicate où elle s'était placée.

Un jour où triste, désolée, après avoir subi de nouveaux reproches d'Alphonse qui l'accusait de trop de froideur envers le duc Luiggi; ne sachant plus que devenir, et voulant réclamer l'intercession de ce prince pour la tirer du pénible embarras où elle était plongée; elle songeait à le faire expliquer franchement, lorsqu'un courrier arrive de Milan, tout couvert de poussière et de sueur; il était porteur d'un message qui annonçait : que la mère de ce prince était tombée dangereusement ma-

lade, et qu'il eut à partir promptement pour se rendre au siége de son gouvernement. Eléonore respira, et le bénit du fond de son cœur, pour ce noble subterfuge.

Bien qu'il aimât avec passion la noble sœur d'Alphonse, Luiggi ne pouvait supporter l'idée poignante de posséder une femme dont le cœur ne lui appartiendrait pas; pour tenir la parole qu'il avait donnée, il imagina de se faire rappeler au sein de sa famille; aussitôt l'arrivée du courier de Milan, il passa chez le duc de Ferrare, et lui fit part de la triste nouvelle qu'il venait de recevoir; celui-ci n'eut aucun soupçon, et partagea sincèrement la douleur que Luiggi feignait à la crainte de perdre une mère bien-aimée.

— Je vais, seigneur, lui dit-il, me rendre où m'appelle un devoir sacré; après, je viendrai réclamer le bien inappréciable que vous m'avez promis. Me sera-t il permis de présen-

ter mes regrets respectueux à l'aimable princesse Éléonore?

— Je vais vous présenter moi-même, et les deux souverains se rendirent à l'appartement de l'amante du Tasse, qui attendait avec crainte l'issue de cette entrevue. Elle ne pouvait oublier la confidence qu'elle lui avait faite, et tremblait que quelque indice n'instruisît Alphonse de ce qu'elle avait voulu qu'il ignorât, et qu'elle voudrait aussi se cacher à elle-même.

Lorsqu'ils se présentèrent; elle les reçut avec une vive émotion. — Madame, dit le duc de Milan, je viens prendre congé de vous; un devoir sacré me rappelle dans ma capitale; croyez, madame, que ce n'est pas sans un amer regret que je vois éloigner le jour qui devait assurer le bonheur que j'espérais..... Oserai-je me flatter, que vous voyez mon départ avec quelque déplaisir?

— Monseigneur, vos nobles qualités ne per-

mettent pas qu'on oublie si vite les momens que vous avez donnés à ceux qui eurent l'honneur de vous connaître! Croyez, que je n'oublierai jamais les marques d'intérêt que j'ai reçues de vous.

— Mais le duc ne peut tarder à revenir, dit Alphonse.

— J'espère, madame, que le destin ne me privera pas bien long-temps de votre aimable présence. J'emporte mon amour, belle Éléonore; puis-je me flatter d'emporter avec moi un peu de votre amitié... Elle me sera bien chère et bien précieuse.

— Elle vous est acquise, monseigneur; votre généreuse et noble conduite ne vous a-t-elle pas gagné tous les cœurs.

— J'emporte donc votre estime, madame?

— Oui, seigneur.

— Je viendrai bientôt en recevoir de nouvelles assurances. Adieu, madame, adieu, une

mère m'attend; et l'amour doit céder au devoir! Éléonore lui tendit la main; il se baissa pour la porter à ses lèvres, et murmura : êtes-vous satisfaite de mon obéissance? Elle rougit : et les larmes de reconnaissance qui vinrent mouiller ses paupières, furent toute sa réponse. Le duc de Milan les aperçut, et fut payé de sa magnanime condescendance : son noble cœur en sentit tout le prix.

XVII.

Le même jour, la jeune Antonia remit à Félix un billet sur lequel ces mots étaient tracés : *Il est parti, rassurez-vous*. En le recevant, Torquato ne put retenir les élans de sa folle joie ; lui, ordinairement si grave, si sérieux, se mit à bondir comme un jeune chevreau :

Il est parti! il est parti, répétait-il! ô bonheur! Éléonore, Éléonore! tu es donc libre! libre de m'aimer! Je veux la voir, aujourd'hui même. Et sans consulter sa faiblesse, il s'habille, et d'une démarche chancelante, il se rendit à l'appartement de son illustre protecteur, qui lui fit le plus gracieux accueil.

— Vous arrivez à propos, signor, lui dit ce prince, je suis triste et contrarié... n'aurez-vous pas quelque chose à nous lire? Depuis votre convalescence, n'avez-vous pas un peu travaillé?

— Oh! bien peu, monseigneur; mais, cependant, si vous désirez entendre un chant ou deux de notre *Jérusalem*, je suis à vos ordres.

— Je le veux bien. Qu'on appelle la princesse Éléonore. A ce nom, le poète se troubla; la duchesse d'Urbin dit au page, qui se disposait à obéir à cet ordre :

— Restez, je vais chercher ma sœur. Elle n'avait pas été sans s'apercevoir de l'intérêt qu'elle prenait à Torquato. Les femmes sont si habiles à deviner les sentimens qui agitent le cœur des autres femmes, qu'il est bien difficile de tromper sur ce point leur finesse et leur sagacité. Lucrèce tremblait qu'Éléonore ne se trahît devant le duc Alphonse. Elle sortit donc, sans faire attention qu'il la priait de ne pas se déranger, et qu'un page pouvait bien aller quérir la princesse ; elle s'éloigna sans vouloir l'écouter, tant elle craignait que la vue du poète ne la troublât, et ne fît découvrir ce qu'il était si important de cacher.

— Chère Éléonore, dit-elle, je viens vous annoncer une nouvelle qui va vous étonner...

— Laquelle, mon excellente sœur ?

— Laquelle ? retenez bien votre émotion...

— Que voulez-vous dire ?

— Que Torquato, va nous lire quelques fragmens de son beau poème!

— Torquato! Torquato! se pourrait-il?

— Allons, venez. J'ai voulu moi-même vous l'annoncer... on interprête souvent à mal, ce qui est très innocent... Venez, on nous attend. Éléonore pressa la main de sa sœur pour tout remerciement. Elles s'étaient comprises toutes deux; Éléonore ne pouvait qu'être sensible à ce procédé rempli de tant de délicatesse et d'une amitié si tendre.

Lorsqu'il entendit les pas des princesses, le cœur de Torquato battit avec violence, et son visage se couvrit d'une pâleur mortelle; Alphonse s'en aperçut, et fronça légèrement le sourcil; cependant, voilant son déplaisir sous le dehors de l'intérêt, il lui demanda avec une feinte bonté : Je crains que vous n'ayez entrepris au-dessus de vos forces, signor Tasso? Il remercia le duc, et l'assura que la faiblesse

qu'il éprouvait était une suite de sa maladie, et que cela n'était absolument rien.

Éléonore entra à la suite de la duchesse; celle-ci fit au poète le plus gracieux accueil : la princesse lui témoigna d'une voix émue et faible combien elle avait pris part à son indisposition; il la remercia, et commença sa lecture.

C'était l'épisode si piquant d'Armide et de Renaud. Alphonse charmé et séduit par les peintures d'amour qui s'y trouvaient, et du grand talent qui s'y déployait, oublia les soupçons qu'il avait conçus sur l'intelligence qui pouvait régner entre sa sœur et Torquato. Il lui rendit toute son amitié et toute sa bienveillance, et ne vit plus en lui que le plus grand génie de l'Italie! et son immense talent avait regagné toute confiance de son illustre protecteur.

Combien il se trouvait heureux, ce noble fils

des muses de la poésie, du retour des bontés d'Alphonse? En vain le prince Orsini cherchait-il par de fréquentes allusions à ruiner son crédit auprès du duc; celui-ci riait de ses efforts impuissans, et croyait que cette malveillance n'était que l'effet de la supériorité du poète sur cet homme, jaloux de la grande réputation dont ses talens supérieurs le faisaient jouir! il le lui disait même quelquefois.

Un message venu de Mantoue, annonce à Torquato la maladie et le danger où se trouvait son père, et lui enjoignant de partir sur-le-champ, s'il voulait recevoir ses derniers soupirs; alarmé, il se disposa à se mettre en route après avoir présenté ses respects au duc et aux princesses, ses sœurs.

— Bernardo le reçut avec la plus vive tendresse, je ne mourrai pas sans te revoir, dit-il en l'embrassant : mon bien-aimé fils! mon orgueil, ma joie! il le serra dans ses bras, lui

prodigua mille caresses, cette vue chérie sembla le ranimer, et chasser loin de lui la souffrance et la maladie.

Mais ce mieux passager s'évanouit bientôt; vers le soir, le lit du vénérable père était entouré de son fils, de ses serviteurs et du prêtre qui avait reçu sa dernière confession : Torquato, dit le mourant avec effort, mon Torquato, j'ai vécu long-temps dans l'exil : l'exil, fardeau pénible, et dont l'âme a peine à supporter le poids? Mon fils, je tremble à mon heure dernière, que ta vie soit encore moins heureuse que la mienne! reçois ma bénédiction, et si Dieu dans sa bonté infinie, exauce mes prières, il jetera sur toi un regard de bienveillance et de protection! je tremble, ô mon fils, je tremble pour ton avenir... Ta carrière est dangereuse... des ennemis environnent les hommes de génie... et tu en as, mon fils... embrasse ton père, qui meurt avec

le regret de te laisser sans fortune..... mais, nos malheurs te sont connus... je ne les ai pas cherchés... j'ai suivi, je le crois, le sentier de l'honneur..... je n'en ai pas dévié. — Adieu, mon fils, adieu, je te bénis; et ses mains défaillantes cherchaient encore le noble front de Torquato qui, les yeux inondés de pleurs, balbutiait : mon père! mon père! Il mourut, l'homme de bien, et son âme fatiguée des souffrances qu'elle avait éprouvées ici-bas, alla recevoir une éternelle récompense vers celui qui nous tient compte des misères qui nous ont accablés sur cette terre de douleur.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, après avoir versé d'abondantes larmes sur la tombe de celui qui l'avait aimé jusqu'au dernier soupir (1), le Tasse déposa les restes pater-

On grava seulement sur le marbre cette inscription : *Ossa Bernardi Tassi*. Peu de temps après le pape ayant ordonné que tous les tombeaux qui embarras-

nels dans l'église de Saint-Gilles, où, par les ordres du duc de Mantoue, dont Bernardo Tasso était le secrétaire; un superbe mausolée en marbre lui fut érigé. Lorsque ces soins pieux furent remplis, il revint en toute hâte à Ferrare; l'amour ne le rappellait-il pas ?

Pendant que Torquato s'acquittait tristement de ce devoir filial, la haine n'était pas restée inactive : Orsini, instruit par l'homme qui lui était vendu, du séjour de l'étudiant dans la chambre du malade, et qu'il soupçonnait une femme, disait-il ; Orsini voulant s'assurer si ce rapport était véritable, avait épié

saient les églises fussent détruits ; celui de Bernardo eut le même sort. Le Tasse s'en plaignit dans un sonnet au cardinal Albano en ces termes : « Les os de mon » père ne sont plus enfermés dans un tombeau de » marbre, que l'on puisse entourer de beaux éloges en » prose et en vers ; ils sont cachés indignement dans le » sein de la terre. »

les actions de l'étranger, et n'avait pas tardé à reconnaître la généreuse Laura.

Comme cette créature lui est dévouée, murmura-t-il! mais, qu'a-t-il donc de si séduisant? Il me semble que mes traits peuvent bien rivaliser avec les siens! C'est sa réputation de bel esprit qui attache à son char toutes ces femmes extravagantes! Cette Laura, si belle, si jeune! se laisser ainsi abreuver de mépris! se faire l'esclave d'un infidèle! savoir enfin qu'il aime ailleurs, et vouloir d'un indigne partage! O honte! mais je veux le blesser dans son orgueil, cet homme que je hais; et elle aussi, cette jeune insensée!

— Monseigneur, dit-il à Alphonse, quand je vous disais que notre illustre Torquato était aimé des belles! et de plusieurs à la fois! même on assure que cet ami dévoué qui ne l'a pas quitté dans sa dernière maladie, est une femme déguisée.

— Bah! quelle folie! aurait-il osé compromettre ainsi une demeure royale! aurait-il osé souiller ainsi les murs de ce palais! je ne le crois pas.

— Ah! monseigneur le voit avec trop d'indulgence!

— Et vous, vous le jugez avec une étrange rigueur. Rivalité d'amour, sans doute!

— Monseigneur peut-il croire que je me placerais sur le même niveau qu'un poëte, un Torquato!

— Monsieur le prince, Torquato est d'une noble famille, Torquato est mon gentilhomme, et ne mérite pas de semblables dédains; d'abord, par ma protection, et par l'immense réputation dont il jouit, et qu'il a mérité.

— Je le répète, monseigneur le juge avec trop de bonté; tout le monde ne convient pas de cette brillante renommée. Guarini m'a fait

apercevoir de nombreuses taches dans ses ouvrages.

— Ah! ne sont-ils pas du même métier! et rend-on justice à celui qui court la même carrière que nous!... non, non; enfin, ne peut-on connaître cette belle déguisée?

— Quand vous voudrez, monseigneur.

— A l'instant même. Orsini donna l'adresse de l'hôtellerie où logeait l'étudiant. Bientôt un officier d'Alphonse s'y rendit, pour lui intimer l'ordre de se rendre sur-le-champ au palais des ducs de Ferrare.

En recevant ce message inattendu, le premier mouvement de Laura fut de ne pas obéir; mais bientôt elle sentit la conséquence de ce refus; il me ferait traîner devant lui par ses sbires, se disait elle; et Torquato n'est pas là pour s'opposer à cette violence! allons, allons-y, puisqu'il faut obéir à des ordres injustes. Elle se rendit donc avec l'officier à l'apparte-

ment du duc de Ferrare. Le prince Paolo Orsini était là. Ce fut un grand déplaisir pour elle.

Les yeux baissés, le front couvert de rougeur, Laura se présenta devant lui : Alphonse la regarde et la reconnaît : c'est vous, madame, c'est vous, dit-il? et sous ce déguisement! vous avez, dit-on, soigné le seigneur Torquato sous cet habit!

— Oui, monseigneur.

— Il doit vous savoir gré de ce généreux dévoûment.

— Torquato est ici sans parens, sans famille; qui, mieux que moi, pouvait veiller sur lui, et prendre soin de sa vie!

— Ainsi les gens de ma maison, mes médecins, mes officiers, mes serviteurs ne pouvaient suffire au signor Tasso?

— L'amitié est plus active que les soins d'êtres indifférens.

— Il lui fallait ceux de la noble fille des Pé-pérara.

— Pardonnez, monseigneur, j'ai dû faire ce que j'ai fait. D'ailleurs, il ignorait que je fusse à Ferrare; s'il se trouve un coupable ici, c'est moi, moi seule!

— Je le vois, vous n'avez pas craint de souiller les murs de mon palais par une passion honteuse et insensée!

— Jamais l'amour que Torquato inspirera, ne sera honteux ni dégradant! heureuses celles qui pourront ressentir pour lui un tel attachement!

— Vous concevez, madame, que la ville de Ferrare ne peut plus long-temps recéler dans ses murs, une semblable liaison!

— Monseigneur, je les quitterai ces murs, où l'amitié la plus sainte est jugée si cruellement.

— Vous n'aimez pas le Tasse d'amour, peut-être!

— Je l'aime... oui, je l'aime! mais, lui, n'a pour moi qu'une amitié sainte et pure... il reçoit mes services, et ne les demande pas. D'ailleurs, mourant, comme il était, pouvait-il connaître la main qui lui rendait quelques soins ? s'il l'eût connue... trop noble, trop grand pour vouloir que la honte s'attachât à mon front, il les eût refusés. Je suis sa sœur, son amie, rien de plus.

— Ah! belle Laura, vous ne nous persuaderez jamais à nous autres hommes, qu'on ait pour vous qu'une simple amitié...

— Je n'ai pas besoin de l'honneur d'être interrogée par vous, signor Orsini. Le duc daigne me faire quelques questions, et je lui réponds du mieux qu'il m'est possible. Elle salua avec dignité, et se retira.

Aussitôt quelle fut rentrée chez elle, Laura ordonna au vieux Carlo de faire les apprêts

du départ ; ils furent bientôt terminés ; avant de quitter le lieu où vivait celui auquel elle était si tendrement attachée, Laura écrivit ce peu de mots : « Adieu, adieu, mon cher Tor-
» quato, on me chasse ! peut-être, hélas ! ne
» vous reverrai-je plus ! adieu ! adieu ! mon
» cœur est brisé ! encore une fois adieu, pen-
» sez quelquefois à votre véritable amie ! »

XVIII.

Lui, le noble poète, revenait tout pensif en songeant à celles qu'il avait quittées depuis peu de jours; la première image et la plus caressée par sa vive et brûlante imagination, était celle d'Éléonore! oh! comme il aimait à se rappeler ses paroles, son doux sourire! et ce mot

divin, ce mot qui avait fixé sa destinée, qu'il aimait à le redire! *je vous aime, je vous aime, Torquato!* Absorbé dans ces douces pensées, il n'aspirait qu'à l'instant heureux où ses yeux pourraient revoir la femme qu'il adorait!

Cependant, il donna un souvenir à Laura; Laura, dont il avait reçu tant de marques d'un attachement désintéressé, et que rien n'affaiblissait. L'ame noble de Torquato pouvait-elle ne pas être touchée profondément de ce dévoûment si généreux! malheur, malheur à l'homme qui dédaigne l'amour qu'il a inspiré, qui méprise celle qui le ressent encore, et qui n'a pas la force de suivre l'exemple qu'il lui a donné de l'oublier!

A son arrivée à Ferrare, Torquato reçut le billet de Laura : profondément touché, il soupira, et se promit bien de lui donner promptement de ses nouvelles; après s'être affermi dans cette résolution, il alla présenter ses

hommages et son respect au duc et à sa noble famille. Bientôt, d'après un doux message que lui remit Antonia, il trouva la princesse à la chute du jour, sous un bosquet de fleurs odoriférantes; transporté de cet acte de bienveillance, il lui réitéra les sermens de l'aimer jusqu'à la mort; Éléonore imita son exemple; ils étaient si heureux de se revoir après cette absence, bien qu'elle n'eut duré que peu de jours !

Peu de temps après le retour de Torquato, vint un courrier du duc de Milan pour Alphonse, porteur d'une lettre, qui annonçait qu'un prince voisin de ce duché venait de l'attaquer, ce qui mettait Luiggi dans la nécessité de retarder son mariage avec la princesse Éléonore; fasse le ciel, disait-il en terminant, que ce malheur ne me frappe pas au point de briser un hymen qui devait assurer ma félicité! Le front du duc se rembrunit, il pensa que peut-être Luiggi,

instruit des bruits qui avaient courus sur la folle passion du poète, cherchait par quelque moyen à rompre l'union projetée.

Furieux de ce contre-temps, il s'en plaignit vivement à la duchesse d'Urbin, qui rejeta bien loin cette idée, comme offensante pour sa sœur; et par sa chaleureuse défense, remit un peu de baume dans cette âme orgueilleuse. Mais Lucrèce ne tarda pas à informer Éléonore des soupçons que le duc son frère avait conçus sur leur attachement réciproque.

Cependant, Torquato voulut savoir quel sujet avait pu déterminer le duc, ou ses ministres, à éloigner Laura; il pria donc ce prince de lui accorder un moment d'entretien, ce qui lui fut accordé : — Monseigneur, dit-il, oserais-je vous supplier de me dire quel motif a pu porter ceux qui commandent en votre nom, à chasser de vos états une femme inoffensive; serait-ce son attachement pour moi?

— Son travestissement méritait cette sévérité...

— Comment, monseigneur, l'habit qu'elle portait ne devait-il pas la mettre à couvert de la médisance! D'ailleurs, je le jure, à vous, qui êtes mon bienfaiteur, Laura n'est pour moi qu'une sœur, une amie... elle m'a donné des soins si tendres et si assidus, que ma reconnaissance pour tant de dévouement, durera autant que ma vie! Et pourquoi tant de rigueur! les mœurs plus que libres de l'Italie, ne permettent-elles pas quelques faiblesses! Citerai-je toutes les femmes de Ferrare, qui, placées dans les premiers rangs de la société, ont quelque chose à se reprocher, et qui malgré leur conduite équivoque reçoivent les honneurs, les respects du monde, et qui sont admises partout?

— Oui, ce que vous dites peut être juste, j'en conviens; mais ici le cas est différent;

l'homme auquel cette femme rendait quelques services, était-un gentilhomme de ma maison ; devais-je ,moi - même laisser planer sur elle d'odieux soupçons ? N'ai-je pas des sœurs ! une épouse! des parentes jeunes et aimables! Signor Torquato, ne parlons plus de cela ; ce qui est fait, est fait ; je ne reviens pas sur mes décisions. Laura Pépérara a elle-même avili son rang, en se montrant dans Ferrare sous un déguisement indigne d'elle : qu'elle ne se plaigne donc pas : elle-même s'est attiré sa disgrâce.

— Je croyais, monseigneur, que la protection dont vous m'honorez, devait mettre ceux qui me sont attachés à l'abri d'injustes mesures.

— C'est à cause de cette même protection que j'ai dû agir ainsi. Je vous l'ai déjà dit : qu'il ne soit plus question de cela. Et le duc le congédia. Torquato confondu murmurait

en se retirant : Alphonse, Alphonse, ce caractère, que je croyais si noble, serait-il sujet à se laisser prévenir, à céder aux influences qui lui sont données? O malheur, malheur, en ce cas, à ceux qui pourraient encourir votre inimitié!

XIX.

La duchesse d'Urbin se rendit chez la princesse ; chère sœur, dit-elle, Alphonse est soupçonneux ; Alphonse est sans doute intervenu par quelque ennemi de Torquato..... il croit qu'il vous aime..... et tremble que vous ne répondiez à cet amour...

— Quelle idée, s'écrie Éléonore avec émotion; quelle idée! d'où vient s'imagine-t-il que Le Tasse ait de l'amour pour moi!

— Je le crois aussi.

— Vous! vous, ma chère Lucrèce! vous voulez vous amuser..... Torquato m'aimer..... quand Laura Pépérara fait tant d'extravagances pour lui.

— C'est justement pour cela qu'il vous aime... et vous l'aimez!

— Ma sœur! ma sœur!

— Ne vous effrayez pas ainsi! cachez-le plutôt aux yeux d'Alphonse; aux yeux de toute la cour; avez-vous pensé que vous puissiez tromper le regard vigilant d'une amie! Vous l'aimez, Éléonore, et je vous plains! A quoi vous conduira cet attachement! à la perte de Torquato... votre rang ne vous permet pas d'unir votre sort au sien! que de chagrins j'entrevois!

— Lucrèce, je l'aime, oui, je l'aime!

— Qu'est devenu le temps, où, le sourire sur les lèvres, vous me disiez avec une légère ironie : Oh! *ma sœur est toujours indulgente pour les nouveaux-venus.*

— Ah! j'avais tort, j'avais tort! Que faut-il faire pour éloigner le danger qui le menace? que faut-il faire pour étouffer les soupçons dans l'ame d'Alphonse?

— Il faut qu'il parte, il faut qu'il quitte Ferrare!

— Qu'il parte! lui! lui! quitter la cour de mon frère, le seul asile qu'il ait au monde! et où ira-t-il, mon Dieu!

—Notre oncle, le cardinal d'Est, se rend à la cour de France, chargé d'une mission par le souverain pontife : il faut qu'il le suive; notre oncle a de l'amitié pour lui, et ne refusera pas de l'admettre au nombre de ses officiers!

— Partir ! partir ! il me faudra donc moi-même me priver du seul charme de ma vie !

— Eléonore, il le faut. Craignez que le duc ne fasse épier vos actions : craignez qu'il ne lise dans vos yeux l'attachement que vous avez l'un pour l'autre...

— Je saurai m'observer... je serai prudente.

— Le sera-t-il ? n'ai-je pas vu l'amour respirer dans tous ses mouvemens ; il ne pouvait le cacher ? N'ai-je pas vu quel trouble il éprouvait en votre présence ? A-t-il pu, lorsqu'il revenait de rendre les derniers devoirs à son père, dissimuler son bonheur en vous revoyant ! Toute son âme était passée dans ses brûlans regards ! Éléonore, craignez d'éveiller la colère du duc, notre frère. Le conseil que je vous donne est dicté par la prudence, par l'amitié, suivez-le.

— Et qui aura assez de pouvoir sur lui, pour le décider à quitter ce séjour ! séjour, où

depuis quelque temps il se trouve si heureux!

— Ce sera moi! je tâcherai d'appeler sa raison à mon aide; je lui ferai entrevoir les périls de sa position... de la vôtre... J'espère pouvoir réussir.

— Ma sœur, il dédaignera les périls; il les méprisera...

— Mais les vôtres? car vous en courez aussi, Éléonore : on ne brave pas impunément le pouvoir suprême, et Alphonse sait le faire respecter.

— Eh bien! ma sœur, faites ce que vous jugerez convenable.

— C'est dit, allons, du courage.

— Le verrai-je avant son départ?

— Oui, oui, enfant. Lucrèce l'embrassa tendrement, en disant : Je vais lui faire écrire à notre respectable oncle, qu'il désire l'accompagner dans son voyage; il ne sera pas refusé, j'en suis certaine.

— Quelques heures après cette conversation, Torquato, debout devant la duchesse, pâle, et les yeux remplis de larmes, écoutait avec une profonde tristesse, les discours qu'elle lui tenait, et qui tous tendaient à lui faire sentir la nécessité de son départ! il répétait sans cesse : la quitter! la quitter! elle! mon bonheur et ma vie! et ses larmes coulaient.

— Voulez-vous attirer sur elle la colère de notre frère? si vous-même vous demandez à partir pour la France, les soupçons d'Alphonse s'éloigneront avec vous! il est urgent, il est raisonnable de faire à présent ce sacrifice, que de le vouloir lorsqu'il ne sera plus temps. Quelques mois d'absence seront bien vite écoulés...

— Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert lorsque je me rendais auprès d'un père au lit de mort? il me semblait qu'en m'éloignant, je m'arrachais le cœur..... Je reviens, et vous voulez que je parte encore... Toute réflexion

faite, madame, je n'obéirai qu'à ses ordres.

— Vous les recevrez bientôt. Elle congédia Torquato, qui désespéré, se retira la mort au fond du cœur.

La duchesse fit part à la princesse du désir de son amant : allons, point de faiblesse, lui dit-elle ; il faut mieux faire un léger remède lorsque le mal est peu de chose, que lorsqu'il est arrivé à son dernier période ; l'essentiel à présent, est de dérouter les soupçons qui planent sur vous ; de la prudence, et vous les dissiperez.

— Vous le voulez, ma sœur ; eh bien ! qu'il se rende dans votre appartement demain, je m'y trouverai.

Le jour suivant, Torquato fut exact au rendez-vous ; bien que son cœur éprouvât une vive appréhension, il ressentait pourtant une joie indicible ; il allait la voir seule, lui parler sans témoins ; car depuis son retour, il n'avait

pas joui d'un semblable bonheur! aussi en savourait-il d'avance les délices! Il allait entendre cette voix qui faisait vibrer toutes les fibres de son cœur! pourtant cette voix allait le bannir des lieux qu'elle habitait, mais qu'importe! il allait l'entendre, la voir, lui parler, et tout était oublié! Étrange effet d'une aveugle et forte passion, qui préfère une seule minute de bonheur présent, et qui dédaigne le siècle de souffrance que l'avenir lui réserve! Il croit, l'insensé, que la force ne lui manquera pas au moment du danger! Oh! qu'il se trompe. La duchesse s'éloigna lorsqu'il arriva chez elle. Torquato se voyant seul avec Éléonore, tomba à ses genoux, sans pouvoir proférer une parole, et perdu dans une douce comtemplation; elle aussi le regardait-elle avec amour...

— Vous savez, Torquato, le douloureux sacrifice qui nous est imposé!

— Vous le voulez donc, madame?

— Puis-je le vouloir, cruel! oh! non; s'il ne dépendait que de moi, vous ne quitteriez pas ce palais.

— Cependant, vous l'ordonnez.

— Je ne l'ordonne pas, je prie... oui, je vous supplie de vous éloigner pour quelque temps... Alphonse a les yeux sur nous... et nous pouvons nous trahir.

— Aimable, adorée Éléonore, qui veut bien s'associer avec ma chétive existence! elle a dit, *nous! nous!* mot charmant... est-il vrai, vous voulez partager la misère de Torquato!

— Ah! s'il m'était possible, j'en ferais gloire!

— N'avez-vous pas dit *nous*!

— Je l'ai dit, je le répète; rien dans l'avenir de ce qui pourra vous intéresser, ne me sera indifférent... Éléonore d'Est ne vous a-t-elle pas dit qu'elle vous aimait! la croyez-vous

changeante ainsi que la fortune! pensez-vous que ce fut sans combats qu'elle a pu oublier la dignité de son sexe et de son rang! Torquato, vous m'êtes cher, vous êtes digne de mon profond attachement; je vous demande aujourd'hui une preuve de celui que vous avez pour moi! partez, partez... mon cœur saignera plus d'un jour de votre absence... mais l'espoir de nous retrouver bientôt me soutiendra; je me dirai; à cette heure, il pense à moi; il sait que c'est l'heure où j'entends l'office : celle où je me rends chez mon frère; celle, où je cause avec ma sœur; enfin, celle où nous recevons des visites : il n'oubliera rien, je l'espère... et moi, si loin, si loin de vous, que saurai-je de vos actions! Cette touchante phrase l'émut profondément, il posa sa figure désolée sur les genoux de la princesse; noble et divine amie, dit-il en baisant ses mains avec transport, vous daignerez donc vous souvenir que je

vous adore, que ma vie vous appartient; que le temps, l'absence, ces funestes destructeurs de l'amour, ne feront qu'accroître le mien! oh! bien chère Éléonore, vous n'en doutez pas! non, vous n'en douterez jamais!

— Ah! jamais! jamais! eh, comment pourrais-je être insensible à cet attachement si tendre, si dévoué! cher Torquato... je vous aimerai toujours... mon cœur saigne de cette cruelle séparation... ami, laissez-moi mon courage... j'en ai besoin... moi, je serai seule ici... à qui parlerai-je de vous! de ma douleur!

— Et moi, loin de vous il me faudra vivre... ces êtres indifférens qui vont m'accabler de louanges, ne sauront pas deviner les souffrances dont je serai déchiré; ils me croiront heureux loin de vous! loin de vous, madame... ô supplice! ô malheur! mais, vous me jurez, que jamais vous ne douterez de ma foi... vous me le promettez! Un tendre sourire fut toute

la réponse de la princesse; elle posa ses lèvres sur le noble front de son amant, et murmura bien bas, bien bas : partez, partez pour la France, vous n'y serez pas seul... mon cœur vous y suivra! Ils scellèrent d'un long baiser cette triste et douloureuse séparation. Adieu, adieu, répétaient ils avec douleur : adieu! et leurs mains entrelacées avaient peine à se détacher? enfin, le Tasse s'éloigna en cachant sa faiblesse, et ses larmes.

Le vertueux cardinal d'Est se trouvait à Ferrare en ce moment; Torquato, bien malgré lui sans doute, lui témoigna le désir de l'accompagner en France — Le duc consentira-t-il à ce voyage, lui dit le prélat avec bonté? voudra-t-il se priver de celui qui fait l'ornement de sa cour? quant à moi, mon ambassade ne peut que se glorifier d'avoir parmi ses officiers un homme aussi illustre que vous, mon cher Torquato; j'en conviens, rien ne pouvait me

faire un plus grand plaisir qu'une telle demande. Je verrai mon neveu, et tâcherai d'obtenir son consentement.

Le vénérable prince de l'église ne perdit pas un moment pour solliciter l'agrément d'Alphonse, qui, surpris d'un tel désir de la part de son oncle, répondit : — Votre protégé, monseigneur et oncle, ne partira pas... des liens d'amour le retiennent à Ferrare : il ne vous suivra pas; j'en suis certain.

— C'est lui qui le désire.

— Lui, lui! cela m'étonne.

— C'est pourtant réel. Y consentez-vous ?

— De tout mon cœur. Je suis bien aise qu'il s'éloigne, cela fera taire ceux qui veulent sa ruine, et qui cherchent tous les moyens pour que je lui retire mon amitié et ma protection.

— Écoutez-vous les propos des courtisans, toujours jaloux des hommes dont l'honorable réputation les rapetisse à leurs yeux, bien qu'ils

ne veuillent pas en convenir! croyez-vous, mon cher Alphonse, que Torquato n'ait pas d'envieux? allons, vous me le cédez.

— Oui, monseigneur, oui.

Satisfait d'avoir obtenu ce qu'il désirait, le digne cardinal se hâta d'en faire avertir l'illustre poète;... le duc même cédant à un mouvement généreux, lui fit des présens assez considérables. Tout étant prêt pour le départ, Torquato écrivit une lettre d'adieux à Laura, et partit après avoir revu la princesse, et lui avoir exprimé tout son désespoir. Ils se quittèrent après s'être fait mille et mille sermens de s'aimer toujours.

XX.

Catherine de Médicis régnait sous le nom de Charles IX ; cette reine, dont l'adroite politique savait tour-à-tour attacher les différens partis qui divisaient la France, au char que sa main habile conduisait ; Catherine, profitant de la jeunesse du roi, et ne voulant pas

quitter les rênes de l'empire, l'entourait à dessein de fêtes, de plaisirs; et même, si les chroniques sont véridiques, avait su faire captiver cette âme ardente et faible par les charmes et l'amour de Marie Touchet, qui gouvernait en souveraine, et le cœur, et les sens de ce jeune monarque.

Cependant, cette même politique venait de s'assurer un puissant appui, en unissant Charles, avec la douce et aimable Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien; cette union faisait une diversion à l'amour de ce prince, et l'attachait davantage à sa maîtresse, par les soins qu'il lui fallait avoir pour cacher cette intrigue aux yeux de sa charmante épouse; Charles enfin, tyrannisé par la jalousie de Marie, et par les égards qu'il devait à Elisabeth, laissait à sa mère tout le fardeau de la couronne; même, sa reconnaissance pour elle lui semblait encore au-dessous des peines et des

fatigues dont elle était accablée par le poids d'aussi grands et d'aussi pénibles travaux. Médicis feignait de succomber sous le faix, mais son ambition pourtant ne le trouvait encore que trop léger.

Les fêtes, les plaisirs se succédaient donc sans relâche à la cour de France ; tout y respirait l'amour et la galanterie; les fils de Médicis étaient déjà liés par de folles intrigues, et Marguerite, sa fille bien-aimée, avait déjà su captiver la tendresse du superbe Henry de Guise. Les jeunes princes s'occupaient de frivolités, et Catherine de son astucieuse politique.

Le jour où le cardinal d'Est fut présenté à l'audience royale, Charles était assis sur le trône; deux siéges de même hauteur étaient placés auprès de son fauteuil ; à sa droite se trouvait Catherine, et à sa gauche, la belle et timide Elisabeth d'Autriche; plus bas, à côté

de l'impérieuse fille des Médicis, se voyait la belle Marguerite de Valois, dont le regard, rempli de fierté et d'ardeur, annonçait qu'un jour l'impétuosité de cette ame de feu, inspirerait les plus violentes passions, qui peut-être pourraient bien être partagées par celle qui les aurait fait naître. Auprès des reines et des princesses se trouvaient un nombre infini de belles femmes, qui toutes étaient ce qu'on appelait alors; *filles d'honneur.*

Lorsque ses lettres de créance furent remises au secrétaire du monarque, le cardinal présenta les personnes de sa suite, et les nomma l'une après l'autre selon leur rang ; quand le nom de Torquato Tasso fut prononcé, le cercle des courtisans, par un mouvement rapide, se resserra; tous les regards se fixèrent sur l'homme illustre que le cardinal venait de nommer ; Charles lui-même, entraîné par le besoin de rendre hommage au génie dont il connais-

sait les ouvrages, et qui faisaient ses délices, Charles descendit quelques degrés, et tendant la main au poète : — Seigneur Torquato, dit-il, la France et la cour vous remercient de l'honneur que vous avez bien voulu leur faire; comme souverain de cette belle contrée, nous mettrons tous nos soins à vous en rendre le séjour agréable; j'ose espérer, que madame ma noble mère, la reine mon épouse, et ma sœur de Valois, se joindront à moi dans cette occurrence. Catherine assura que rien ne pouvait lui faire un plus vif plaisir que de pouvoir offrir l'hospitalité au plus beau génie de l'Italie! Le Tasse, ému de tant de marques de bienveillance, exprima en nobles termes toute la reconnaissance qu'il éprouvait.

— Conviens, ma chère Fosseuse, disait Marguerite en rentrant dans son appartement, que ce Torquato est bien l'homme le plus agréable que nous ayons encore vu?

— Ah! madame, nos jeunes seigneurs le valent bien.

— Oh! vraiment non! quel feu dans le regard! et s'il exprime l'amour aussi bien qu'il l'écrit, ce doit être enchanteur d'être aimée de cet homme-là... Que te dirai-je? il me prend fantaisie de lui inspirer une passion...

— Et le duc de Guise?

— Le duc Henry! il m'ennuie! Voilà déjà un an que je l'aime. Et c'est bien long une année... tu crois donc que je dois l'aimer éternellement... oh! non, ma foi.

— Il jetera feu et flamme; lui, qui espère devenir votre époux!

— Ma mère les hait, les déteste, ces Guise... c'est là le sujet de nos querelles; elle me gronde vraiment de mon fol attachement pour lui... moi, qui ne veux pas céder ni aux ordres, ni aux remontrances, je souffre ses assiduités. Catherine sera charmée de mon infidé-

lité, j'en suis sûre; mais franchement, je ne l'aime pas; elle m'a juré cent fois qu'elle ne me le donnerait pas pour mari. Le front de ma belle Marguerite, dit-elle, ne doit fléchir que sous le poids d'une couronne, et les Guise n'en ont pas une à lui donner..... D'ailleurs, un mariage avec une fille de France, les rendrait trop puissans; ils ne le sont que trop déjà; mais, Dieu me pardonne, je crois que je m'embarrasse dans la politique; n'allons pas sur les brisées de madame notre mère; elle est trop jalouse de ses droits! quoi qu'il en soit, je veux essayer de séduire le poète italien.

— Il ne vous résistera pas, madame.

— Flatteuse! qui sait? il a peut-être laissé là-bas quelque tendre engagement... Il aura promis fidélité, et ces poètes sont enthousiastes... ils ont des idées à eux.

— Pourrait-il être insensible aux charmes

de la plus belle princesse de l'Europe? D'ailleurs, l'absence, ce fléau de l'amour...

— Tu crois donc, vraiment?...

— Je crois tout. Pauvre Guise, que je le plains.

— D'autres le consoleront.

— Pourra-t-on le consoler de la perte de la tendresse de l'aimable Marguerite, la reine de la beauté!

— Ainsi, tu me conseilles de tenter l'aventure...

— Oh! moi, je ne conseille rien; je m'en lave les mains.

— Folle! allons nous mettre à notre toilette, et tâchons de paraître avec quelque avantage aux yeux que nous voulons charmer. Effectivement, le soir elle était dans une parure ravissante, qui réunissait le bon goût à l'élégance. Marguerite était en ce moment la plus belle femme de la cour de France!

Marguerite causa plusieurs fois avec celui qu'elle voulait séduire; charmée de son esprit et de l'étendue de son savoir, ce qui n'était qu'une fantaisie, devint un amour véritable; amour aussi violent, mais aussi fugitif que cette princesse pouvait le ressentir!

Charles IX aimait la poésie; lui-même faisait des vers qui l'emportaient alors sur ceux de Baif, de Belleau, de Jodelle; il eut donc de fréquens entretiens avec Torquato, et chaque entretien augmentait l'estime qu'il avait conçue pour lui dès le premier moment.

Ce monarque lui en donna un jour une assez grande preuve; « un poète français qui jouissait de quelque réputation, avait été condamné à mort. Le roi rejeta toutes les sollicitations en faveur du coupable, il jura même qu'aucun sursis ne serait accordé à l'exécution. Le Tasse, touché de compassion pour le sort du poète, mais n'osant pas demander ouvertement sa

grâce, que Charles ne paraissait pas disposé à accorder, employa pour l'obtenir un moyen un peu détourné. Il se présente devant le roi, et lui dit : *Sire, je viens, au nom de la philosophie, prier votre Majesté de faire mourir promptement un malheureux, qui par son crime a appris au monde combien les principes de la philosophie sont d'un faible secours contre la fragilité humaine.* Charles IX fut frappé de cette manière de solliciter pour un coupable, et accorda, sans hésiter, la grâce qu'il avait refusée jusque-là.

Un jour, Torquato trouva sur la table où il écrivait, un billet ainsi conçu : « Si vous êtes » aussi galant que le vaillant *Renaud*, trouvez- » vous au parc des Tuileries, près du vieil » orme, à la septième heure du soir. » Torquato sourit : on veut me tenter, dit-il, mais mon image chérie me servira d'égide. J'irai cependant.

Il était le premier au rendez-vous; deux femmes arrivèrent bientôt; l'une d'elles était grande, élancée; mais sa taille se trouvait enveloppée par une longue mante de couleur brune, et sa figure soigneusement cachée par un masque de velours noir; tout en elle décélait une haute naissance; ses gestes, son port, annonçaient l'habitude d'un rang illustre; l'autre paraissait, par sa contenance plus modeste, être soumise aux ordres de la grande et noble inconnue.

XXI.

— Signor, lui dit-on en italien, nous avons besoin d'un servant d'amour, ainsi disaient les anciens troubadours ; nous avons choisi pour ce gracieux emploi, celui qui sait si bien exprimer les plus tendres sentimens, celui qui

remplit le monde de son nom ! ce noble génie agréera-t-il notre humble demande ?

— Madame, je ne m'abuse pas sur mes faibles talens ; d'ailleurs, ma vanité peut-elle donner créance aux bontés que l'on me témoigne ? ne sais-je pas que les dames de la cour de France aiment volontiers à voir à leur suite un malheureux *Patito* ! irai-je enfin, moi, qui doit quitter ce beau séjour sous peu de temps, me laisser prendre aux charmes de ces enchanteresses ? ah ! laissez-moi ma liberté, ne m'enlevez pas le seul bien qui me soit resté sur la terre ?

— La fortune peut vous sourire encore, signor.

— La fortune est femme, jamais elle ne m'a bien traitée.

— Une autre femme ne peut-elle réparer son injustice ? signor, répondez avec franchise ? votre cœur est-il libre ?

— Madame, il est des secrets dont on ne peut soulever le voile. Daignez ne pas m'interroger; peut-être serais-je forcé de vous déguiser la vérité.

— Mais si vous aviez inspiré un profond et sincère attachement, laisseriez-vous s'éteindre dans les larmes et les regrets, une existence jeune encore, qu'un mot de vous rendrait à jamais fortunée?...

— Madame... il s'arrêta, pensa à Laura... et crut un moment que c'était elle qui voulait lui faire subir une nouvelle épreuve. Rempli de cette idée, il ajouta : je connais la coquetterie des dames de France ; je tâcherai de ne pas me laisser séduire par leurs attraits..... je craindrais trop d'être le jouet de leur malice, et qu'elles ne voulussent sacrifier à quelque amant aimé, le pauvre poète d'Italie.

— Signor, vous n'avez pas répondu à ma question? votre cœur est-il libre?

— Il ne le serait plus sans doute, si ce masque jaloux me laissait entrevoir vos aimables traits. Torquato s'était animé, l'inconnue avait élevé la voix, et cette voix, cet accent, n'appartenaient pas à la tendre Laura.

— Signor, répéta la dame voilée, on vous fera connaître celle qui se trouverait heureuse de vous faire partager le sentiment que vous lui faites éprouver. A bientôt, signor Torquato, à bientôt.

Elle s'éloigna rapidement et disparut dans les allées obscures du parc attenant au pavillon que Catherine avait fait construire aux Tuileries. Torquato murmura après son départ : Chère Éléonore! ô ma bien-aimée, que ne puis-je te faire de plus grands sacrifices! Il rentra chez lui, composa quelques stances adressées à l'idole de son âme.

Cependant, Charles IX le comblait de marques de bienveillance; souvent il se plaisait à

lui faire réciter les beaux chants de sa Jérusalem; toute la cour était transportée de ces nobles accens, tous les cœurs étaient émus; mais celle qu'ils enthousiasmaient davantage, celle, dont ils échauffaient l'imagination, était la superbe fille de Catherine de Médicis.

Que de fois ne se disait-elle pas, combien elle se trouverait heureuse de lui inspirer cet amour qu'il exprimait avec tant de chaleur! Que de fois ne forma-t-elle pas le projet de lui sacrifier son rang, sa naissance, pour vivre auprès de lui dans une profonde obscurité! Combien le titre de son épouse bien-aimée lui serait cher! Quelle gloire pour elle, de lui faire oublier sa patrie, et de lui en donner une! Tels étaient les projets de Marguerite; projets que sa jeune inexpérience ne croyait pas impossible à réaliser!

Le roi voulut lui faire accepter quelques présens; la noble fierté du poète, et de l'offi-

cier attaché à l'ambassadeur-cardinal, les lui fit refuser; pouvait-il, cet héroïque cœur, se parer des bienfaits d'un souverain qui ne fut pas son maître et son seigneur! il les refusa tous. Charles ne s'en offensa pas; au contraire, il aimait à connaître ses pensées, et se plaisait souvent à lui faire de nombreuses questions; il lui demandait un jour : « Quel » était celui dont il jugeait le bonheur au-» dessus des autres? » Charles espérait peut-être quelque flatterie; mais Torquato, sans hésiter, lui répondit : que *c'était Dieu !* Cette sévère réponse n'arrêta point le roi, qui, cherchant sans doute quelque moyen de le gratifier sans blesser sa délicatesse, ajouta : « Par » quel endroit, croyez-vous, que les hommes » ressemblent plus à Dieu, est-ce par le sou-» verain pouvoir, ou par l'état où ils sont de » pouvoir faire du bien à tout le monde? » Le poète répondit simplement : « *Que les*

» *hommes ne ressemblaient à Dieu que par la*
» *vertu.* »

Mais une profonde mélancolie s'était emparée de lui; l'absence, ordinairement si fatale à l'amour, avait augmenté celui dont il brûlait pour Éléonore. Déjà trois mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait quitté Ferrare; et depuis trois mois il n'avait point entendu cette voix qui était toute puissante sur son ame, ni entrevu ces beaux yeux dont les regards avaient fixé son destin et son avenir! Il n'aspirait qu'à l'instant où il retournerait vers sa bien-aimée patrie.

Ce fut sans doute, dans cette humeur triste et morose, qu'il écrivit sa lettre sur la France. Elle était adressée au comte Hercule Contrari, gentilhomme de Ferrare :

« Le caractère des hommes, dit-il, change
» avec le climat. Faibles, spirituels et pusil-

» lanimes dans le midi; ils sont robustes,
» lourds, belliqueux dans le nord : ce n'est
» que sous une latitude moyenne, que l'on
» trouve généralement cet heureux mélange
» de prudence et de force, qui produit les
» qualités les plus solides. C'est à l'incons-
» tance de leurs saisons, que les Français
» doivent peut-être l'instabilité de leur na-
» ture; défaut que je ne leur impute que
» d'après l'histoire. Ce que j'ai remarqué,
» c'est que leurs femmes l'emportent sur les
» Italiennes par l'éclat de leur peau, et la
» finesse de leurs traits. Les hommes n'y sont
» pas aussi grands que du temps de César;
» mais ils sont ordinairement bien faits, si l'on
» en excepte les nobles, qui ont les jambes
» trop grêles en proportion de leurs corps;
» ce qui pourrait être l'effet de l'habitude
» qu'ils ont de ne se promener qu'à cheval.
» Les campagnes valent mieux que les villes,

» qui sont en général mal bâties ; les maisons,
» la plupart en bois, n'ont aucun goût d'ar-
» chitecture ; un escalier à limaçon, qui n'est
» bon qu'à tourner la tête, vous conduit à
» des appartemens aussi sombres que mal
» distribués. Ce qu'il y a de véritablement
» admirable, ce sont les églises, dont le nom-
» bre, la grandeur et la magnificence déposent
» en faveur de l'antique piété de cette nation.
» Elles pêchent aussi sous le rapport de l'ar-
» chitecture, et il paraît que ceux qui les ont
» élevées ont préféré la solidité à l'élégance :
» la forme en est barbare; et aucun objet ne
» vient flatter l'œil du spectateur, si ce n'est
» les vitraux, remarquables par la beauté du
» dessin et la vivacité du coloris. En cela,
» les Français mettent autant de soin à dé-
» corer le temple de Dieu, que les Italiens
» en emploient à embellir le verre d'un bu-
» veur. »

Ce qui choqua plus le Tasse, ce fut de voir, dans quelques provinces, les gens du peuple traire leurs vaches pour nourrir leurs enfans. « Mieux vaudrait, dit-il, les élever comme » Achille avec la moëlle d'un lion ; car, dans » ce premier âge, les alimens ont une grande » influence sur le physique et le moral ; et le » bœuf est aussi lâche et soumis que le lion » est courageux et indépendant. Puisqu'on » renvoie une nourrice de mauvaise santé, ou » de mauvaises mœurs, on devrait sentir l'in- » convenance d'avoir recours aux animaux » pour élever des hommes (1).

Marguerite était vivement contrariée de l'indifférence que le Tasse témoignait pour ses empressemens ; car, rarement se passait-il une journée sans que cette princesse trouvât le

(1) *Biographie universelle.*

moyen de s'entretenir de ses glorieux travaux; elle le priait même de lui apprendre quelques-uns de ses vers, quelques-unes de ses charmantes chansonnettes; il les chantait; Marguerite les répétait avec une grace si séduisante, que Torquato rougissait quelquefois : il songeait à Éléonore, et soupirait; alors la belle fille des Valois se flattait d'avoir captivé cette ame si remplie d'amour et de tendresse.

Charles IX ordonna une fête en l'honneur du cardinal d'Est, où toute la noblesse de la cour fut invitée. On commença cette fête par des jeux guerriers, des courses de lances en l'honneur des dames; après ces jeux, un festin magnifique fut donné au Louvre; le repas fut digne des convives et des nobles hôtes qui le donnaient. Le bal devait suivre pour amuser la jeunesse des enfans de l'astucieuse Catherine.

Déjà Marguerite avait dansé avec Henry de

Guise, ses jeunes frères, et plusieurs gentils-hommes, lorsqu'elle envoya un officier inviter Torquato : surpris d'un tel honneur, il accepte avec reconnaissance. Son orgueil n'était-il pas flatté d'être distingué par la plus belle personne de la cour! Il dansa, et son succès fut complet; tous les courtisans, pour plaire au roi et aux princesses, répétaient : Le signor Tasso est aussi beau danseur que bon poëte; et lui souriait à tant de frivolité; lui, pour qui la danse était la chose du monde la moins importante!

Après avoir reconduit la belle Marguerite au fauteuil qu'elle occupait, Torquato se plaça dans l'embrasure d'une fenêtre pour regarder les danseurs; bientôt d'autres pensées vinrent l'assaillir : il se voyait à Ferrare près de son adorée Éléonore; il lui parlait, il lui disait tout ce qu'il ressentait pour elle; absorbé dans ses doux souvenirs, il ne voyait, n'entendait

rien de ce qui se passait autour de lui; tout-à-coup un billet fut glissé dans sa main; il chercha du regard qui a pu le lui remettre, le messager avait disparu. Il quitta la salle où il se trouvait, et loin de tous les regards indiscrets, fut lire ce billet mystérieux : « Suivez » la grande allée des maronniers, lui disait-on; » au bout se trouve un pavillon, la porte en » sera ouverte. Une dame veut causer un mo- » ment avec vous. » La curiosité l'emporta sur l'amour. Voyons, dit-il, quelle est cette dame? Il s'achemina donc vers le lieu indiqué.

Tout était plongé dans la plus profonde obscurité; marchant avec précaution, ayant soin de tenir la garde de son épée, il entra dans un appartement; une main saisit la sienne en lui disant: venez. Il suivit sa conductrice; car la petite main qu'il tenait lui parut celle d'une femme. On le fit asseoir, en ajoutant attendez. On sortit. Quelques minutes après,

des pas légers se firent entendre, ainsi que le frôlement d'une robe de soie. La personne qui entrait vint s'asseoir auprès de lui. Quelques instans succédèrent à cette arrivée.

— Ne trouvez-vous pas étrange, signor Torquato, le rendez-vous qui vous est donné en ce moment, dit une voix douce et caressante? mais, quel est la femme qui pourrait être insensible aux charmes de votre poésie? qui pourrait résister aux accens séduisans qui sortent de vos lèvres, lorsque vous les lisez... moi, je cède à ma faiblesse... moi, je cède au penchant qui m'entraîne vers vous... si je pouvais espérer de vous le faire partager? et une main douce et potelée serra la main du Tasse.

— Vous ne répondez pas, reprit la voix...

— Madame, j'étais si loin de m'attendre à cette faveur...

— Peut-être, croyez-vous que je ne suis pas

belle, puisque je viens vous trouver dans une telle obscurité? des devoirs qui me sont imposés, me forcent à ce mystère... mais, si vous m'aimiez, je le publierais à la face du monde entier... vous m'aimerez, n'est-ce pas? et la douce main passa sur la figure du jeune homme, et joua dans les boucles de ses cheveux... cette main effleura sa bouche, il y posa ses lèvres, et cette main charmante porta le trouble dans tous ses sens: il se rapprocha de la dame inconnue, entoura sa taille; elle était svelte et gracieuse: ses mains à lui errèrent sur un corps élégant; il sentit que la peau des bras était douce et fine; il toucha un col frais et uni, et jugea par tous ces détails, que la dame était jeune.

— Ah, touchez aussi mes traits, dit-elle en riant un peu; touchez-les, vous sentirez qu'ils ne sont pas effroyables... Torquato fit cet examen; il les jugea sans doute agréables, car

il prit un baiser sur le joli col de son inconnue, qui le lui rendit sur les lèvres avec un mouvement très vif, en posant son bras caressant sur l'épaule du poète, et lui tenant les plus aimables et les plus tendres discours.

— Il se laissait entraîner insensiblement aux séductions de cette syrène; en un mot, Torquato devenait faible, l'obscurité, la chaleur, le silence qui les entourait, la douce haleine de cette femme qu'il supposait jeune et belle, échauffait ses sens, et portait le désordre dans son imagination; il rendait avec usure les caresses qu'on lui prodiguait; déjà de brûlans baisers annonçaient qu'ils allaient céder à l'ivresse de leur passion; quand tout-à-coup la dame, en caressant la belle tête de celui qui allait être son amant, son esclave peut-être, et glissant ses doigts effilés le long du col nerveux de Torquato, sentit un ruban qui suspendait quelque bijou : qu'est-ce ceci, mon doux sei-

gneur? dit-elle, est-ce le portrait de votre bien-aimée lointaine? est-ce un reliquaire donné par votre mère? je veux le savoir.

XXII.

Le jeune poète est frappé de stupeur : c'est le bracelet d'Éléonore ; c'est celui qu'elle lui donna à leur dernière entrevue : c'est ce don qui fut accompagné de ces tendres paroles : *Cher Torquato, prenez ce reliquaire; il vient de*

celle qui m'a aimée jusqu'à sa mort, de ma mère ; prenez-le; il vous protégera et vous portera bonheur ; prenez-le, ami !

— Arrêtez, arrêtez, madame, s'écria-t-il, en se levant vivement ; n'y touchez pas, c'est une chose sacrée ; n'y touchez pas ! et son imagination lui présenta les nobles traits d'Eléonore, qu'il allait outrager... Des larmes mouillèrent ses paupières, il sanglotta.

— Vous pleurez, je crois !

— Oui, madame, oui, je pleure... et ce sont des pleurs de honte et de sang! image vénérée, image adorée, j'allais t'offenser... oh! pardonne, pardonne... Et tombant aux pieds de la dame : Haïssez-moi, je le mérite... j'aime une autre plus que ma vie ! je me laissais entraîner aux charmes de vos paroles, de vos aimables caresses ; j'allais vous outrager ainsi que celle que j'adore ! oui, vous outrager, car je ne pouvais vous aimer... et vous méritez

tout l'amour de celui auquel vous prodiguerez vos séduisans attraits... qu'ai-je dit! madame, qui que vous soyez, ne me haïssez pas : ne me méprisez pas.

— Non vraiment, répondit-on avec hauteur et colère; non, vraiment, seigneur; on était loin de vous croire un berger fidèle; un Céladon, ou plutôt un Amadis. Adieu, rendez grâce à cette précieuse relique; vous pourrez dire à votre belle Italienne, qu'elle vous a sauvé d'un grand danger, et que vous lui devez votre salut... votre fidélité! je ne doute pas que cette belle dame ne vous remercie lorsque vous lui raconterez cette histoire.

Torquato voulut prendre la main de la belle courroucée, mais un léger soufflet fut le remerciement qu'il obtint. Elle s'éloigna. Lui, respectant sa colère, et ne voulant pas la connaître, ne la suivit pas. Il resta pensif, se reprochant la faute qu'il allait commettre, et son

imagination échauffée, lui retraca toutes les beautés d'Éléonore. Ces pensées ranimèrent sa passion ; il retourna dans son appartement plus amoureux et plus épris que jamais, et jura que bientôt il reverrait celle qu'il aimait avec tant d'ivresse et d'ardeur.

Marguerite le quitta fort mécontente, et se plaignit amèrement à sa confidente du peu de succès de sa tentative ; le sot, dit-elle; refuser une fille de France!

— Mais, il ne la connait pas, madame!

— Il fallait deviner... n'importe!

Bientôt, de nouvelles amours lui firent oublier et le Tasse, et le sentiment qu'elle avait cru ressentir pour lui.

Le cardinal pressait toujours le monarque français de prendre quelques sévères mesures contre le protestantisme, qui partout se créait un grand nombre de prosélytes; enfin, la reine-mère et Charles IX assignèrent une assemblée

où cette grande question devait-être débattue.

L'ambassadeur se fit accompagner par Torquato, dont il aimait l'indépendance de caractère, et dont il appréciait sagement l'étendue des lumières; cette grave discussion ne devait avoir pour témoins que peu d'assistans; savoir: le connétable Anne de Montmorency, le chancelier de France; quelques membres du parlement, deux ou trois prélats influens sur le clergé.

— Monsieur le chancelier, dit le roi, notre saint-père, le souverain pontife, désire ardemment que nous prenions quelques sages mesures, pour empêcher l'hérésie de s'étendre davantage dans notre beau royaume de France; quels moyens faut-il employer sans blesser la dignité de notre couronne, et sans offenser la noble loyauté qui doit être l'apanage des souverains?

— Puisque Votre Majesté daigne m'interro-

ger sur ce grave sujet, je répondrai que de rigoureuses mesures ramènent rarement des esprits égarés! A dieu ne plaise, cependant, que je veuille insinuer qu'il faut laisser l'impunité à ceux qui méprisent notre sainte religion : mais, loin, loin de nous des lois acerbes et cruelles qui ne font qu'aigrir les esprits, et leur font presque un devoir de la résistance contre ce qu'ils appellent l'injustice! je dirai donc, que si l'Église veut faire revenir à son giron maternel ceux qui s'en sont éloignés, c'est par les bons exemples, par la modération, par les vertus qu'elle peut faire ouvrir les yeux aux disciples de Luther, les faire repentir de leurs erreurs, et les faire sortir du perfide sentier dans lequel ils sont entrés; je croirais donc qu'il ne faut se servir que de la persuasion pour les faire rentrer dans la voie du salut; les nobles seigneurs ici présens, savent que toute secte nouvelle veut des martyrs; elle s'augmente

par les persécutions; laissez-la tranquille, et vous verrez tomber tout cet enthousiasme, et toute cette soif de célébrité!

— Ainsi donc, s'écria l'impatiente Catherine, vous nous conseillez de temporiser avec ceux qui chaque jour désertent nos saints temples, et se mettent en hostilité ouverte avec la puissance royale? Car ne vous y trompez pas, monsieur le chancelier, cette secte perfide veut miner tous les trônes de l'Europe: tous les souverains seront forcés de courber la tête sous l'hydre horrible de l'hérésie... On veut, je le sais, anéantir la race de Charlemagne qui règne sur la France! Ces protestans, ainsi on les appelle, veulent un autre ordre pour gouverner les nations; ces grands mots dont ils se servent, ne sont qu'un leurre impie pour tromper et subjuguer les peuples; je dis, moi, comme cet ancien adage: *morte la bête, morte le venin.* Monseigneur Charles

prendra telle mesure qu'il lui conviendra ; mais point de douceur, ces audacieux taxeraient notre bonté de faiblesse, et se riraient de ceux qu'ils doivent respecter.

— On sait, madame, s'écria le connétable, que si vous daignez prendre à l'égard des protestans, les voies de douceur, ce ne serait pas faute de moyens pour réprimer leur intolérance. Notre jeune roi se montrant à la tête de ses troupes, enflammerait leur courage, et leur ferait des prodiges de valeur! mais, je l'avoue, il me répugne de tirer l'épée contre des Français! Ce sont nos frères d'armes, ce sont nos concitoyens ; en un mot, madame, ce sont les sujets du sire, votre fils.

— Mais de tous côtés, ils lèvent l'étendard de la révolte? Leurs chefs insolens nous bravent de toutes parts ; il faut réprimer cette audacieuse frénésie ; il faut enfin obéir aux ordres du père des fidèles, qui veut, qui de-

mande, qui ordonne d'arracher le mal dans sa racine, et avant qu'il n'y ait plus de remède. Il faut ici aviser aux moyens de nous délivrer de tant de sujets d'inquiétude, répliqua la cruelle Médicis.

Alors on discuta diverses mesures pour réprimer les entreprises des chefs protestans, qui avaient déjà une armée imposante à opposer à celle du monarque français; Catherine voulait que tous les seigneurs qui suivaient cette religion, fussent déclarés traîtres et cités aú banc du roi; s'ils refusaient, alors des troupes nombreuses iraient les attaquer dans leurs foyers, et avec l'aide de Dieu, ajoutait-elle, on détruisait un schisme qui désolait les honnêtes et les bons catholiques.

Anne de Montmorency s'opposa fortement à cette mesure, en disant; que c'était ruiner la France, détruire d'un seul coup les forces de la royauté, et jeter une grande défaveur sur

le règne du jeune monarque. Le cardinal d'Est se rangea du parti de Catherine, et Charles, qui n'avait jamais d'autre volonté que celle de sa mère, approuva tout; et l'on convint, qu'il fallait sans retard assembler les troupes, et les envoyer pour punir les rebelles, s'ils refusaient de se soumettre aux demandes qu'on allait leur signifier.

Le cardinal d'Est qui lisait sur la figure du Tasse, le chagrin qu'il éprouvait, de voir les persécutions qui allaient frapper les protestans, lui dit avec une bonté tant soit peu caustique :
—Est-ce que le seigneur Torquato taxerait d'injustes les moyens qui vont être pris contre l'impiété! je crois qu'il ne les approuve pas?

— Je n'approuverai jamais les persécutions, monseigneur; et si j'avais l'honneur d'être roi de France, jamais je ne frapperais mes sujets pour des motifs religieux; je me dirais; c'est à Dieu à leur ouvrir les yeux sur leurs erreurs,

c'est à lui qu'est réservé le châtiment de leurs fautes; c'est lui seul qui doit les punir.

— Mais, signor, s'écria Médicis avec emportement, les rois ne sont-ils pas les pasteurs des peuples! ne sont-ils pas responsables devant le Tout-Puissant, de leur négligence à remplir leurs devoirs! et c'en est un sacré, que de les ramener à notre sainte religion!

— Madame, depuis que le monde existe, on a ensanglanté les autels au nom du ciel; et le ciel demande-t-il des victimes.

— Jè croyais, messire Torquato, que vous ne deviez avoir d'autre sentiment que celui de vos maîtres?

— Mes maîtres, madame? Je n'en ai pas d'autres que Dieu!

— Cependant, vous marchez à la suite de ce saint prélat?

— Oui, madame; mais non pas comme son serviteur.

— Je pense, signor Torquato, reprit le cardinal, qu'ayant fait parler des héros dans vos livres, vous croyez que la science de la politique est aussi facile que celle que vous émettez dans vos écrits? Détrompez-vous; elles ne se ressemblent pas; d'ailleurs, il me semble qu'il était inconvenant de votre part, d'oser énoncer une autre opinion que celle de cette illustre assemblée; je ne parle pas de la mienne? deviez-vous la fronder? moi, qui fus votre ami, votre protecteur? cela est mal, très mal.

— Que voulez-vous, monseigneur, chacun a ses faiblesses? la mienne est de ne pas aimer l'injustice et la cruauté. Il salua, et sortit.

Le cardinal fut courroucé contre Torquato, et lui retrancha, assure-t-on, les émolumens attachés à sa place (1). Il ne put supporter

(1) Il fut dans un tel état de détresse en France, disent les historiens, qu'il fut contraint d'emprunter un

long-temps la froideur du prélat ; il demanda son congé et l'obtint. Bientôt, il repartit pour Ferrare; Ferrare, où il espérait retrouver le bonheur !

écu à une dame de la cour. Basse et ignoble vengeance de la part d'un prélat.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau, — Imp. de E. Jacquin.

